

Brigade Mondaine [304] – Chantage au sexe

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

CHANTAGE AU SEXE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°304)

CHANTAGE AU SEXE

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Ce n'est qu'après avoir vidé la moitié de son verre qu'il se décida à ouvrir la lettre.

Une pluie de photos en tomba, s'étalant sur le tapis. Toutes le représentaient. Sur un canapé un verre à la main, à quatre pattes avec la pointe d'une botte de femme enfoncée dans son cou, ou de dos, agenouillé entre les cuisses écartées d'une femme, mais hélas, il tournait la tête, et le profil était parfaitement reconnaissable. « Nous vous contacterons dans les jours prochains. » Aucune signature. Il examina l'enveloppe.

Le cachet d'une poste parisienne. Son premier sentiment fut une rage inextinguible contre la fille qui violait tous les codes de sa profession.

CHAPITRE PREMIER



Sur l'écran, on vit apparaître dans l'encadrement de la porte un homme costaud, cheveux bruns courts, costume, cravate. La fille le prit par le bras, le fit entrer, verrouilla, et le précéda vers le canapé d'une petite pièce cossue, une véritable bonbonnière où jouaient le rouge, le rose et le noir. Un grand miroir face au canapé, des fleurs somptueuses dans un grand vase d'opaline. La fille dit :

— Tu veux un whisky ?

— Un bien tassé. Du pur malt, ça va sans dire !

— Et mieux en le disant !

La fille sourit et s'éloigna vers la commode où trônaient quelques alcools dans leur carafe de cristal au bouchon ouvragé et quelques verres finement ciselés. Tout ici respirait l'opulence et le bien-être. D'ailleurs, on vit sur l'écran l'homme se détendre et s'affaler un peu plus dans les coussins de soie.

— Nom de Dieu, tu as vu, Milo ? s'exclama Roger. Ça y est, c'est le tout gros poisson qu'ils attendaient, ben merde !

Le dénommé Milo, beaucoup moins démonstratif, se contenta de siffler

légèrement et de zoomer vers le canapé. Il hocha la tête.

— C'est bien le P.D.G. « Ils » vont être contents.

Les deux hommes étaient assis devant leurs consoles dans le camion banalisé, raison sociale peinte sur la carrosserie : « Plomberie Valais eau ». Ils s'étaient garés au pied de l'immeuble luxueux, rue de la Faisanderie, où la fille, aujourd'hui brune, recevait ses clients. Ils savaient que c'était une fille à transformations. La veille, quand ils avaient testé leur matériel, la caméra avait pu saisir le contenu d'une armoire de sa chambre, où quatre perruques différentes s'alignaient sur une étagère. Ils avaient aussi capté des conversations téléphoniques et savaient comment elle procédait. Elle demandait au client s'il avait une préférence pour une couleur de cheveux, puis au bout d'un instant s'écriait avec une inimitable voix grave qui n'était pas sans rappeler celle de Delphine Styrie : « C'est justement la mienne ! Je vous attends ! » Elle se changeait en blonde, brune, châtain ou rousse en un tournemain, de sorte que les deux voyous dans le camion ne savaient plus réellement quelle était sa couleur authentique. Et comme elle avait quatre pots de teinture assortis aux perruques pour ses poils de pubis, ils ne se souvenaient plus de la couleur d'origine.

Car ils la voyaient nue, depuis deux jours. Le « plombier », qui les avait formés aux secrets du camion, avait bien fait les choses, avec du matériel haut de gamme financé par « eux » : il avait installé une micro caméra dans le salon et une autre dans la chambre. Son et image en direct, avec une très bonne définition, et Roger s'exclamait toujours, quand les séances commençaient : « Nom de Dieu, c'est mieux qu'un DVD porno ! »

Parfois, comme aujourd'hui, ils déchantaient, et Roger, bouche lippue de jouisseur, grommelait :

— Nom de foutre, il va changer de position ?

Les deux hommes avaient suivi la scène où la fille, après avoir bu son whisky, s'était mise à se déhancher devant le canapé puis à balancer ses vêtements l'un après l'autre jusqu'à ce que le costaud lève un doigt et dise : « Stop ! » À ce moment-là, la provisoirement brune était en soutien-gorge, petite culotte de dentelle et bottes noires. Elle avait levé une jambe et passait le dessous de la botte, talon compris, sur l'entrejambe du pantalon. Milo avait zoom au maximum et l'on pouvait suivre sur le célèbre industriel l'effet que faisait cette caresse. Soudain, le talon s'était enfoncé dans l'aîne et l'industriel grimaçait. Puis on entendit la fille lui crier : « À genoux ! », et l'industriel se mit sur le tapis tandis que la brune le rouait de coups de pied. C'est dans cet équipage qu'ils passèrent la porte de la chambre, lui marchant à quatre pattes, elle le frappant et l'invectivant. Pendant un instant il n'y eut que le salon vide, avant que Milo, qui avait les commandes, passe sur la caméra de la chambre. L'industriel s'était mis à lécher la botte tourmenteuse tandis que la brune lui disait « Bon chien, bon chien, tu l'auras ta sucrerie », et elle s'était assise sur le bord du lit, cuisses écartées tandis que de son museau l'industriel

farfouillait entre les plis de la petite culotte, puis grognant, la prenait entre ses dents et la tirait vers le bas, complaisamment aidée par la fille qui se souleva un instant. Puis l'industriel, qui avait subrepticement libéré son sexe et le laissait regarder au dehors, raide, turgescant, se redressa.

— Oh vilain chien comme tu es pressé ! Mais tu sais que j'aime ça hein, tu le sais que j'aime me faire mettre par un chien. Oh non, tu es dur comme un poignard, doucement bon chien, doucement...

Et l'on ne voyait plus sur l'écran que le dos de l'industriel qui s'activait entre deux longues jambes qui s'étaient refermées dans son dos, ce qui faisait pester Roger tandis que Milo, plus calme et certainement plus fin, rétorquait doucement :

— Tu vois trop de pornos, mon vieux. Les gros plans c'est dégueulasse. Ce qui se passe là, sur nos écrans, c'est bien plus excitant. Tu ne vois rien alors tu imagines, et de plus c'est du réel, et eux c'est pas du cinéma, c'est du réel aussi, ils ne savent pas qu'on les regarde. Tu agites tous ces éléments et ça te fait un cocktail érotique explosif. Tes pornos les plus hard, ils peuvent s'aligner, je te dis !

— Toi, fit Roger, tu serais l'intellectuel de service que ça ne m'étonnerait pas. Tous tordus ! Moi je jouis de ce que je vois et je vois ce dont je jouis, c'est pas plus difficile que ça !

— Et la bande son tu en fais quoi ?

Il est vrai que sur l'écran, le ton s'affirmait, fidèlement retransmis par le micro intégré aux caméras. Le ton de la fille, qui avec sa voix à donner le frisson, faisait monter les enchères sonores avec un art consommé, jouant la venue de l'orgasme en vraie professionnelle. Elle savait qu'on avait dit et répété aux hommes que les putes ne jouissaient jamais et qu'elles faisaient admirablement semblant. Il y avait aussi ce film américain où une fille mimait l'orgasme en dînant avec son copain, pour lui prouver qu'aucun homme ne saurait distinguer le vrai du faux si la femme était tant soit peu habile... Mais les hommes étaient tellement cons et vaniteux qu'il leur restait toujours un petit coin de cerveau qui leur murmurait pendant l'action : « Cette fois elle jouit pour de bon, et c'est moi qui suis responsable... »

— Oh oui, donne mon toutou, donne-moi tout.

Et Roger et Milo virent sur l'écran l'industriel se crispier, se redresser puis gronder interminablement avant de s'affaïsser entre les cuisses de la call-girl, pantelant, le visage enfoui dans le lieu où il avait pris son plaisir. Quant à la brune, elle passait la main dans ses cheveux en disant « bon chien, bon chien ». Milo donna un coup de coude à son compagnon.

— Regarde donc le visage de la fille !

Nul doute que l'industriel eût déchanté s'il l'avait vu, ce visage : dur, indifférent, méprisant, lointain, un vrai contraste, violent, définitif, entre le geste qu'elle faisait, les mots qu'elle prononçait et les sentiments que

trahissait son expression.

— Ainsi va le monde ! philosopha Milo tout en contrôlant l'enregistrement qu'ils venaient de mettre en boîte. Allez, on se tire ! Et doucement, Roger... Tu es peut-être un as du volant mais moi je suis responsable d'un matériel sensible qui coûte la peau des fesses.

— Ne retourne pas le fer dans la plaie. De peau des fesses, on a vu peau de balle aujourd'hui ! la fille était de face, et le type a gardé son pantalon, non je te jure...

Milo fixa son compagnon, intrigué.

— Dis donc Roger, je ne te pensais pas de la jaquette. Vraiment, les fesses de l'industriel t'ont manqué à ce point ?

— C'est pas ce que tu crois, fit Roger furieux de rougir malgré lui. C'est simplement pour le réalisme. Qu'est-ce que tu veux, moi quand je baise je me déshabille.

— C'est ce que je disais. Tu es un pragmatique. Tu plies peut-être ton pantalon sur le dossier de la chaise avant de te livrer aux plaisirs de la chair. Ou alors tu confonds le lit et la baignoire.

— Là je ne te suis plus.

Roger regardait son compagnon avec une tête d'ahuri, bouche ouverte.

— Je veux dire, compléta Milo, que la baignoire est le seul lieu qui exige un déshabillage exhaustif. Pour le reste...

Roger ne répondit pas. Il se contenta de se tapoter doucement la tempe droite de son index droit. Milo souriait, perdu dans ses songes.

Jacques de Volodine referma la porte de son appartement avec le sentiment de laisser tous ses soucis derrière lui. Le conseil d'administration avait été très dur, jusqu'au moment où son assistante, par-delà la distance qui les séparait, avait légèrement touché sa cheville de la pointe de son talon. Sous la table de réunion. Les autres étaient trop occupés à estimer leurs gains futurs pour prêter attention à quoi que ce soit d'autre. De Volodine était toujours frappé par le fait qu'il n'existait que deux choses au monde encore plus puissantes que le sexe : le pouvoir et l'argent. On pouvait sacrifier le sexe, jamais l'argent.

Il avait fini par imposer ses vues sur le développement de sa société contre les requins du court terme, comme il les appelait. Il décida de se verser un verre de whisky pur malt, un Cardhu de collection dans son beau coffret de bois. Un cask strength[1] qui titrait presque soixante degrés.

Il jeta ses clés sur le vide-poche où l'attendait le courrier du jour. Une grosse enveloppe le frappa, il ne sut pourquoi. Inhabituelle, papier kraft, gros ventre menaçant. Qu'est-ce qu'il y avait dedans ? Il la prit avec lui, entra dans

le salon-rotonde, se servit, choisit son fauteuil-club préféré, jeta l'enveloppe sur la table basse et la contempla longuement tout en sirotant son whisky à petites gorgées après l'avoir réveillé d'un mince filet d'eau qu'un ami lui rapportait régulièrement d'Ecosse, de l'eau de source légèrement tourbée, la seule qui rehaussait idéalement tous les arômes d'un whisky de race.

Ce n'est qu'après avoir vidé la moitié de son verre qu'il se décida à ouvrir la lettre. Une pluie de photos en tomba, s'étalant sur le tapis. Toutes le représentaient. Sur un canapé un verre à la main, à quatre pattes avec la pointe d'une botte de femme enfoncée dans son cou, ou de dos, agenouillé entre les cuisses écartées d'une femme, mais hélas, il tournait la tête, et le profil était parfaitement reconnaissable.

Il chercha une lettre d'explications. Il la trouva, mais elle ne lui apporta guère d'éclairage. Elle disait simplement : « N'appellez surtout pas notre poule aux œufs d'or, elle ignore tout. Rompez toute relation avec elle. Dans le cas contraire, vous vous rendrez compte combien il est difficile de marcher au fond de l'eau avec deux chaussures en béton. Nous vous contacterons dans les jours prochains. »

Aucune signature. Il examina l'enveloppe. Le cachet d'une poste parisienne. Son premier sentiment fut une rage inextinguible contre la fille qui violait tous les codes de sa profession. Comment pouvait-on continuer son métier longtemps en faisant chanter ses clients ? Car il était certain qu'il s'agissait d'un chantage. À moins que l'affirmation de la lettre soit vraie. Elle ignorait tout ? Soit ! Après la rage survint l'abattement. Puis une soudaine angoisse rétrospective à l'idée que sa femme aurait pu rentrer avant lui et se laisser intriguer par cette grosse enveloppe sans expéditeur. Non que sa femme eût trouvé quoi que ce soit à redire sur ses vices, elle s'en fichait, mais ce à quoi elle tenait pardessus tout c'était la respectabilité qu'elle avait acquise en l'épousant, et que de pareilles photos pouvaient lui faire perdre. Sa femme... En voilà une que le sexe n'avait jamais tourmentée. En vingt-cinq ans de mariage, il avait dû la toucher une dizaine de fois, le temps de lui faire deux enfants, puis elle avait choisi une chambre parmi les neuf pièces disponibles de leur appartement et en avait fait un lieu inviolable – il sourit, car c'était le mot idoine – un lieu très féminin où elle avait concentré toute une partie de sa vie puisqu'il lui arrivait même d'y recevoir ses amies pour des parties de Scrabble à même le jeté-de-lit.

Il se demandait comment lui, obsédé par le sexe, avait pu fréquenter puis épouser cette femme sans se rendre compte de son immense désintérêt pour la chair. À moins qu'il n'ait pas su appuyer sur le ressort secret de sa peu chère moitié ? D'ailleurs, à propos de sexe, il avait absolument besoin de se soulager avant de pouvoir réfléchir correctement. Au bureau, il faisait venir son assistante, et chez lui, il avait la ressource de sonner sa cuisinière, qui devait être à l'office à cette heure-ci.

Elle rappliqua, le salua puis, connaissant son employeur, ne se perdit pas

en débats mutiles. Elle se défit de son haut tout en gardant son tablier. Ses seins énormes en jaillirent, que Jacques de Volodine se mit à pétrir pendant qu'elle sortait son sexe et le prenait en bouche, le massant savamment de sa langue et de la pression de ses lèvres, agenouillée sur le tapis. Une telle scène, qui se renouvelait fréquemment, avait le don de le calmer souverainement car elle le transportait au temps de son enfance, lorsque, très tôt, la cuisinière de ses parents, dès le petit déjeuner qu'il prenait en pyjama, s'asseyait à côté de lui après l'avoir servi, introduisait sa main potelée sous l'élastique de son vêtement de nuit et le branlottait gentiment. Un peu plus tard, à l'adolescence, lorsqu'il eut quelque chose de plus consistant à lâcher par son mâle orifice, la cuisinière se mettait carrément sous la table et il gémissait, la main crispée sur son bol de Tonimalt tout en remplissant la bouche à son service, une sorte de sensation douce et ineffable qu'il n'oublia plus.

— Continue, Marguerite, continue, dit-il avec gentillesse.

C'étaient bien les seuls moments où il pouvait être aimable, presque tendre, de sorte que la cuisinière d'aujourd'hui lui vouait un culte, ne comprenant jamais l'opinion de tous ceux qui traitaient Jacques de Volodine de personnage dur et féroce. Elle le sentit enfin frémir, et le sperme monter le long de la hampe raide pour jaillir avec force, frappant le fond de sa gorge avant de tapisser son palais au fur et à mesure des saccades qui libéraient de Volodine de son foutre mais aussi de ses angoisses les plus insupportables.

— Merci Marguerite, va maintenant, va. Que nous cuisines-tu ?

— Un lapin comme en Ligurie, monsieur.

— Olives noires et anchois c'est ça ?

— Tout à fait, monsieur.

— Va donc.

Une fois seul, il reprit les photos qu'il avait dissimulées sous un livre d'art et les examina attentivement, mais aucun détail particulier ne lui sauta aux yeux, si l'on exceptait le fait que le visage de la fille était flouté sur tous les documents. Les photos n'étaient pas toutes très nettes mais peut-être venaient-elles d'un film... Une idée le frappa soudain qui ne laissa pas de l'inquiéter. Si ces gens, ces futurs maîtres chanteurs le connaissaient, alors ils devaient bien savoir qu'un pareil chantage aux mœurs n'aurait aucune efficacité dans son foyer. Sa femme savait parfaitement ses désirs, ses besoins et ses frasques. Il se souvenait du jour où elle était rentrée au moment où il éjaculait entre les lèvres de la cuisinière agenouillée. Elle avait simplement dit : « Vous ne croyez pas, Marguerite, qu'il serait plus simple de renouveler la provision d'eau minérale, si vous avez soif ? »

Le chantage dont il se sentait menacé devait alors avoir un autre ressort... Professionnel ? Oui, bien sûr... On voulait peut-être saborder son image de grand patron s'il ne renonçait pas au nouveau projet qu'il venait d'avoir tant de mal à défendre devant son conseil d'administration, avant de le faire

avaliser par le groupe des principaux actionnaires, qui se réunissait bientôt. Il avait des ennemis dans ce groupe puissant, il le savait. Il fallait voir la chose de plus près...

À ce moment, sa femme rentra. Hélène avait des cheveux auburn, grande, mince, presque sèche. Il s'étonnait toujours qu'une femme aussi belle ait pu perdre à ce point tout le charme qu'elle avait eu lorsqu'ils s'étaient connus. L'embourgeoisement ? Le snobisme envahissant, qui n'était jamais aussi puissant que lorsqu'il touchait des gens venus de basse condition ?

Il n'avait pas eu le temps de ranger les photos étalées sur la table basse. Elle s'approcha, les aperçut, s'en empara sans qu'il réagisse, puis les laissa retomber comme si elles mordaient.

— Eh bien mon ami, vous voilà engagé dans une drôle d'affaire.

— Dont j'ignore encore tout.

— Qui est la fille ?

— Gilda. C'est tout ce que je sais d'elle.

— Ah oui, la brune de la rue de la Faisanderie.

— Comment le savez-vous, Hélène ?

— Mais mon cher, vous laissez traîner vos carnets sur votre bureau. Dieu merci, les enfants ont quitté la maison, si j'excepte votre Vanessa. Vous connaissez ma passion de la lecture. Votre style n'est pas de la dernière originalité mais il est précis. J'ai toujours été étonné que vous teniez un petit journal, activité que je croyais être la maladie des jeunes filles. Donc il s'agit de Gilda, et vous êtes son chien fidèle je crois.

— Cela suffit Hélène !

— Voyons cher ami. Je ne juge pas. Et je suis même prête à vous aider si ces photos signifiaient pour vous quelque ennui, quelque chantage en perspective. Vous connaissez la règle : elle figure dans tous les bons romans policiers, et elle énonce qu'il ne faut jamais céder à un chantage. Plus vous payez, plus votre maître chanteur devient gourmand.

Il savait depuis longtemps qu'Hélène était une maîtresse femme, dotée d'une classe innée. Pourtant il la regarda d'un œil neuf.

— Je vous remercie, Hélène. Je ne manquerai pas dessaisir une main tendue si la nécessité s'en fait sentir. Mais pour l'instant, il faut attendre.

— Vous n'avez aucune idée sur la personne qui vous en veut à ce point ?

— Non, mais j'imagine qu'elle a certains moyens.

— Que voulez-vous dire ?

— L'installation chez Gilda... Si vraiment elle ignore tout, ce que j'ai tendance à croire, cela veut dire que les gens derrière cette affaire ont des moyens financiers et techniques.

— Leurs activités doivent leur rapporter gros, fit Hélène songeuse.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Mais voyons, Jacques, cessez de vous prendre pour le centre du monde, persifla-t-elle. Vous ne croyez tout de même pas que ces gens, comme vous dites, ont monté cette installation uniquement pour votre personne ? Vous n'êtes sans doute ni le premier ni le dernier à tomber sous leur coupe. Il s'agit d'une entreprise, à forte rentabilité... et à gros risques.

La réflexion laissa de Volodine perplexe. Une entreprise ? Et personne n'aurait protesté ? Aucune victime pour se rendre, sur un coup de sang, chez Gilda, lui donner une leçon et dénicher les caméras ?

Un coup de sonnette le fit sursauter.

— Vous êtes bien nerveux mon cher. Il s'agit certainement d'Armelle, qui vient disputer sa partie de Scrabble. Ne nous dérangez pas.

Elle quitta la pièce d'un pas impérial.

— Salut la compagnie !

Aimé Brichot, assis sur le rebord du bureau de Boris Corentin, releva la tête et sourit. Lorsque Géraldine Hébert entra dans le bureau, c'était comme un souffle de vitalité et d'air frais qui assainissait l'atmosphère du lieu et rajeunissait ses occupants. Lesquels occupants poussèrent un même sifflement d'admiration.

— Dis donc, mon petit Bonhomme, fit Corentin, qui affectionnait de l'appeler par ce petit nom, je crois que tu t'es trompée. Ici c'est la police, pas l'Opéra.

— Mauvais exemple, chef. Tu connais encore quelqu'un qui s'habille pour aller à l'Opéra ? Pas moi.

Brichot sourit dans sa moustache.

— Un cadeau ?

Discrètement appréciateur, il parcourait des yeux l'impeccable tailleur noir sur un chemisier blanc au grand col fin comme une étrave. Admiration sans ambiguïté car, hélas pour Boris qui songeait si souvent à l'épouse idéale qu'aurait pu être le lieutenant Géraldine, cette dernière aimait les femmes, seulement les femmes... en tout cas jusqu'à preuve du contraire. Comme elle le disait elle-même, détestant tout autre mot pour qualifier ce qui était de moins en moins une particularité, elle était « féminophile ». Mais Corentin se disait que c'était une chance pour lui... Finalement, il se voyait très mal en homme marié. À partir d'un certain âge, les habitudes prises dans la solitude vous deviennent chères, sinon irremplaçables.

— Un cadeau de Liselotte. Nous sortons ce soir. Et je ne rentre pas chez nous. Donc...

Liselotte Faarup, splendide blonde suédoise, était depuis plusieurs années

l'amour dont Géraldine avait toujours rêvé. Elles étaient sans doute aussi jalouses l'une que l'autre et aussi attentives à protéger leur bonheur et leur vie privée.

— Donc tu es venu dans cette tenue pour le plus grand bonheur de nos yeux, fit Corentin.

— Tant qu'il ne s'agit que de vos yeux...

— C'est par les yeux qu'entre le péché, fit sentencieusement le capitaine Brichot. Dixit la Bible.

— Et par où en sort-il ?

— Géraldine ! fit Brichot sur un ton réprobateur. Je sais bien que vous avez la parole leste, mais ce matin, cela ne va pas avec votre genre de beauté. Cela jure pour tout dire...

— Petit Bonhomme, tourne sur toi-même et fais claquer tes talons hauts.

— Je veux bien mais je prends plus cher que Kate Moss. C'est vraiment tout ce que vous avez à faire dans cette Brigade ? Pas de femme décapitée cette nuit ?

— Rien du tout. Calme plat. Les truands travaillent à leur rédemption avant la fin du monde.

— Quelle fin du monde ?

— À entendre les infos, celle que nous prépare la grippe H1N1.

— La grippe que tous les truands attendent justement ! Quand tout le monde portera des masques et qu'il deviendra normal de se présenter chez son boulanger ou à son guichet de banque le visage dissimulé, bonjour les dégâts.

Il y eut un silence puis Géraldine proféra d'une voix éteinte.

Je m'ennuie déjà.

Elle était en quelque sorte l'électron libre des Affaires Recommandées, section reine de la Brigade de Répression du Proxénétisme, ou BRP, ex-Brigade Mondaine, et prêtait la main à l'une ou l'autre des deux équipes de choc des Affaires. Elle préférerait de loin travailler avec le commandant Boris Corentin et son très ancien collègue et ami le capitaine Brichot, Mémé pour les intimes. Elle admirait leur façon commune et complémentaire de travailler, les qualités de l'un tempérant les défauts de l'autre, ou même les transformant en qualités.

Le téléphone sonna, et Géraldine sauta sur ses talons.

— C'est Baba. Enfin une affaire ! En recommandé !

— Un bien misérable jeu de mots, fit Corentin en décrochant le téléphone, avant d'ouvrir ses yeux tout rond. Il raccrocha.

— Dis donc t'es devin, toi ?

— Pardon, respecte mon statut de femme. On dit devineresse.

— Et mes fesses ?

Ils se levèrent avec un parfait ensemble pour se précipiter vers le bureau de Baba, alias Charlie Badolini, commissaire divisionnaire à la BRP. Après s'être taillé un chemin dans les nuages de fumée que dégageaient les Celtiques, ils réussirent à repérer leur siège habituel et prirent place. Baba paraissait comme un Bouddha pour lequel mille fervents auraient chacun allumé une bougie fumante, mais ce n'était qu'illusion. On ne connaissait d'autre religion au commissaire que celle des cigarettes, qu'il fumait sans discontinuer, au mépris souverain de la loi anti-tabac. La dernière fois que le commandant Corentin lui avait fait remarquer la chose, Baba l'avait fixement regardé entre deux nuages de fumée, l'un en cercle, et l'autre, beaucoup plus élaboré, en triangle, avant de lui répondre :

— L'auteur n'échappera pas aux sanctions. Nous en sommes pour l'instant à la consolidation des preuves du crime.

Corentin en était resté... baba. Car si l'opacité étouffante du bureau de Badolini ne constituait pas une preuve... très consolidée du crime, alors, lui, Corentin, se devait de retourner à l'école de police pour réviser ses notions.

— Mes chers amis... commença Badolini. Mauvais départ. Cela ne signifiait rien de bon.

« Mes chers amis », cela voulait dire : je vous apporte un sacré paquet de ce qu'il faut bien appeler de la m...

— J'ai reçu un coup de fil de Jacques de Volodine. Il s'interrompt, guettant ses troupes à travers un paquet de fumée que n'aurait pas désavoué un vieux steamer du Mississippi.

— Enfin, ce n'est pas moi qui l'ai reçu cet appel, corrigea froidement le commissaire, c'est le ministre.

— Il vous a été transmis, fit prudemment Géraldine.

— C'est cela même, mademoiselle. « Mademoiselle » ! C'était pire que « mes chers amis », la situation se dégradait.

— Permettez-moi de continuer. En vous demandant si ce nom-là dit quelque chose à l'un d'entre vous.

— C'est l'industriel de l'aluminium ?

— Exact, commandant. Et vous savez ce qu'il en est de l'aluminium ?

Ils répondirent tous les trois en chœur :

— L'aluminium, c'est comme les petits pois. On en a toujours besoin chez soi.

Badolini hocha la tête, peu convaincu par la sincérité et la politesse de ses enquêteurs.

— Donc ce brave homme téléphone au ministre qui téléphone à son chef de cabinet qui me téléphone. Pour me dire qu'on essaierait peut-être ces prochains jours de faire chanter Jacques de Volodine pour une affaire de mœurs. Et qu'il n'était pas question de créer la moindre vague dans le

commerce de l'aluminium en ce moment.

Corentin se permit un sourire.

— Un gros contrat en vue ? Avec la Chine ?

— Cela ne nous regarde pas. Vu ? En tout cas ce n'est pas un gros contrat.

— Ah bon ?

— Non mademoiselle, ce n'est pas un gros contrat. C'est un très gros contrat. Maintenant, passons à ce que je sais. Jacques de Volodine s'amuse de temps à autre avec quelques call-girls. Il a reçu récemment à son domicile des photographies le représentant en situation... euh, délicate, avec l'une d'elles. Avec injonction de ne rien dire, de couper toute relation avec la fille en question, et d'attendre. Mais Jacques de Volodine n'est pas de tempérament attentiste.

— Aucun homme d'affaires ne l'est, intervint imprudemment Géraldine.

— Mademoiselle, la foudroya Badolini, il ne s'agit pas d'affaires recommandées (il se permit un ricanement), de celles où vous vous jetez si souvent à corps perdu, hum..., ni même sans doute d'affaires recommandables, mais d'affaires tout court, de celles qui réclament du doigté et de la patience. Volodine devrait le savoir et savoir attendre. Un bon contrat c'est comme de la bonne cuisine, ça se mijote...

Ça la démangeait, à Géraldine, de rétorquer qu'il retardait et qu'il parlait de la cuisine à Papa, mais elle se tint coite. Et Charlie Badolini de poursuivre :

— Voilà donc où nous en sommes. C'est là que vous intervenez.

— Mais comment ? Avec quels éléments ? Pour un délit non encore constitué ?

C'était Brichot, jusque-là muet, qui venait d'intervenir. Badolini le regarda comme s'il découvrait une mouche sur un mégot de Celtique.

— Capitaine, votre véhémence vous honore.

Puis son visage se ferma et il conclut, rogue, en tendant à Corentin un dossier mince comme un pouvoir d'achat en 2009 :

— Vous êtes encore là ?

Ils regagnèrent le bureau de Corentin, où Géraldine explosa :

— Non mais vous avez vu ? J'étais sa tête de Ture !

Corentin voulut calmer la bouillante jeune femme dont les taches de son sous ses boucles rousses avaient pris une belle teinte foncée.

— Il te trouvait trop belle dans ton tailleur. Ça l'a intimidé. Et il n'y a pas plus mufle et désagréable qu'un homme de pouvoir intimidé par sa subordonnée.

— Subordonnée ?! Moi ? Je ne suis là que parce que...

Elle s'interrompit, étouffée par sa propre colère, et Corentin ne pouvait s'empêcher de la trouver splendide dans son indignation.

— Ma chère Géraldine, tempéra Brichot, en syntaxe française, c'est la subordonnée qui apporte, enrichit, complète la signification d'une phrase, par la profusion des nuances qu'elle adjoint à la principale. Vous êtes ici celle par qui le sens s'éclaire.

Corentin regardait son acolyte et... subordonné bouche bée, tandis que Géraldine, sur le point d'éclater de rire, balbutiait :

— Aimé, on m'a rarement dit quelque chose d'aussi gentil.

Et elle se précipita vers Brichot pour lui coller un baiser au bord de sa moustache. Pour ne pas perdre contenance, sinon connaissance, le bon capitaine se fit violence et entra dans le vif du sujet :

— Bon, qu'est-ce qu'on fait avec si peu à se mettre sous la dent ?

— Une seule démarche pour l'instant : solliciter un rendez-vous auprès du maître de l'aluminium et bavarder. Qui s'y colle ? Bon d'accord, devant l'enthousiasme général, je prends sur moi. Dispersion, et laissez-moi travailler.

Une fois seul, Corentin ouvrit la chemise. Il n'y trouva qu'un seul feuillet, et quelques renseignements minimalistes sur icelui : un nom, une adresse, et deux numéros de téléphone, l'un personnel à utiliser le matin, le second professionnel destiné à l'après-midi. « Voilà un monsieur fort organisé et sachant profiter de la vie » se dit Corentin *in petto*. Il ne perdit pas de temps, composa le numéro en question et attendit. On finit par lui répondre. Une voix ample, chaude, distinguée : « Résidence de monsieur de Volodine, j'écoute. » Un maître d'hôtel bien sûr. Il fit part de ses souhaits, et il s'attira cette réponse qu'il trouva un peu décalée : « Monsieur vient de commencer un travail, mais cela ne dure jamais longtemps, je vais voir si monsieur peut répondre à votre requête. » Une réplique qui lui rappela cette formidable histoire qu'on racontait sur Georges Simenon. Vraie ou fausse, elle illustrait à merveille la vitesse d'écriture proprement stupéfiante du grand écrivain, capable d'aligner 80 feuillets par jour et de terminer un roman en trois. Un ami téléphone à Simenon dans sa résidence suisse de Lausanne et le maître d'hôtel dit : « désolé monsieur, mais le maître vient de commencer un roman ». Et l'ami de répondre : « Ce n'est pas grave, j'attends. »

Corentin sursauta. Une voix puissante vibrait dans l'écouteur.

— Oui, ah enfin ! Le commandant Corentin ? C'est cela ?

Ça devait effectivement être un homme pressé. D'un ton sec, Corentin lui fit part de son désir de parler avec lui.

— Mais je vous attends mon cher. Je suis chez moi.

Corentin eut à peine le temps de confirmer que l'autre avait raccroché. Il se promit de récupérer la monnaie de cette pièce-là et sauta dans une Peugeot de service.

Il fut rendu en vingt minutes au Trocadéro et se gara devant l'immeuble

qu'habitait l'industriel. C'était un gigantesque bâtiment, presque une muraille, comme la plupart de ces immeubles de l'avenue Georges Mandel, où les étages ont la hauteur de trois étages « normaux ». Il sonna, on vint ouvrir l'immense hall d'entrée, marbre et gigantesques appliques de bronze aux murs, on lui demanda de montrer patte blanche, il répondit « désolé, je n'ai que patte tricolore », mais le résultat fut inespéré, comme quoi le blanc est surfait. Il se retrouva propulsé dans un ascenseur privé dont on tapa le code pour lui. Les portes s'ouvrirent et il se retrouva dans une entrée grande comme deux fois son appartement, une sorte de galerie parcourue, au sol de banquettes de velours, aux murs de tableaux de grande taille. Il chercha un guide, ou un gardien, se souvint brusquement qu'il n'était pas au Louvre mais dans l'appartement de Jacques de Volodine, tâta du doigt plusieurs banquettes avant de poser ses fesses devant une toile qui représentait deux pianos à queue assez déformés s'entredévorant de toutes leurs dents d'ivoire. Mais leurs pédales étaient des pieds nus aux ongles peints. Abîmé dans sa contemplation, il n'entendit pas venir le maître d'hôtel qui toussa discrètement.

— Si monsieur veut bien me suivre ?

Monsieur voulut bien et emboîta le pas du digne serviteur, plus vieux que ne le laissait supposer sa voix au téléphone, mais au moins aussi digne.

Corentin entra dans un salon dans lequel une jeune fille, armée d'un putter, poussait une balle de golf vers un véritable trou aménagé dans le plancher Versailles. Jusqu'où la passion du sport pouvait-elle aller ? La fille détournait un instant le regard de sa balle pour examiner l'intrus. Une légère lueur d'intérêt s'alluma dans sa pupille, pour disparaître à peine éclore, irrémédiablement noyée dans l'ennui ambiant. « Tssst Tssst », fit Corentin pour lui-même, avant de passer dans le deuxième salon, plus raisonnable de proportions puisque, à vue de nez, il faisait à peine cent cinquante mètres carrés. Corentin s'assit dans un canapé où aurait pu s'ébattre une armée d'échangistes. Le maître d'hôtel s'approcha du bar.

— Whisky ?

— Non, s'amusa Corentin.

Une longue tradition brisée ? Le serviteur restait le bras en l'air, cherchant la phrase qu'il fallait prononcer dans ce cas exceptionnel où un invité refusait le whisky maison. Il finit par se retourner lentement, comme s'il avait peur de se briser tous les os.

— Monsieur a-t-il un désir particulier ?

Monsieur avait certains désirs particuliers c'est vrai. Notamment un impérieux désir de botter le cul de la jeune golfeuse. Mais peut-être était-ce trop demander ?

— Je prendrais bien quelque chose de plus léger. Un vieux porto peut-être ?

Un intense soulagement se peignit sur la figure du serviteur. Visiblement,

il avait cela en magasin. Il s'affaira, servit, tendit le verre à Corentin qui y trempa ses lèvres avant de murmurer :

— Exceptionnel !

— Monsieur m'en voit ravi. Je préviens monsieur de Volodine.

Il s'éloigna à pas comptés, tandis que l'on entendait le petit plop, ou plutôt le klong d'une balle de golf tombant dans un petit trou fait de chêne massif. Un instant plus tard, la fille apparut sur le seuil du salon, appuyée sur son club, une jambe repliée, la tête penchée sur l'épaule. Elle tenait la balle de golf dans sa main, l'ensemble glissa sous la jupe, qui fut bientôt agitée d'étranges mouvements. Elle vit le regard de Corentin, braqué sur elle par-dessus le verre de porto.

— J'ai joué au golf dans le temps, fit-il sobrement, mais je ne connaissais pas cette règle-là. Le golf féminin je présume ?

— Je fais toujours ça quand j'ai réussi un coup. Quand je l'ai mise, je me la mets aussi.

Elle continuait de se branler en boule avec application sous sa jupe, bouche légèrement ouverte, sa langue passant sur ses lèvres. Elle avait sans doute trop vu de films noirs. Corentin comprit qu'il transpirait quand son verre commença à glisser entre ses doigts moites. Il ne dit mot. La fille était déçue.

— Je croyais que vous alliez me répondre : « alors c'est une histoire de mettre dans des trous... tous les visiteurs de papa me répondent ça »

— Je ne suis pas tous les visiteurs de votre papa. Et permettez-moi d'espérer que les visiteurs de votre papa ne donnent pas tous dans la vulgarité. Avez-vous vraiment reçu assez de fessées dans votre encore jeune vie ?

— Sans doute pas assez. Mais il ne tient qu'à vous de compenser...

Elle eut un petit cri, sa main réapparut, la boule était luisante. Elle la renifla et pleurnicha.

— J'ai de jolies fesses vous savez.

Elle se tourna, tendit le tissu de sa jupe sur ses rondeurs. Corentin admira.

— Nous verrons, mademoiselle. Plus tard peut-être... Le jour où vous serez sortie du berceau.

— Salaud !

Elle grinçait des dents maintenant, s'approchant, pleine de venin, lorsqu'une voix sèche, dure, retentit :.

— Vanessa ! Dans ta chambre !

La dite Vanessa tourna bride, balança sa boule à travers la pièce. Une belle trajectoire, qui ne brisa pas moins de trois petites figurines en porcelaine de Saxe sur un guéridon, avant de terminer sa course aux pieds de Corentin, qui se garda bien de ramasser, n'ayant jamais eu la vocation de caddie.

Jacques de Volodine lui tendait la main.

— Excusez, commandant.

— Charmante maisonnée. Vous en avez d'autres comme elle ?

— C'est une enfant difficile. Dix-huit ans et son bac, perturbée mais adorable.

— Je n'en doute pas. Mais peut-être faut-il mieux la connaître ?

— Venons-en à l'affaire qui vous amène. Que voulez-vous savoir commandant ?

— Beaucoup, étant donné le peu d'informations qui m'ont été communiquées. À vrai dire, je ne comprends pas que vous mobilisiez la police pour un délit qui n'existe pas encore. De quoi avez-vous peur ?

Corentin nota un léger tremblement des mains de l'industriel. Cela pouvait signifier plein de choses. Et tout simplement qu'il était moins assuré qu'il ne voulait le laisser paraître.

— Peur non, mais voyez-vous, je suis professionnellement engagé dans une négociation capitale, et il n'est pas question qu'elle capote, pour dire les choses crûment.

— Et pourquoi voudriez-vous qu'elles capotent ?

— Ces photos...

— Montrez-les-moi.

— Non, c'est inutile et rien ne m'y oblige. Sachez simplement qu'elles peuvent être un instrument de chantage.

— Existe-t-il une madame de Volodine ?

— Je sais à quoi vous songez. Eh bien non, détrompez-vous, ce n'est pas ce chantage-là qui m'inquiète.

Corentin ne put s'empêcher de hausser le sourcil d'étonnement et d'incrédulité, et Jacques de Volodine enchaîna :

— Oui, commandant, ma femme a l'esprit large. D'autant plus large que nous faisons chambre séparée depuis des années. Elle a vu ces photos. Elle est prête à m'aider.

— Vous aider comment ?

— Je l'ignore pour l'instant.

— Venons-en à ce qui m'amène chez vous, monsieur de Volodine. Qu'attendez-vous de la police ? Je ne vous cache pas que cette affaire se bâtit pour l'instant sur du sable, et que l'autorité que je représente n'a encore aucun motif d'agir.

— Je le sais. Mais les photos existent, ce n'est pas du sable. Et elles préludent à une opération dont j'ignore l'envergure. Je tiens simplement à ce que la police soit prévenue et prête à agir.

— « Je l'ignore... je l'ignore... » Vous ignorez beaucoup de choses, monsieur de Volodine.

L'industriel accusa le coup. Un ange passa, secouant la tête de droite et de gauche, désespéré. C'est le moment que choisit Hélène de Volodine pour apparaître dans le salon.

— Hélène, entre, que je te présente le commandant Corentin, de la BRP. Il vient nous conseiller pour l'affaire que tu sais.

Corentin détailla la femme qui s'avavançait, froide, presque hautaine, un peu trop sèche à son goût. C'était une belle femme, songeait-il, mais que lui manquait-il donc pour séduire ?

— Commandant, je ne savais pas que la police travaillait main dans la main avec Madame Soleil. Vous savez déjà qui va faire le mauvais coup qu'attend mon mari et vous êtes là en préventive ? Vous me rappelez ce film où l'autorité publique agit sur simple intention de commettre un délit, intention repérée par des super mediums.

— Je suis simplement Superman, rétorqua Corentin du tac au tac, et doté d'un goût définitif pour le présent. Madame, avez-vous quelque chose à ajouter sur ce que m'a raconté votre mari, avant que je prenne congé ?

La réponse se fit attendre, mais Corentin eut la nette impression qu'Hélène de Volodine faisait seulement semblant de réfléchir.

— Eh bien, finit-elle par dire, j'ai peur, j'ai peur de ce qui va suivre.

C'était énorme. Dans toute sa carrière, Corentin n'avait jamais croisé de femme aussi dépourvue d'inquiétude qu'Hélène de Volodine, et aussi peu convaincante dans son affirmation du contraire. Il sourit.

— Il ne me reste plus qu'à prendre congé. Nous sommes tous condamnés à attendre. Madame, Monsieur...

Il s'inclina, donna un léger coup de pied à la balle de golf à ses pieds, la regarda rouler sur le tapis, vit apparaître comme par magie le vieux maître d'hôtel, qu'il suivit. Dans le hall de gare qui servait d'entrée, alors qu'il attendait l'ouverture des doubles portes de l'ascenseur, une autre porte s'ouvrit, là-bas, entre deux banquettes. Dans la lumière qui suintait de l'encoignure, une silhouette se découpait, de dos. Corentin s'engouffra dans l'ascenseur avec l'image des fesses nues de Vanessa.

CHAPITRE II



Rue de Tolbiac, entre l'avenue d'Italie et l'avenue de Choisy, dans l'arrière-salle d'un petit restaurant chinois qui ne payait pas de mine, quatre Chinois écoutaient en silence le rapport que leur détaillait une femme. De type européen, elle détonnait quelque peu dans cette petite assemblée impassible. L'un des Chinois était le représentant d'une puissante société secrète, la Triade Tang Chu. Il finit par hocher la tête, concentré, avant d'émettre dans un français chantant et impeccable :

— Les choses semblent se dérouler comme prévu. Pour l'instant...

Une ombre de menace flottait sur les derniers mots. Il est vrai que l'enjeu était gros : plusieurs milliards d'euros, dont quinze pour cent réservés à la Triade. Fo Tsen savait qu'à Shanghai, ses commanditaires ne badinaient pas. Ils l'avaient envoyé à Paris pour cette mission sans même discuter d'un possible échec. La réussite était une évidence aussi concrète que ce banc sur lequel il était assis ou cette femme de race blanche qui parlait, parlait, avec beaucoup trop de mots mais peu importe. Fo Tsen savait que s'il échouait, il perdrait sa maison qui donnait sur le Suzhou, l'un des deux fleuves qui, avec le Huangpu, arrosaient la mégapole chinoise. Mais il se sentait fort. Sorti premier des concours à l'université de Fudan, il avait fait une carrière secrète et fulgurante, grâce à son oncle, haut dignitaire de la Triade.

Il contempla un instant ses trois assistants, puis la vieille Chinoise qui assurait son travail dans la petite cuisine. Le restaurant était l'une des couvertures de la Tang Chu à Paris. Puis son regard revint sur la femme et quelque chose commença à s'agiter dans son pantalon ample. La femme venait de finir son discours et attendait, impavide, un léger regard de mépris sur les quatre Chinois... Mépris ou sentiment de supériorité ? Fo Tsen ne se sentait absolument pas concerné. Le peuple chinois était le plus grand de la Terre. Il s'était peut-être endormi quelques siècles, quand la prodigieuse science occidentale avait pris le pas sur tout ce qui se faisait de grand et de

beau ailleurs. Mais la muraille de Chine, seule construction visible de l'espace, avec les Pyramides, était en Chine, et les Chinois guérissaient de leur lenteur chronique... à toute vitesse. Il leur fallait simplement encore beaucoup, beaucoup d'argent, et c'était au fond la mission des Triades : financer le gouvernement chinois. Les avantages en retour étaient énormes.

— Eh bien Madame, poursuivons le plan et passons à la phase B, comme vous dites dans votre alphabet. Et maintenant, que la séance devienne libre !

Les yeux de la : femme s'obscurcirent. Elle savait ce que cela voulait dire. Déjà les Chinois, excepté Fo Tsen, avaient baissé leur pantalon, et restaient assis, immobiles, jambes écartées. Avec une avidité qu'elle ne pouvait dissimuler, Hélène de Volodine s'agenouilla et prit délicatement entre ses lèvres le premier sexe qui se présentait. Elle aimait cette mollesse que sa langue et ses lèvres et son palais faisaient lentement disparaître au profit d'une raideur de plus en plus dure, jusqu'à obtenir des vibrations rapides lorsque le plaisir montait le long de la hampe. Elle sentait alors sa culotte se mouiller, se tremper, posait un doigt sur son petit bouton et partait comme une fusée, dans une immédiate pâmoison. Les Chinois savaient qu'elle n'acceptait jamais la pénétration. Aucun homme au demeurant ne l'avait prise depuis plus de quinze ans maintenant, et elle continuerait ainsi, pour des raisons qu'elle ne s'expliquait pas bien.

En rampant, elle prit successivement les trois bouts de chair dans sa bouche, n'abandonnant l'un que lorsqu'il avait atteint ses bonnes proportions.

Lorsqu'elle eut devant elle les trois membres dressés, si différents l'un de l'autre, courtaud, effilé, ou courbé, elle revint au premier, l'engouffra et malaxa savamment le gland contre son palais. Le Chinois ne tarda pas à gicler dans un couinement de souris, les mains agrippées à la chevelure d'Hélène. Elle garda le sperme en bouche et engloutit le sexe du deuxième Chinois, tétanisé sur son banc. Visiblement, il était enchanté de l'onctuosité crémeuse de la caverne qui l'engloutissait. Il murmura quelques paroles dans sa langue, et si Hélène avait pu comprendre, elle aurait entendu le Chinois s'exclamer que c'était aussi bon que la cuisine de sa vieille maman originaire de Mandchourie. Quand il commença à venir, il se pencha en avant, s'arrima aux épaules de sa bienfaitrice et se vida dans un long soupir. Cette fois, Hélène dut avaler avant de s'attaquer au troisième. Mais elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à Fo Tsen, qui la terrifiait. Ce dernier était immobile, les mains sur les genoux écartés qui tendaient le tissu du pantalon. Au centre de l'étoffe, une excroissance trahissait un sexe qui pointait.

Hélène ne savait pas pourquoi Fo Tsen ne participait pas. Sans doute parce qu'il avait à maintenir son autorité sur ses troupes et à préserver sa dignité de chef. En fait, Fo Tsen ne touchait jamais une femme. De longues heures de méditation transcendante lui avaient permis de maîtriser sa sexualité à un tel point qu'il avait atteint le stade ultime : celui où l'éjaculation sans contact aucun avec aucun autre corps ou ustensile, permet de libérer des

forces vitales qui partent du cœur de l'être. Il était convaincu que l'esprit pouvait aller chercher jusqu'au fond des derniers replis du corps toutes ses capacités de plaisir. Lorsqu'il avait connu pour la première fois cette façon de jouir, ses sensations avaient été si puissantes et si rares, leur diffusion avait été telle dans tout son corps, et ses perceptions si aiguës, que toutes les autres manières lui avaient paru brusquement fades, comme frappées d'obsolescence. Il avait aussi compris que tout contact étranger, notamment celui du vagin d'une femme, troublait l'attention qu'il pouvait porter à la montée de son plaisir dans la verge. Alors qu'en jouissant sans contact aucun, la concentration de l'attention autour de son membre pouvait être portée à un si haut degré qu'il devenait tout entier son membre, tout entier siège de son plaisir. Cela ne signifiait pas qu'il se coupait du monde. Ainsi de l'instant présent : c'était bien Hélène de Volodine suçant ses compagnons qui l'excitait. Et son extrême concentration ne l'enfermait pas dans son corps, elle englobait plutôt en son corps tout son environnement, de sorte qu'il suivait sur Hélène la moindre contraction de son visage et qu'il lui semblait voir sans voile l'humidité gagner peu à peu son sexe de femme. Il aurait pu prédire le moment où elle allait elle-même jouir.

Ignorante de tous ces raffinements, Hélène de Volodine venait de prendre le troisième Chinois en bouche. Bon sang ce qu'elle aimait les Chinois et leurs façons tour à tour frénétiques ou hiératiques de jouir. Celui dont elle avait le membre entre ses lèvres, elle devinait que c'était un raffiné. Il frottait doucement son gland sur les aspérités de sa langue, allant et venant lentement, et elle décida de le laisser faire, se contentant de quelques pressions de son palais. Il vint, lentement, puissamment, délivrant une folle quantité de semence, dans de longs jets interminables. Elle-même, sa main entre ses cuisses, astiquait brutalement son petit bouton et sentait venir une houle qui la secouait de frissons. Juste avant de partir, elle fut effarée par un spectacle qui faillit bien lui faire oublier son plaisir : elle voyait s'étaler à grande vitesse, en auréole sur le pantalon de Fo Tsen, une tache d'humidité. La puissance des giclées du Chinois était telle que l'étoffe en était soulevée et ondulait par vagues. Elle leva les yeux. Fo Tsen était parfaitement immobile, sans un soupir, sans un halètement, les paupières closes, comme si tout son plaisir tournoyait en lui-même, irradiant les parties les plus reculées de son corps, et son souffle même semblait s'être retourné en lui, expiration et inspiration confondues gonflant sa poitrine.

Puis Hélène de Volodine bascula en arrière, se tordant sur le sol dans des cris de jouissance alimentés par une respiration en soufflet de forge.

Par l'ouverture du passe-plat, la vieille cuisinière chinoise avait contemplé toute la scène avec une impassibilité impériale.

— Je te dis qu'on fait une connerie ! Ce Chinois de mes deux me fout les

chocottes.

Milo ne prit pas la peine de répondre. Il brancha les circuits, alluma les écrans. La fille était dans le salon et Roger devant l'image eut un coup de sang. Elle s'était vautrée dans le canapé et se faisait les ongles des pieds. La position permettait de voir son entrecuisse nu comme au jour de sa naissance... enfin pas tout à fait, vu le nombre de personnages qui, depuis, avaient pris leur plaisir à cet endroit. Elle était en nuisette bleu-gris et l'un de ses seins s'échappait du tissu fin comme un voile, un sein au téton raidi, comme une poire pour la soif. Et Roger justement, malgré son récent petit coup de sang au café, se sentait soudain assoiffé, d'autant que la musique sirupeuse diffusée par la chaîne du salon allait droit à ses sens.

— J'en tâterais bien tout de même de cette fille.

— C'est au-dessus de tes moyens mon cher !

— Ah oui ? Avec ce qu'on va se mettre ? Tu ne crois tout de même pas que je prends de tels risques avec toi pour des clopinettes ? Moi l'argent je vais le dépenser, pas le foutre en Caisse d'épargne... vu ce que ça rapporte aujourd'hui ! Je vis dans un monde où j'ai l'impression que tout le monde se sucre sauf moi... Ça va changer !

Milo soupira intérieurement. C'était toujours comme ça avec les gens frustes. Ils ne voyaient pas plus loin que le bout de leur plaisir immédiat. Mais il se contint. Ça n'avait pas été de la tarte de convaincre ce lourdaud. Il se souvenait en transpirant rétrospectivement, des heures de discussion qu'ils avaient eues dans ce café minable de la porte de Bagnolet où Milo avait consenti à venir car Roger y était chez lui et donc plus cool. Il l'avait attaqué en douceur :

— Dis-moi Roger, tu sais pourquoi je suis là, dans ton bouge, de bon matin ?

— Je sais juste que c'est pas ton truc et que donc tu as quelque chose à me demander.

— Pas si con qu'il en a l'air le bougre.

Roger ne répondit pas, occupé à caresser au-dessus du genou la jambe de la patronne qui jetait des coups d'œil inquiets vers son mari debout derrière le bar.

— On ne se gêne pas, fit Milo d'un ton bourru.

— T'occupe, la patronne et moi on a des privautés.

— Roger, je ne suis pas venu pour un exposé sur ta vie sexuelle, mais pour te parler d'une affaire.

— Cause toujours.

— Ce camion, on l'a à disposition pour deux ou trois jours encore.

— Et après ?

— Réfléchis : on doit prendre la surveillance à partir de onze heures

devant chez la fille. Histoire de voir que le P.D.G. obéit bien aux ordres et ne se rend pas chez elle pour une petite expédition punitive. Eh bien on pourrait faire du travail utile, si tu vois ce que je veux dire ?

Roger, son petit blanc du matin à la main, prit sa tête d'ahuri.

— Eh ben mon vieux je ne vois pas...

Milo désigna son verre.

— Parce que tu bois dès le matin, Roger. Ça t'empêche de penser pour la journée. Ensuite tu bois à midi. Puis le soir. Ça t'empêche de penser avant de t'endormir.

— Moi je ne pense pas j'agis.

— C'est bien pour ça que je suis là : je te propose de l'action.

— Tu vas accoucher oui ? Je suis pressé.

— Pressé ??

Roger se pencha vers Milo et lui murmura :

— Dans quelques minutes, c'est réglé comme du papier à musique, son mari va sortir faire quelques courses à la Supérette. Et moi, si tu vois ce que je veux dire, j'agis ! Sans réfléchir !

— Alors on va attendre que tu aies agi avant que je te raconte la suite.

Il l'aimait bien finalement, Roger, avec sa gouaille de titi parisien et ses désirs à fleur de peau, sa manière de croquer la vie dès que les occasions se présentaient. Il regrettait presque de l'envoyer au casse-pipe, mais l'enjeu était trop important. Il sentit la main de Roger presser son avant-bras.

— Tu m'excuses, hein, j'en ai pour dix minutes à peine, c'est une rapide et une chaudasse, elle m'étrille vite fait.

Milo vit comme dans un ballet bien réglé le patron du bar tourner le coin de la rue, Roger se lever et se diriger vers les toilettes, la patronne derrière le bar confier négligemment son torchon au serveur, un jeune homme au visage tout grêlé, servile et admiratif, qu'elle devait certainement se faire plus souvent qu'à son tour, et descendre les escaliers derrière Roger.

Un moment se passa. Milo se leva et descendit à son tour. Il trouva trois portes dans le sous-sol, l'une donnait sur les toilettes, la seconde sur un placard à balai, la troisième était marquée privé. Il l'ouvrit délicatement, la poussa légèrement. Les deux amants n'étaient pas allés très loin. Il y avait dans le couloir une petite commode vide-poche, sur laquelle s'appuyait la tenancière, penchée en avant. Une culotte de dentelle était déjà par terre, l'ample jupe était retroussée si haut qu'elle cachait le visage et les bras. L'effet était très curieux de voir Roger, pantalon en accordéon à ses pieds, se planter entre deux jambes écartées en compas, grasses mais plutôt appétissantes, et s'activer avec des han de bûcheron tandis que, de l'amas informe de tissus qui constituait présentement la moitié supérieure de l'être auquel appartenaient les jambes, sortaient des gémissements entrecoupés

d'une même question en ritournelle : « Roro, tu me la mets bien profond, c'est ça ? », et le bon Roro de répondre « Oui, Ariette, c'est bien elle, comme tu l'aimes ».

Milo goûta encore un instant ce dialogue hautement élaboré mais jugea bon de refermer la porte au moment où Roro tout raidi lançait « Ça vient Ariette mais essaie de ne pas crier cette fois d'accord ? » Milo n'entendit pas la réponse d'Ariette, mais juste avant de refermer la porte qui commandait l'entrée du sous-sol, il fut rattrapé par une véritable bourrasque sonore.

Revenu à sa table, il fut rejoint rapidement par Roger.

— Bon, je vais pouvoir t'écouter Milo. J'aime bien les journées qui commencent comme ça.

— Ce camion, Roger, on va s'en servir aujourd'hui.

— Ben tiens on est là pour ça !

Milo le regarda fixement.

— Pour notre compte, Roger, pour notre compte ! Un outillage pareil, on ne remettra pas deux fois la main dessus. On en dispose pour deux jours. Il ne demande qu'à être rentabilisé. On va enregistrer les clients de la fille, récupérer les images, et travailler pour nous. Cette fille, c'est du très haut de gamme. Ses clients itou. Eh bien faisons-les chanter.

Roger était sonné. Il commanda un autre blanc avant d'exploser, avec sa bonne nature primitive.

— Mais t'es complètement louf ! Tu ne sais pas à qui tu as affaire ! Les Chinois, c'est des gens... tiens on sait jamais ce qu'ils pensent. Quant aux clients de la fille, s'ils sont arrivés à la position qu'ils occupent, c'est qu'ils en ont dans le pantalon. C'est des requins. Ils vont te bouffer. Enregistre tes images et fais-en ce que tu veux, je n'en suis pas. Tu n'as pas besoin de moi, d'ailleurs !

Eh si, Milo avait besoin de Roger. Pour lui faire prendre tous les risques, l'envoyer se faire bouffer si le sacrifice était nécessaire. Milo comptait bien rester dans l'ombre et tirer tous les marrons du feu. Il revint à la charge.

— Roger, il n'y a aucun risque. Si le client ne cède pas au chantage, on n'insiste pas. Et il en suffit d'un qui paye pour que tu puisses équiper ton atelier comme tu ne l'as jamais rêvé !

C'était toucher un point sensible. Roger était passionné par le travail du bois et le garage de son pavillon de banlieue abritait un atelier de menuiserie-ébénisterie complet. Pas tout à fait : il manquait deux machines-outils, scie circulaire et dégauchisseuse. Des machines chères qui empêchaient Roger de dormir la nuit.

Milo vit vaciller l'entêtement de son compagnon. Il leva le bras.

— Un autre blanc, patronne, pour notre ami Roger.

Il avait appuyé sur « notre ». La patronne s'exécuta et à son passage,

Roger ne songea même pas à lui mettre la main aux fesses.

— Bon, fit Roger mollement. On verra bien. Mais je te préviens, je me retire à la moindre odeur de roussi !

— Tope là !

Ils avaient quitté le café après avoir tiré quelques plans sur la comète, histoire pour Milo de maintenir la pression, et ils étaient là maintenant, dans le camion, à mater cette fille qui était passée dans la chambre et se faisait des grâces en essayant sa perruque rousse. Elle redressa la tête au coup de sonnette, passa une robe d'intérieur quasi transparente et alla ouvrir. Roger et Milo étaient tendus, maintenant qu'ils étaient directement concernés par les visiteurs de la call-girl. Le deal était bien sûr de reconnaître le client.

Ce dernier entra, salué par un « Comment vas-tu Didou ? » qui trahissait une déjà longue fréquentation. L'homme était d'ailleurs parfaitement à son aise et agissait comme chez lui. Il se dirigea vers le bar, se servit un whisky, leva brièvement son verre en direction de la fille, s'approcha d'elle et lui passa une main entre les jambes. Elle se tortilla en gloussant.

— Toujours le même, Didou ! Pressé de mettre ses doigts là où il ne faut pas.

Elle se dégagea prestement, le repoussa sur le canapé, s'agenouilla entre ses jambes et entreprit de défaire sa braguette.

— Je sais que tu aimes ça mon Didou. Boire ton verre pendant que je te suce.

— Tais-toi bon sang et commence.

Dans leur camion, Milo et Roger haussaient les épaules.

— Connais pas ! Et toi Milo ?

Le dénommé Milo était perplexe. Le visage lui disait vaguement quelque chose mais du diable s'il pouvait mettre un nom dessus. Il avait beau dévorer Voici et autres magazines du même acabit, les politiques et les industriels n'avaient pas pour habitude d'y figurer. Il se rendit compte que son projet était fort aléatoire.

— On s'en fout, Roger, de ne pas les reconnaître. On va faire les films et en tirer quelques bonnes photos, on verra après. De chaque bonhomme je tirerai un portrait soft, juste le visage, j'ai des tas de copains qui connaissent du beau monde. Ce serait bien le diable si personne ne reconnaissait personne !

Il fut interrompu par un sifflement.

— Nom d'une bitte d'amarrage, je ne sais pas qui c'est Milo, mais sûr que je le reconnaîtrai la prochaine fois qu'il se déshabillera. Tu as vu l'engin ?

La caméra était idéalement placée pour cadrer un sexe presque monstrueux sur lequel la call-girl, cuisses écartées s'assit lentement et prudemment. On l'entendait gémir par le canal du micro de la caméra : « Oh

Didou, on ne peut pas dire que tu aies maigri depuis la dernière fois, mais quand c'est passé qu'est-ce que c'est bon, tu es le seul qui sache me remplir ». Et Didou, très fat, faisait semblant d'être indifférent au compliment. Il continuait de boire, laissant la fille s'agiter sur lui. Cela dura un moment, puis on vit le Didou se raidir brusquement, la fille crier « Envoie tout ! » et Didou, très secoué, se soulevait à grand rythme comme pour appuyer son éjaculation, à tel point que la scène se mit à ressembler à un rodéo. Didou finit par balancer son verre, qui alla exploser dans la cheminée.

— Oh non Didou, chaque fois que tu viens, j'en suis pour un verre de cristal ! Tu ne peux pas perdre cette sale manie mon chéri ?

— Tu ne vas pas me faire une pendule pour du cristal d'Arques tout de même ?

L'homme était retombé sur le canapé, affaiblement béat, tandis que la fille se dégageait et disparaissait dans la salle de bain.

Roger faisait la moue.

— Tu crois qu'il en a eu pour son argent ? C'était bien rapide...

— On s'en fout. Prépare-toi, tu vas le suivre pendant que j'accueille le client suivant sur nos caméras.

— Mais je suis à pied !

— Lui est arrivé à pied aussi.

— Peut-être mais il n'a pas eu forcément envie de se garer devant chez la fille !

— Ca t'arrive donc de réfléchir parfois ? Tentons le coup et relève le numéro de sa voiture. Ouste, il se rhabille. Les hommes sont tous pareils. Une fois leur coup tiré ils n'ont qu'une hâte : retrouver leur bureau, leur boulot, leurs amis ou leur famille tiens !

Roger ouvrit prudemment la portière arrière de leur camion et se posta en face de l'entrée de l'immeuble. Sur l'écran, Milo observait l'homme passer sa veste, accepter négligemment une caresse d'adieu de la call-girl et sortir de l'appartement. Il sonna Roger sur son portable.

— Ton client sort dans une minute. Et bon Dieu, ne reste pas là planté comme une souche. Il te manque juste un quotidien déployé devant les yeux pour ressembler à un parfait détective en filature.

Il obtint un grognement pour toute réponse. Par la vitre fumée, il vit Roger se mettre à marcher lentement, puis se laisser dépasser par l'homme, qui allait dans la même direction. Chance... Ils disparurent tous deux au coin de la rue.

À ce moment, un autre homme s'arrêta devant l'immeuble, jeta un regard furtif à droite et à gauche avant de composer un code et de s'engouffrer.

— Non, murmura Milo pour lui-même, incroyable... Tu parles d'une veine. À moins qu'il n'habite là ou qu'il ait un rendez-vous tout à fait convenable...

Mais il en aurait mis la main au feu, il allait le voir réapparaître chez la fille, qu'il voyait s'activer et choisir une perruque blond platine dans son armoire. Celle-là, elle ne chômait pas, mais après tout, pour ce qu'elle payait de sa personne... Milo songeait qu'il y avait grande injustice sur le plan de la sexualité entre hommes et femmes. Un homme qui se prostituait n'avait qu'un nombre limité de passes journalières, même s'il était assez maître de lui pour se retenir... Tout de même, il n'aurait jamais pensé voir chez une call-girl de luxe ce foutu père-la-morale qui, dans les émissions télé de talk-show, pérorait sur la dégradation des principes dans notre société d'hyperconsommation et la responsabilité des financiers dans la crise, la vie débridée des golden boys, et tutti quanti... Car c'était précisément Vincent Rouleau qui se présentait maintenant dans le petit appartement-bonbonnière, qui baisouillait la fille sur le front comme un bon papa sa fille et qui s'isolait dans la salle de bains, un sac à la main. Qu'est-ce qu'il y avait dans ce sac et qu'est-ce qu'il foutait si longtemps, pendant que la fille, toute seule dans son salon, se mettait intégralement nue, s'asseyait dans un fauteuil et prenait une revue féminine dans laquelle elle parut profondément s'absorber.

— Mais qu'est-ce qu'il fout ?

Il se concentra sur la caméra de la chambre, dans laquelle donnait la salle de bains. Ce Rouleau émergeait à une bonne dizaine de conseils d'administration de grandes sociétés et passait pour un spécialiste des grands mouvements de fonds internationaux. Il avait failli être patron des patrons mais s'était retiré au dernier moment, nul ne savait pourquoi. Soudain, Milo poussa un juron à faire vibrer les parois du camion. Vincent Rouleau venait de sortir de la salle de bains. En tenue de cuir et latex, couvert d'une invraisemblable ferraille brinquebalante aux poignets, au torse, au cou, il avait un fouet à la main... et un masque de cuir sur le visage. Pour le chantage, c'était râpé. Milo trépignait et l'insultait en le regardant pénétrer dans le salon.

— Pédé, tordu. Mais ses insultes furent couvertes par le claquement du fouet. Et Vincent Rouleau se mit à invectiver la call-girl :

— Je t'avais dit que je ne voulais pas te voir vautre nue quand je rentrais à la maison. Tu as encore reçu ton amant, il est dans l'armoire.

Larmoiements de la fille : « Non non chéri, regarde dans l'armoire si tu veux, il n'y a personne ! »

— Parce que tu crois que je vais perdre ma dignité à vérifier tes dires ? Pas question. Et si le facteur ou le gardien sonne, c'est dans cette tenue que tu vas ouvrir, dis-moi ? !

Vint alors le premier claquement de fouet. Devant son écran, Milo regardait la scène écœuré, non pour ce qui s'y passait, mais parce que le jeu des acteurs était plus que mauvais et qu'il ne parvenait pas à y croire. Même les coups de fouet étaient retenus et la fille sursautait et criait alors que sa peau rougissait à peine aux endroits où le fouet la touchait. Milo dit tout haut « chiqué, chiqué ! », pour la forme. Ce qui n'était pas du chiqué c'était ce

masque de cuir. Milo enrageait de tenir presque sous sa coupe une proie de chantage rêvée... et méconnaissable ! Il regardait la fille se rouler par terre et l'homme essoufflé la fouler aux pieds jusqu'à ce qu'elle se redresse comme un serpent, entourant les jambes gainées de noir de « son homme », le suppliant, frottant son visage contre l'excroissance de latex qui grossissait et promettant monts et merveilles s'il cessait de la tourmenter. Puis elle se colla contre lui, déployant toute sa taille et, avec des gestes délicats, entreprit de lui enlever le masque.

Immédiatement fébrile, Milo zooma sur le visage de Vincent Rouleau. À la réflexion, c'était une erreur. Il reprit du champ pour cadrer à la fois la fille nue qui se tordait comme une liane et l'homme en cuir et latex avec sa ferraille de blouson noir des années 60, son fouet à la main. Il jubilait, car on voyait tout de même sur les épaules de la belle deux longues marques rouge vif. Ça allait faire tout de même une magnifique photographie. Et les suivantes n'allaient pas être moins efficaces. Car Vincent Rouleau, libéré de son masque, puis de son slip en cuir, enfourchait sauvagement la jeune femme jetée à genoux sur le tapis, après avoir entouré son cou de la lanière du fouet avant de tirer dessus, comme s'il se fût agi d'un mors, pendant qu'il s'enfonçait profondément en elle par la voie étroite.

Milo sifflait de joie. « Mon vieux, tu joues un jeu dangereux, mais cette fois je te tiens. Tu paieras cher pour récupérer ces images. » Il entendit la porte du camion s'ouvrir. Roger rentrait de sa filature mais restait muet devant le spectacle que lui offrait l'écran, sans l'apprécier. Lui, c'était un simple. Les colifichets du sado-maso, il n'avait jamais compris, il s'en serait plutôt senti considérablement embarrassé, comme de prendre une douche tout habillé. L'espèce de centaure qu'ils voyaient tous deux s'agiter finit par s'écrouler sur le tapis, le cavalier déjanta, envoyant des giclées de sperme un peu partout à la ronde avant de s'allonger contre le canapé, terrassé par un coup de fatigue. Le seul commentaire de Roger fut :

— Mon vieux, qu'est-ce qu'il doit transpirer là-dedans !

— Roger, fit Milo en retour, c'est dans la boîte. Crois-moi, on tient le bon bout.

— Je ne te le fais pas dire, fit Roger rigolard. Quant à l'autre zozo, figure-toi qu'il habite tout près... à moins qu'il n'y travaille. Tout ce que j'ai pu faire c'est relever le numéro de l'immeuble.

— On traitera son cas plus tard, Roger, car le gros poisson que nous attendions, c'est lui !

Ils regardèrent tous deux Vincent Rouleau se débarrasser de ses fringues de sadique d'opérette pour réintégrer sa chemise blanche et son costume. Roger ne put s'empêcher de pousser un sifflement devant le paquet d'euros qu'il laissait sur la table basse. « À vous faire regretter de ne pas être une belle femme ! » Et Milo de dire : « Tu sais je crois que tu aurais vraiment pu faire carrière dans le trans ! » Et il se baissa pour éviter le bloc papier que Roger

venait de lui lancer à la figure.

— Suffit la plaisanterie. On travaille. Tu gardes un œil sur l'écran et moi je t'explique comment je vois la suite des opérations et ton rôle dans l'affaire.

— Mon rôle et ma part.

— Et ta part, c'est cela.

CHAPITRE III



Trois jours avaient passé sans rien amener de neuf aux bureaux de la Brigade. De sorte que Géraldine et Brichot tournaient en rond, se plaignant que la crise frappait même la police d'élite.

— Si même la truanderie est victime du marasme économique, alors où va le monde, faisait Brichot.

Et Géraldine Hébert contrait :

— Il y a là quelque chose de bien illogique pour un esprit rationnel...

— Comme le vôtre ?

— Comme le mien. Parce qu'enfin, c'est en temps de crise, quand l'argent manque, que les truands devraient faire feu de tout bois.

— Que nenni ! rétorquait Brichot doctement. Si l'on considère que la truanderie est une activité économique et entrepreneuriale comme une autre, alors on ne voit pas pourquoi elle ne serait pas logée à la même enseigne, soumise aux aléas de la bourse comme à la morosité ambiante.

— Mais la truanderie, protestait Géraldine, est une activité marginale, dépourvue de pignon sur rue. Elle ne saurait obéir aux lois habituelles du marché.

— Que si, ma chère Géraldine. Elle y est même plus soumise que bien d'autres activités plus légales. On achètera toujours du pain. Mais on ne braquera pas toujours un fourgon blindé. Le vice aujourd'hui est en grand changement, soumis aux lois de l'Evolution. C'est chez les néo-darwiniens qu'il faut aller chercher les explications ultimes de cette mutation aléatoire.

— Ce qu'il cause tout de même ! Tu prépares ton cours inaugural du Collège de France, Mémé ?

— Boris ! Mais d'où sors-tu ?

— De chez Baba. Pendant que vous transformez le monde, ou plutôt que vous l'enfoncez, moi je travaille, et j'ai du nouveau !

Ses deux compagnons sautèrent sur leurs pieds.

— Non mais qu'est-ce que tu attends. Nous périssions à petit feu d'ennui caractérisé. Le loup est-il sorti du bois ?

— Le loup, je ne sais pas, mais le maître-chanteur sûrement !

— Le sieur de Volodine a-t-il reçu une rançon ? Ou l'ordre d'abandonner un juteux marché d'aluminium ?

— Volodine est provisoirement hors du coup. C'est un autre qui a reçu des menaces. Vincent Rouleau.

Les deux autres le regardaient ahuris. C'est Brichot qui réagit le premier.

— Vincent Rouleau ? Le type du MVES ?

— Quoi t'est-ce ? fit Géraldine.

— Mouvement pour la moralisation de la vie économique et sociale, récita Brichot. Alors là tu me la coupes, fit Brichot déstabilisé. Le type qui nous bassine de principes qui tiennent à la fois du poujadisme et de Big Brother ?

— Lui-même mon cher. Il a reçu un jeu de photographies, et l'ordre de préparer cinq cent mille euros en petites coupures, sinon les photographies seraient envoyées à la presse ainsi qu'aux élus, hommes politiques et hauts responsables.

— Et il y a quoi sur ces photos ? fit Géraldine gourmande, sous les hochements de tête faussement réprobateurs de Brichot.

— Je l'ignore, et Badolini pareillement. Le sujet n'est pas là, tout ce que l'on subodore c'est qu'elles sont plutôt gratinées. Rouleau y perdrait toute crédibilité et verrait sa carrière en tous domaines publics irrémédiablement compromise. Seulement...

Corentin se tut, ménageant ses effets, content de voir l'impatience gagner ses subordonnés.

— Bon ça va grand chef, tu nous l'as jouée Hitchcock, mais le suspense s'événite déjà.

— Eh bien, fit Corentin, notre Vincent Rouleau est un sanguin...

— Certainement, fit Brichot en ricanant dans sa moustache.

— Un sanguin, dis-je, dont la colère et l'indignation peuvent déborder plus vite qu'une casserole de lait entier sur le grand feu d'un piano. Le bonhomme s'est mis en tête d'aller sonner les cloches de celle qui l'a piégé, malgré l'ordre formel du maître-chanteur de ne point s'y risquer.

— En fait, grommela Brichot, on nous rejoue la même scène qu'avec

Jacques de Volodine, la première victime de ce chantage affreusement banal.

— Détrompe-toi, Mémé, les deux affaires ne se ressemblent pas vraiment, et c'est bien là ce qui m'intrigue.

Géraldine Hébert et Brichot se rapprochèrent de Corentin qui s'était installé derrière son bureau.

— Tu sais grand chef, fit Géraldine en s'absorbant dans la contemplation de ses ongles, nous ne sommes pas du tout pressés de connaître tes déductions. En tout cas, moi, ce soir, je fête ma rencontre avec Liselotte. Alors le reste, pffuiii !

Quant à Brichot, il s'était emparé d'un taille-crayon et se livrait à quelques commentaires philosophico-nostalgiques :

— Quand je pense que cet instrument a quasiment disparu de la surface de nos bureaux. Alors qu'il me suffit d'en regarder un pour que toute ma scolarité rapplique aux frontispices de ma mémoire. Tenez, lorsque j'avais dix ans...

— Ça va, ça va j'ai compris, fit Corentin beau joueur. Alors voilà : n'êtes-vous pas frappé par le fait que l'on fait poirotter Jacques de Volodine depuis quelques jours, tandis que le nouveau venu se voit d'autorité réclamer une coquette somme, d'une manière un peu sommaire et pour tout dire sans l'élégance cachée de notre première affaire ?

— « L'élégance cachée » ! Pour un chantage ? Comme tu y vas, grand chef ! Tu ne serais pas en train de virer ta cuti ? On dit que la frontière est mince entre le flic et le truand.

— J'assume ! Il y a entre l'affaire Volodine et l'affaire Rouleau d'importantes nuances dont j'aimerais bien que vous me livriez l'explication.

Brichot continuait de tourner le taille-crayon entre ses doigts.

— On peut supposer, réfléchit-il tout haut, que le maître-chanteur laisse monter chez Volodine le doute et l'angoisse pour mieux l'avoir à sa pogne. Un type excédé par l'attente et la peur du lendemain est beaucoup plus malléable.

— Un peu comme quand on roule un citron en appuyant dessus, pour lui faire rendre un maximum de jus quand on le coupe...

— L'image est ma foi fort bien venue, Petit Bonhomme, fit Corentin. Mais alors pourquoi n'agit-on pas de même avec Rouleau ?

— Je vois deux explications, réfléchissait Brichot avec lenteur et componction : ou bien le maître-chanteur a des stratégies différentes pour l'un et pour l'autre, et il faut en trouver la raison... ou bien... ou bien il s'agit de deux maîtres-chanteurs différents, et les deux affaires n'ont aucun lien. Un hasard, une coïncidence ?...

— Eh bien Mémé je vois que tu as été à bonne école !

— Conclusion, fit Géraldine avec une certaine précipitation : il faut déterminer si la call-girl utilisée pour ce chantage est la même dans l'un et

l'autre cas. Les deux hommes se connaissent-ils ?

— Un grand bon point pour toi, Géraldine. Non les deux chauds lapins ne se connaissent que de nom. Le problème est que ni l'un ni l'autre ne veut lâcher le morceau sur la fille... euh, si vous me passez l'expression. Volodine se terre chez lui et Rouleau veut aller briser toutes ses épées de collection sur l'échine de la péripatéticienne. La police, elle, c'est-à-dire vous et moi, est coincée, tant que l'un des deux hommes n'aura pas décidé de porter plainte. Voilà où nous en sommes.

Brichot grommela :

— Si j'ai bien compris, nous n'avons pas avancé d'un iota. Il ne reste plus qu'à planquer devant chez Rouleau en espérant qu'il ira défendre son honneur l'épée à la main.

— Justement, vous partez tous les deux relever Rabert que j'ai déjà envoyé sur place.

— Pourquoi tous les deux ?

— Parce qu'on n'est jamais trop quand il s'agit de filature ! Souvenez-vous de maître Dionis^[2]. Allez, au boulot !

Vincent Rouleau tournait en rond dans son hôtel particulier de la rue de Prony, à trois pas du parc Monceau. Y aller ? Ne pas y aller ? Faire rendre gorge à cette salope de Gilda ? Tout casser chez elle jusqu'à ce qu'elle lui donne photos et négatifs... Mais elle ne travaillait certainement pas seule. Il y avait un commanditaire derrière. Des envieux haut placés qui lui voulaient du mal ? Qui désiraient le jeter à bas du piédestal qu'il avait construit pierre après pierre. Il y en avait certainement beaucoup. On ne peut gravir les échelons de la notoriété et du pouvoir sans se faire des ennemis à droite à gauche. Et du pouvoir, il en avait. En tout cas sur l'opinion publique. Il savait la manipuler, il avait l'étoffe d'un politicien qu'il n'était pas encore, mais cela viendrait... si les petites ordures dans le genre de Gilda ne le mangeaient pas en route.

Dix fois il avait sorti son épée et s'était fendu de tout son long au milieu de son grand salon, embrochant la figurine montée sur ressorts qui lui servait à s'entraîner. Mais il y avait quelque ridicule, il le sentait bien, à sortir enfouraillé de la sorte. On n'était plus au temps des spadassins, il n'était pas le cinquième mousquetaire. Quoique... Ce chiffre ordinal, « cinquième » était assez séduisant, il y trouvait une symbolique puissante, nouvelle et régénératrice : le cinquième mousquetaire, le cinquième cavalier de l'Apocalypse, le cinquième Empire. Les choses allaient souvent par quatre, comme la Tétralogie, tiens. Il suffisait de ressusciter Siegfried et de revenir pour le cinquième opéra sur les bords du Rhin, ou plutôt les bords du rein de cette garce de Gilda. Il se fendit encore après s'être dérobé devant un attaquant imaginaire, le parant en tierce, dégageant sous la lame adverse puis

l'entortillant... quel joli coup. Nom d'un chien cette fois, avant d'en découdre à la pointe de son acier, il allait la fouetter de bon cœur et de bonne rage jusqu'au premier sang.

Il rangea soigneusement son épée dans son fourreau après en avoir plié la lame sur le parquet et se précipita vers le téléphone. Il connaissait le numéro de Gilda par cœur.

— Gilda, c'est Vincent. Je me sens un nouveau petit coup de cœur pour toi, ma très belle.

— Je suis en mains dans quelques secondes, Vincent, rappelle plus tard.

Vincent détestait l'idée qu'elle ne pouvait être vingt-quatre heures sur vingt-quatre à sa disposition. Mais avec le métier qu'elle exerçait, il ne voyait pas comment éviter certaines concessions à sa nature ultra-possessive.

— Donne-moi un rendez-vous tout de suite. Après lui, ce connard. Tout de suite après.

— Laisse-moi une heure et demie et viens !

— Une heure et demie ? Comme tu y vas ! S'il laisse la moindre trace sur toi, tu sais ce qui t'attend !

Il raccrocha brutalement. Une heure et demie à attendre ! Qu'est-ce qu'il allait pouvoir faire de ce laps de temps ? Il avait une sainte horreur de ce qu'il appelait les trous d'un emploi du temps. Ça l'angoissait au-delà de toute mesure. Il fallait que tout soit saturé, sursaturé. Alors il bichait d'avoir pu faire autant de choses en si peu de temps. Il aimait compresser le temps, voilà. Et là, le temps se dilatait outrageusement. Ecouter de la musique ? Bah ! Travailler sur le dossier d'assainissement d'une boîte à la gestion pourrie ? Qu'ils aillent se faire foutre. Pour ce qu'il en avait à faire de leurs turpitudes. Il aurait bien fait pareil à leur place, si le hasard ne l'avait fait enfourcher le cheval de bataille des vertus publiques... et privées. Enfin, il ne fallait rien exagérer. S'il se voyait bien sur son blanc destrier, partant au long des chemins sur les ordres du roi Arthur, c'était que l'image l'enchantait. Peut-être avait-il lu trop de contes et légendes sans en assimiler la profonde vertu. Mais le paraître, il n'y avait que ça. Car hélas pour le monde, hélas pour l'univers, la vertu était invisible. Preuve que Dieu n'existait pas.

Tout à ses délires, Vincent Rouleau s'était approché de la fenêtre. Il contemplait fixement la rue, sans tout de suite comprendre pourquoi. Puis il saisit ce qui avait arrêté son attention : en face de son immeuble, une voiture, un couple, lui moustachu, elle jolie rousse, nez mutin, autant qu'il pouvait voir. Quelque chose clochait : ils ne s'embrassaient pas, ne se pelotaient pas. Lui, à la place du poilu des lèvres, il aurait agi sans perdre de temps.

À intervalles réguliers, le moustachu balayait la façade de son hôtel particulier d'un bref regard aiguisé. Les flics ! Bien sûr ! Il avait proféré des menaces devant le chef de cabinet qui l'avait reçu. Ce dernier avait dû faire suivre le message par la voie hiérarchique. Et maintenant, sans l'avoir

demandé, il se trouvait affublé à son corps défendant de deux gardes du corps qui se trouvaient être aussi, par la même occasion, les gardes du corps de cette garce de Gilda. Eh bien, s'ils croyaient que cela allait l'arrêter ! Enfin de la distraction. Il avait de quoi meubler largement l'heure et demie d'attente avant de rallier le coquet deux-pièces de la rue de la Faisanderie.

Il se frotta les mains, courut à son dressing room, y ouvrit un coffre qui était une véritable malle à surprise pour les amateurs de déguisement. Sauf que ses petits-enfants n'avaient jamais pu s'approcher. Interdiction formelle de toucher aux joujoux de grand-papa.

Il farfouilla comme un gamin, sortant pêle-mêle de quoi se déguiser en pirate, en évêque, en officier de la Navale, en garde suisse, en douanier, en capitaine de l'armée impériale napoléonienne, en prisonnier du goulag et en révolutionnaire, puis il finit par trouver ce qu'il cherchait : une tenue de facteur complète avec sa sacoche. Il la passa, descendit dans le hall et sortit dans la rue en feuilletant quelques lettres puis, comme il connaissait le code de l'immeuble voisin, il le composa et y entra, pour parfaire l'illusion. Si les flics le repéraient, c'était vraiment des rois, et il eût volontiers tendu ses poignets aux menottes en disant noblement « Messieurs, faites votre devoir ».

Mais la réalité était beaucoup moins drôle : les flics l'avaient vaguement regardé, continuaient à papoter, et lorsqu'il sortit du second immeuble, ils ne lui accordèrent même pas une seconde d'attention. Vincent Rouleau fut vaguement déçu et s'éloigna à grands pas avant de prendre le métro. Il en sortit à la station suivante pour prendre un taxi, transport plus conforme à sa dignité. Le chauffeur le regardait d'un drôle d'air.

— Alors, facteur, fit-il enfin, gouailleur, c'est-y que vous auriez eu votre salaire doublé. Prendre mon bahut pour livrer le courrier, j'avais jamais vu ça.

— Eh bien tout arrive, fit Rouleau d'un ton sec. Il s'agit d'une lettre urgente, recommandé, accusé de réception et tout ce que vous pouvez imaginer de spécial.

— Ben mon colon ! Y a quoi dedans ?

— Je ne devrais pas vous le dire. C'est de l'anthrax. Pour une fille méritante.

Le taxi se tint coi et livra son client sans autre forme de procès devant le métro Porte Dauphine. Vincent Rouleau regrettait toute l'affaire : le déguisement, le taxi. S'il y avait du grabuge, on suivrait sa trace comme s'il avait semé de petits cailloux blancs sur tout son parcours. Il jeta un gros billet sur le siège passager et s'en fut sans écouter certain aphorisme sur la poste qui n'était plus ce qu'elle était. Au fur et à mesure qu'il remontait la rue de la Faisanderie vers l'immeuble de cette garce de Gilda, sa colère renaissait, grossissait. Il tapa le code, prit l'ascenseur, et lorsque Gilda lui ouvrit, il ne comprit pas son énorme éclat de rire.

— Ben mon Vincent, si j'avais pensé qu'un jour, un facteur gagnerait

assez d'argent pour s'offrir mes services ! Dis donc, c'est quel genre de courrier que tu veux mettre dans ma petite boîte ?

— Ce genre-là, fit Vincent Rouleau.

D'une gifle magistrale, il avait envoyé Gilda valdinguer à l'autre bout de la pièce. Pendant qu'elle se débattait dans les débris d'un petit guéridon en marqueterie, il prit le temps de fermer doucement la porte blindée. Il posa sa sacoche de postier, se débarrassa de sa casquette, s'avança vers le bar, se servit d'un whisky qu'il avala cul sec avant de s'en octroyer un deuxième plus généreux que le précédent. Il s'assit sur un fauteuil et assena un coup de poing sur le petit lecteur de CD, qui rendit l'âme en même temps que la musique qu'il diffusait.

Gilda s'était relevée, deux échardes plantées comme des banderilles, l'une sur sa joue droite, l'autre dans la pulpe d'un doigt. Quelques gouttes de sang perlaient déjà et, sur la joue sans épine, une rougeur blanchâtre commençait à gagner l'ensemble du profil.

Immobiles dans leur camion, Milo et Roger avaient enregistré la scène avec leur caméra certes, mais aussi avec leurs yeux hors de la tête. Ce n'est que lorsqu'ils virent Gilda se jeter comme un maléfice vers Vincent Rouleau qu'ils reprirent leurs esprits.

— Nom d'un foutre, gronda Roger, je t'avais dit que ça tournerait mal. Ce connard n'est pas manipulable. Je m'en doutais, il a trop à perdre !

— Ta gueule et regarde. On ne peut rien faire d'autre.

Sur l'écran, on voyait Vincent Rouleau attendre calmement l'arrivée de la fille sur lui. Il la cueillit d'un coup de poing sec et précis sous le menton. Elle s'affala, la bouche pleine de sang. Milo, impassible, commentait pour Roger :

— Le coup lui a refermé la mâchoire sur la langue. Il aurait aussi bien pu la lui sectionner.

— Tais-toi, fit Roger, je ne peux pas supporter la vue du sang. Merde quel boucher ! On ne frappe pas une fille...

— T'es de la vieille école toi, hein ? On frappe qui on veut ! Ce mec croit dur comme fer qu'il s'est fait avoir. Il vient chercher une explication, et il commence par frapper. Logique ! Il faut toujours mettre en condition celui dont on veut obtenir quelque chose. C'est pourtant bien la règle de toute transaction non ?

— Ta philosophie de merde, tu sais où tu peux te la mettre ?

Milo regarda froidement son compagnon, et Roger contemplait une petite veine qui tressautait sur la tempe du philosophe, au-dessus du sourcil.

— Bon ça va, fit-il. Excuse, ça doit être tout ce sang !

— Tu as raison. Il ne faudrait pas qu'il y en ait d'autre, n'est-ce pas ?

La petite veine sur la tempe de Milo mit un peu de temps à cesser son manège pulsatoire. Puis on entendit un drôle de bruit de succion, mais ça se

passait sur l'écran. Gilda aspirait le sang chaud de sa langue fendue. Vincent Rouleau lui tendit un mouchoir en papier.

— T'as le sang bien rouge. C'est un signe de bonne santé. Redresse-toi et assieds-toi, tu es ridicule par terre.

Comme elle se relevait, il lui dit, le bras tendu :

— Approche-toi !

Elle se couvrit instinctivement le visage.

— Approche-toi je te dis !

Il lui retira délicatement l'écharde qu'elle avait dans la joue.

— Tu en as encore une dans le doigt. Sinon, tu es bonne pour le service, va. Dommage qu'il soit assorti de conditions spéciales. Trop spéciales pour mon goût. Et trop dissimulées. D'ailleurs à ce propos...

Gilda le vit se lever et parcourir le studio, l'œil acéré, s'approchant des murs, grattant quelque tache sombre ou quelque chiure de mouche collée contre le miroir. Un miroir qu'il examina de près, le décrochant, le retournant, puis l'examinant en lumière rasante. Ensuite il leva les yeux vers le plafonnier.

— Apporte-moi une chaise solide. Ou un escabeau tiens, il y a bien un escabeau dans cette fichue tôle ?

Gilda se tordait les mains, l'angoisse la gagnait.

— Mais enfin qu'est-ce que tu cherches ?

Il la regarda méchamment.

— Tu te fous de ma gueule ? Tu veux une autre trempe ? Et je te jure qu'elle va te changer de celles que je t'administre en tenue. La tenue que tu sais ! Tu dois la connaître sous toutes ses coutures, non ? Tu fais quoi de tes moments de solitude. Tu revis tes exploits ? Ou plutôt les miens ?

— Je t'en supplie, explique-toi, je ne comprends rien à ce que tu dis. Qu'est-ce que tu cherches ?

— Elle a raison fit Milo, mais va-t-il la croire ? Et va-t-elle réussir à le convaincre ? Ah passionnante nature humaine, que de ressorts cachés te font agir ou te manipulent comme un pantin.

Roger observait Milo et commençait à penser qu'il avait un grain. Quelque part. Un type compétent, intelligent, mais un grain. Un grain de sable qui faisait patiner la machine. Il ne parvenait pas à s'expliquer la peur sournoise qui l'envahissait. Ce type-là était toujours logique. Sa folie était sous-jacente, comme une source noire dont les résurgences étaient rares, discrètes. Jusqu'à ce que... Jusqu'à quoi ? Jusqu'à ce que tout pète. Roger se disait qu'à ce moment-là, il lui aurait fallu mettre des kilomètres entre Milo et lui. Mais ce moment, il ne le connaissait pas. Un coup de coude dans les côtes lui coupa le souffle et le fit chanceler.

— Regarde au lieu de rêvasser, fit Milo, et prends-en de la graine. Puis, un éclat vert intense dans le regard, il ajouta : « après tu me diras à quoi tu pensais... ».

Ils virent Vincent Rouleau monter sur l'escabeau et examiner minutieusement la suspension électrique. Ils l'entendirent murmurer, parce qu'il était tout près de la caméra-micro : « voilà un éclairage curieusement monté. On dirait bien qu'il y a un fil qui ne sert à rien. En tout cas en stricte orthodoxie électrique. Car pour servir à quelque chose, il sert, je peux te le dire. On est passé de l'électrique à l'électromagnétique.

— Mais enfin qu'est-ce que tu racontes, Vincent. Je t'en supplie...

Roger dans le camion :

— Il va arracher le fil.

Et Milo de répondre :

— T'as encore à apprendre. Il ne va rien faire. Pour l'instant.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, martela Milo, c'est son seul moyen de nous joindre.

— Tu veux dire qu'il va nous parler ?

— Mais bien sûr !

Et devant l'air effaré de Roger, il ajouta : « Connard ».

Vincent était redescendu de son escabeau. Il pécha sa sacoche de postier qu'il avait jetée sur le sol, y préleva une enveloppe de papier kraft et la jeta sur les genoux de Gilda.

— Depuis que tu me demandes une explication, espèce de garce... Eh bien la voici. Et désormais, j'attends les tiennes. Tu as cinq minutes. Après quoi...

Il laissa sa phrase en suspens tandis que Gilda, horrifiée, sortait une à une les photos, chacune lui arrachant un petit cri, jusqu'à ce que l'atmosphère tourne au cauchemar. Le cauchemar c'était son visage : tandis qu'un côté prenait des teintes noirâtres, l'autre virait au blanc exsangue. Un vrai modèle pour cours de maquillage dans l'équipe d'un film gore. Elle se mit à balbutier :

— Je ne comprends pas. Je ne comprends pas.

Soudain, Vincent Rouleau la crut. Impossible que cette fille joue aussi bien la comédie. Mais alors ça donnait une autre perspective à l'affaire. Des gens qui installaient un système de surveillance à l'insu de l'occupante des lieux étaient des gens qui avaient les moyens. Une entreprise de chantage à grande échelle ? Était-il une parmi de nombreuses victimes ? Il releva la tête vers la suspension électrique.

Dans le camion, Roger cessa de respirer. Milo souriait.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Espèce de salauds !

— L'imbécile ! proféra Milo. On veut un matelas de billets, la belle affaire !

Il parlait pour lui-même car la caméra-micro dans le lustre n'était pas équipée d'un récepteur. Vincent Rouleau pouvait toujours s'égosiller, c'était un monologue. Qui continuait :

— Montrez-vous, bande de lâches. Venez le chercher votre argent !

Puis ils le virent prendre une serviette, grimper sur l'escabeau et envelopper la suspension électrique. Le noir se fit brutalement sur l'un des écrans et le son parvenait encore, étouffé.

— Et merde fit Roger. Je te rappelle qu'on doit des comptes rendus aux Chinois. On surveille comment maintenant ?

— Il reste la caméra de la chambre. On pourra toujours dire que celle du salon est tombée en panne.

Mais la chambre restait vide, pour l'instant, l'heure n'était certainement pas à la baise, et le micro du salon ne transmettait plus que des chuchotis. Le bon Roger, truand certes, mais truand à la petite semaine, commençait à regretter d'avoir mis les pieds dans un pareil sac de merde. Il aurait tout donné pour être transporté dans son café de quartier, à faire ses petites arnaques et à tringler la patronne.

C'est alors qu'un premier coup retentit contre la paroi de tôle du camion.

Là-haut, chez Gilda, Vincent Rouleau s'était mis à réfléchir. Il connaissait vaguement les matériels de transmission et l'idée lui était venue que le système d'émission des images et des sons devait avoir une très faible portée. Il fallait donc que le système de réception soit quelque part dans les parages.

Il se mit à observer la rue, et particulièrement les voitures en stationnement. Il finit par repérer un camion dont la raison sociale annonçait « Plomberie Valaiseau » et sourit. Les cons ! Ils affichaient même leur métier : plombiers ! Plombiers d'un genre un peu spécial mais plombiers tout de même. « Plombiers de mes fesses » murmura-t-il.

Puis il se pencha vers Gilda.

— Ma belle, désolé pour cette histoire. Mais je te conseille de bien réfléchir à qui tu as ouvert, à qui tu as prêté ta clé... Teste aussi l'honnêteté de ton gardien qui doit avoir un passe des appartements. Et gaffe, il se peut que la chambre soit également devenue un studio de cinéma. Te voilà transformée malgré toi en actrice de porno.

— Je t'en supplie, Vincent...

Il lui plaqua la main sur la bouche.

— Doucement ! Ils nous entendent.

— Vincent aide-moi. Je t'en supplie, je ne peux pas rester ici en sachant que le moindre de mes gestes ou de mes mots... ne laisse pas ces engins chez moi, trouve-les, arrache-les.

— Ne t'inquiète pas poupée. Je vais m'occuper de ces engins, mais à la source. Quant à toi, tu devrais passer à la salle de bains. Tu as besoin de te refaire une beauté et la pièce ne doit pas être surveillée. À bientôt ma biche.

Après quoi Vincent Rouleau était sorti de l'immeuble et s'était approché du camion de plomberie. Il se souvenait maintenant avoir machinalement noté sa présence la dernière fois et cela le renforçait dans ses convictions de toucher au but. Il était plutôt content de lui. Il avait cent coudées d'avance sur ces ploucs de la police. Il donna le premier coup de poing sur le camion, bien décidé à ameuter tout le quartier s'il le fallait.

Roger regardait Milo sans pouvoir faire un geste ni proférer un son. Il se mit soudain à admirer le calme de son compagnon. Il en avait décidément dans la culotte. Il valait peut-être mieux pour l'instant se ranger à ses côtés et le laisser prendre la direction des opérations. Comme il l'avait toujours fait d'ailleurs.

Puis les coups sur le camion se mirent à pleuvoir. Milo prit sa décision en un instant. D'un bond souple il fut près de Roger et lui murmura :

— Dès que je te fais signe, tu ouvres la porte latérale.

Il se dirigea vers un coffre à outils amarré à la paroi, farfouilla et en tira un objet que Roger mit quelques secondes à identifier.

— Bon Dieu de merde, fit-il d'une voix tendue, on avait dit qu'on venait sur le coup sans artillerie. Pose ça, moi je ne marche plus.

Il vit le canon du Glock se diriger vers lui et devina plutôt qu'il n'entendit les mots qui grinçaient en s'échappant de la bouche tordue de Milo : « Ouvre maintenant, saisis-le par le bras et tire-le dans le camion. »

Ce faisant, il s'approcha lui-même de la porte. Il devinait qu'il ne fallait plus trop compter sur Roger pour se tirer de ce mauvais pas.

— Ouvre, je te dis !

Ordre ponctué d'un mouvement de balayage du canon de l'arme.

Roger se décida. Entre deux coups portés contre le flanc du camion, il déverrouilla et fit coulisser la porte comme s'il voulait la sortir de son rail. Le reste fut ultra-rapide. De la main gauche, après avoir estimé la situation en un éclair, Milo s'empara du bras frappeur et tira de toutes ses forces. Vincent Rouleau bascula à l'intérieur du camion et se retrouva devant la bouche noire de l'automatique tandis que Roger refermait la porté.

— Tu ne bouges pas connard, fit Milo. Et toi Roger tu descends du camion et tu vas voir si tout va bien dans la rue. Je t'attends. Il dirigea l'arme vers lui. « Tu as bien compris ? Je t'attends. »

Pendant que Roger inspectait la rue, Milo réfléchissait à toute vitesse. Qu'est-ce qu'il fallait faire de ce péquin qui se prenait pour Zorro, sans doute parce qu'il avait trop joué les justiciers dans sa vie publique ? Il lui donna un violent coup de pied.

— Ordure ! Tout allait bien, il a fallu que tu te prennes pour Philip Marlowe, hein !

Il se mit à le rouer de coups de pied, bavant des injures. Il avait conscience de perdre son sang-froid, mais rien n'y faisait, tout s'était obscurci dans sa tête, comme si une mélasse noire y coulait à la place du sang vif, et il cognait, cognait jusqu'à ce que des bras le tirent en arrière.

— T'es dingue, Milo, arrête, il faut que ce type puisse repartir sur ses deux pieds !

— Repartir ?

La mélasse reflua, Milo s'ébroua.

— Lâche-moi, veux-tu, y a pas péril en la demeure.

Par terre, le corps douloureux, Vincent Rouleau avait malgré tout photographié la situation, et noté le conflit larvé qui séparait les deux hommes. Une équipe désunie est forcément affaiblie, mais il ne savait pas encore comment tirer parti de la situation.

Milo s'approcha de lui et posa le canon du Glock sur son front.

— On va gentiment aller à ta banque tous les deux, et tu vas demander l'argent.

— Cinq cent mille euros ? Vous rigolez ! Même si je pouvais payer il faudrait quelques jours pour rassembler les fonds.

— Et tu es en train de nous dire que tu ne peux pas payer, ordure ? Avec tout le fric que tu as ramassé pour ton association ? Et chez toi ? T'as un coffre-fort, je parie. Bourré d'argent détourné...

Roger sentait Milo perdre pied à nouveau.

— Milo, écoute, ce type a raison. Aujourd'hui y a plus de liquidités nulle part. Il faut le relâcher. Lui laisser le temps.

Vincent Rouleau avait compris que le dénommé Roger ne représentait aucun danger. Le type qu'il fallait mettre hors d'état de nuire, c'était ce Milo avec ces lueurs vertes qui s'allumaient parfois dans son regard. Un type border line à coup sûr. Sous ses coups de pied, il avait roulé contre la caisse à outils, la main coincée dans son dos et il tâtait un manche en plastique. Qu'est-ce que c'était... un gros tournevis, pointu, vraisemblablement un cruciforme. Une bonne arme. Il l'assura dans sa main et pensa que c'était le moment. Quelque chose venait de distraire les deux hommes : l'écran qui retransmettait les images de la chambre de Gilda était resté branché. La lumière de la chambre venait de s'allumer, Gilda était apparue, enveloppée de la tête aux pieds d'une robe de chambre, et les trois hommes la virent grimper sur le lit pour se rapprocher du lustre. L'impression était si étrange qu'un instant même l'attention de Milo fut détournée : on voyait le visage de la call-girl, déformé par la gifle que lui avait assenée Vincent Rouleau, s'approcher de l'objectif, on entendait son souffle court. Le lustre se mit à se balancer, et la

pièce à tanguer sous l'objectif baladeur, comme si toute la pièce avait été transformée en une cabine de bateau secoué par une tempête. Puis ce fut le noir complet, et tout de suite après, la neige sur l'écran vide.

— La garce, gronda Milo.

C'était le moment d'agir pour Vincent Rouleau. Il leva haut le tournevis et le planta de toutes ses forces dans la cuisse de Milo. C'eût été un bon calcul s'il avait touché l'artère fémorale. Mais Milo avait bougé et le tournevis ne traversa qu'un bout de la chair grasse, entre le genou et l'aîne. Vincent Rouleau ne put renouveler son geste. Il venait de mourir, une balle dans la nuque, et Milo s'acharnait avec la crosse sur le crâne du malheureux. Roger se jeta sur lui et finit par séparer le vivant du mort. Il tremblait comme une feuille car Milo lui filait maintenant les chocottes. On aurait dit que sa situation mentale se dégradait au fur et à mesure des événements. Comme si tout ce qui ne rentrait pas dans son programme enlevait une pierre à l'édifice fragile de son psychisme.

Milo se passa la main sur le visage et regarda Vincent Rouleau, affalé sur le sol du camion.

— Le con ! Il a quand même réussi à nous filer entre les doigts. Fumier !

Il lui donna un coup de pied.

— Et ça n'a même pas pris congé, et ça souille le camion. Roger, trouve-moi deux tissus, l'un propre pour me faire un bandage à la cuisse, l'autre pour nettoyer le sang de ce con.

Roger était blanc, le cœur au bord des lèvres.

— Milo, gémit-il, tu sais bien que je ne supporte pas la vue du sang.

Puis il aperçut la jambe de pantalon de Milo, toute gluante d'avoir pompé le sang de la blessure.

— Et alors, Roger, tu vas bouger, oui. Quand je pense que ce con a failli m'avoir au tournevis. Non, je te jure, la vie est farce.

Roger lui tendit un chiffon douteux puis se pencha pour nettoyer le sang autour du cadavre avec une serpillière qu'il avait trouvée dans une boîte, mais il se donna un gros surcroît de travail puisqu'il vomit sur le sol son petit déjeuner. Ce qui le soulagea légèrement. Il finit son boulot tandis que Milo était au téléphone et demandait à parler à leur commanditaire Fo Tsen. Ce qui figea Roger sur place.

— Bon sang mais qu'est-ce que tu vas lui raconter, fais gaffe.

Milo ne jugea pas utile de répondre, se contentant de regarder Roger agenouillé dans le sang et le vomi, se disant que c'était décidément un acolyte assez dégueulasse et point à la hauteur. Il se mit à rêver pour lui d'un grand trou creusé nuitamment dans les bois de Fausses Reposes. Il le ferait mettre debout au bord de la fosse, une balle dans la nuque, et boum, le con s'enterrerait lui-même.

— Monsieur Fo Tsen ?

— C'est Milo. Nous avons un problème. La fille a découvert l'installation chez elle et tout débranché. Toute surveillance est devenue inutile.

— Je l'ignore, Monsieur. Nous n'avons pas vu réapparaître Jacques de Volodine et...

— Oui monsieur, pas de nom au téléphone. Donc nous ne l'avons pas vu réapparaître, ni entendu de conversation téléphonique suspecte. Nous ignorons d'où vient la fuite, si fuite il y a.

— Oui monsieur, nous venons au rapport et restituons votre camion.

Il écarta brusquement son mobile de son oreille.

— Salaud ! Il me raccroche au nez, pour qui il se prend ce Jaune, ce pédé qui doit avoir du céleri branche fané entre les jambes !

Pendant que Roger finissait le nettoyage et passait une bâche sous le cadavre de Vincent Rouleau, Milo fit défiler les dernières bandes et les examina minutieusement. Il allait falloir effacer certaines images qui auraient pu les trahir. Toute la scène avec Vincent Rouleau déboulant en facteur était incontestablement à détruire, en revanche il garda la séquence où Gilda arrachait les fils du lustre dans la chambre. On y voyait bien qu'elle avait été tabassée mais par qui ? Les Chinois auraient du fil à retordre pour remonter la piste, ça leur ferait les pieds à ces morveux.

Quand il eut fini son travail, il se retourna, satisfait, presque de bonne humeur.

— Allez, mets-toi au volant, on décarre. Avant d'aller chez les Chinetoques il faut se débarrasser du cadavre.

— En voilà un qui vient d'économiser cinq cent mille euros. Ça ne fait pas notre affaire. Pas un sou, un cadavre sur les bras et peut-être bientôt les Chinois à nos trousses. Et c'est pas des rigolos, je peux te le dire. La mafia italienne à côté, c'est une villégiature.

— La ferme Roger, j'aime pas les défaitistes. Et il y a encore du blé à se faire.

— Ah bon ? Si tu me mettais au parfum ?

— Pas encore. Fais ton boulot et on verra.

Roger mit le contact et déboîta.

CHAPITRE IV



Tous entendirent la voix sortant du téléphone (dans les romans policiers des années soixante, on aurait écrit : « sortant de la passoire d'ébonite »). Elle était si forte qu'ils prirent peur pour la santé future de cet organe reproducteur de sons, qui appartenait sans conteste au commissaire divisionnaire Charlie Badolini. « Au rapport » hurlait cette voix, et les trois membres complices des Affaires recommandées, à savoir Boris Corentin, Aimé Brichot et Géraldine Hébert, ne se le firent pas dire deux fois.

On ne pouvait se tromper sur la porte qui ouvrait le bureau du divisionnaire. De la fumée s'échappait dans le couloir par les interstices. Quand Brichot ouvrit, il recula instinctivement et grogna : « Ça me rappelle les entraînements commando, quand on chaussait des casques avec équipement de vision nocturne à infrarouge. C'est ce qu'il faudrait ici pour trouver nos fauteuils et notre interlocuteur. ».

— Vous avez quelque chose à dire, capitaine ?

— Euh non commissaire, c'était un aparté.

— Et l'aparté ment, ajouta Géraldine, qui adorait les à-peu-près en matière de calembours.

— L'aparté non ! corrigea Badolini féroce. Installez-vous. Avez-vous lu la presse ce matin ? Non ? Figurez-vous que je m'en doutais. Sinon vous ne seriez pas aussi farauds.

Ça commençait fort mal. On vit soudain deux bras dont l'un armé d'une Celtique s'agiter véhémentement pour chasser la fumée, jusqu'à ce qu'un œil charbonné et furieux apparaisse à la faveur d'une éclaircie, enfin, c'était beaucoup dire, juste une provisoire déchirure dans le fog.

— Ah vous voilà tous les trois, fit Badolini sans rire. Eh bien tenez, jetez un coup d'œil là-dessus. Mademoiselle, faites-nous donc la lecture du chapeau

de l'article, cela suffira.

Géraldine s'empara du journal, chassa devant les lettres à déchiffrer quelques lambeaux de brume qui paraissaient encore, et commença :

— « Hier soir vers les dix-sept heures, on a repêché dans un bras de la Marne, le cadavre d'un homme abattu d'une balle dans la nuque. La notoriété de la victime a permis une identification immédiate : il s'agit de Vincent Rouleau, bien connu pour son combat moral contre les excès du profit et la dégradation des mœurs. On ignore encore tout des responsables de cet assassinat sordide et des motifs qui ont conduit à cet acte barbare, quel qu'en soit l'auteur. »

Géraldine releva la tête.

— Et alors, commissaire, en quoi...

— Et alors ?

Il sortit une enveloppe de son sous-main.

— Il est vrai que vous n'avez pas tous les éléments en main. Jetez maintenant un coup d'œil là-dessus !

L'enveloppe atterrit sur les genoux de Corentin. Ce dernier en sortit trois clichés sur lesquels Vincent Rouleau était en très galante compagnie, dans une tenue sado-maso, une épée à la main.

— Ouah, fit Géraldine, ça décoiffe !

— D'où sortent-elles ? fit Corentin.

— Le sieur Rouleau les avait contre son ventre, derrière sa ceinture de pantalon. Apparemment, les auteurs du crime ne le savaient pas, sans quoi, ils les auraient prélevées. Et maintenant je vous pose la question : deux affaires de chantage avec photos à l'appui, vous ne trouvez pas que ça fait beaucoup ? Je parie votre main à couper contre mon dernier mégot que les deux affaires sont liées, d'une manière ou d'une autre.

— Nous y avons déjà réfléchi, commissaire, glissa Corentin. Après la plainte de Vincent Rouleau. Le lien peut être très lâche. Il peut s'agir de deux clients chez deux professionnelles différentes, avec deux maîtres-chanteurs...

— Ouais... Le beurre et le fromage sont très différents, mais ne viennent-ils pas du lait ? Je ne vais pas vous apprendre votre métier, commandant. Maintenant que nous avons un meurtre dans le dossier, nous avons les moyens d'exercer des pressions sur qui de droit. Vous suivez mon regard ?

— Nous allons donc nous rendre chez Jacques de Volodine et exiger de lui qu'il nous montre les photos qu'il a reçues. Nous verrons bien s'il s'agit de la même femme, des mêmes lieux et des mêmes techniques de tirage de la photo.

Badolini hocha la tête.

— Vous avez ma bénédiction. Mais vous allez attendre un moment avant de l'avoir pour l'autre aspect de cette enquête. Brichot !

— Oui, commissaire ?

— J'avais dans l'idée que vous aviez mis le désormais cadavre sous surveillance. Il ne devait pas quitter son domicile sans que vous lui colliez immédiatement aux basques. Est-ce que je me trompe ?

— Non commissaire, mais Géraldine et moi n'avons pas dételé. Quant à Rabert que nous avons relevé de son tour, il ne nous a rien signalé. L'oiseau était toujours au nid.

— Mais l'oiseau a quitté son nid. Destination la morgue... Je veux un rapport en fin de journée. Messieurs...

Alors qu'ils franchissaient le seuil du bureau, la voix de Badolini, travaillée dans les tons caverneux et râpeux par des années de tabagisme, les frappa dans le dos :

— Un instant ! Je vous conseille tout de même de lire l'intégralité de la presse. Un détail ne laisse pas de m'intriguer : quand on l'a tiré de l'eau, Vincent Rouleau était habillé en facteur.

— En facteur ??

— En facteur. J'aimerais bien voir figurer votre explication dans le rapport de ce soir.

Brichot et Géraldine échangèrent un regard. Une même image s'éveillait vaguement dans leur souvenir : ce facteur sorti de l'immeuble de la rue de Prony, entrant dans l'immeuble à côté, puis...

Badolini les observait d'un œil acéré.

— Quelque chose ne va pas ?

— Si, si, répondit Géraldine, tout va bien.

— C'est une façon de voir les choses, inspecteur !

De retour dans leur antre, les équipiers se partagèrent le travail. Il fut décidé que Brichot se rendrait à la morgue rencontrer ce bon docteur légiste, l'inénarrable comique Flûtiaux, tandis que Boris et Géraldine rendraient visite à Jacques de Volodine. Corentin n'avait pas envie d'être confronté seul à Vanessa, la fille nymphomane de ce dernier. Il se disait qu'accompagné de Géraldine, les choses se passeraient de la meilleure façon du monde. Il ne croyait pas si bien dire, mais n'anticipons pas.

Tandis que Brichot partait à pied vers la prochaine station de métro, Corentin et Géraldine prirent la Peugeot de service. Il y avait des chances qu'ils attrapent de Volodine avant son départ pour les bureaux de sa société.

Géraldine, qui ne connaissait pas les lieux, siffla doucement, épatée par l'entrée, par le maître d'hôtel, et par le salon-rotonde. À vrai dire, Corentin ne savait pas ce qui charmait davantage sa coéquipière, du grand tapis circulaire qui reproduisait le motif du plafond ou de la fille accroupie sur icelui, vêtue d'une simple nuisette transparente d'où sortaient d'admirables longues jambes. Ses fesses posées exactement au centre du dessin, elle avait déployé

autour d'elle un véritable attirail de maquilleuse professionnelle et pour l'heure laquait de rouge sombre les ongles de ses orteils, qu'elle agitait complaisamment, l'un après l'autre, dans un ballet du plus haut comique qui la faisait sourire. On aurait dit un spectacle de marionnettes car le plus stupéfiant était l'indépendance des orteils les uns par rapport aux autres, de cette indépendance qui n'appartient qu'aux doigts des plus grands pianistes. Pour couronner le tout, son amusement faisait éclore sur son visage d'ordinaire empreint d'insolence et de fatuité une expression d'un charme enfantin renversant, par contraste avec la fine plénitude de ses formes. Les seins fermes jaillissaient librement de son torse, gonflant ce tissu de grande qualité qu'on dit arachnéen dans les textes qui se respectent, et Corentin ne put s'empêcher de jeter un regard à la dérobee sur Géraldine. Elle était muette, tétanisée. « Aïe ! » se dit-il, « je crois que j'ai commis une vraie bourde en me faisant accompagner. Liselotte, ce soir sera le moment ou jamais de déployer tous tes charmes. »

— Je te présente Vanessa, fit-il. Où en sont vos progrès dans le golf ?

— Tiens ! Voilà Semelles de crêpe.

Puis Vanessa aperçut Géraldine et sauta sur ses jambes.

— Oh !

L'instant d'après, une légère brise de chair vaporeuse entourait, investissait, pressait Géraldine dans une accolade parfumée.

— Venez, je vais vous montrer ma chambre.

Et Vanessa entraînait Géraldine, une Géraldine parfaitement éperdue, dont le regard s'accrochait à celui de Corentin, comme s'il voulait lui dire : « Mais que fais-tu ? Accours et défends-moi, sauve-moi ! » Sauf qu'il ne s'agissait que de la défendre contre elle-même, Corentin le savait. Elle était adulte, non ? Il la regardait et hochait la tête comme un père qui pardonne tout d'avance, et soudain il n'y eut plus personne dans le salon et dans l'entrée, une porte avait claqué sur un couple formé de maturité rayonnante et d'éclatante jeunesse, et le maître d'hôtel s'avançait déjà avec un verre de whisky sur un plateau d'argent.

— Que Monsieur prenne place. Monsieur de Volodine sera là dans un instant.

En effet, il avait eu à peine le temps de tremper ses lèvres dans l'exquis breuvage et de se dire que des alcools comme celui-là, il en ferait volontiers un régime, que le maître des lieux entra et le saluait. Corentin le trouva amaigri et soucieux.

— Je sais pourquoi vous venez me voir, commandant. J'ai lu la presse moi aussi. Ce malheureux... J'appréciais modérément son combat, et moins encore sa personne, mais tout de même, on ne souhaite à personne une pareille fin. Permettez-moi de dire que dans cette affaire, la presse aurait pu être muselée mieux qu'elle ne l'a été.

— La presse aujourd'hui, soupira Corentin... Vous savez mieux que moi qu'elle est parfois la première à annoncer la disgrâce au « Château » de quelque homme ou femme politique, qui l'apprend en lisant son quotidien devant son croissant. Alors comment voulez-vous la museler quand elle est la première sur les lieux, que les photos s'échappent du cadavre encore trempé et que vingt-cinq personnes munies de leur portable photographient ou filment la scène pour frapper à la porte des grands journaux dans l'heure qui suit. Dans quelques années, il n'y aura plus de photographe de presse professionnel, plus de déontologie... Mais je ne suis pas là pour changer le monde, seulement pour réparer *a posteriori* un peu du mal qui s'accomplit tous les jours. Où en êtes-vous, monsieur de Volodine.

— Nulle part, fit ce dernier avec lassitude. Je n'ai rien reçu, ni lettre ni mail ni coup de fil. Rien. L'ennemi est tapi dans l'ombre. Mais je le soupçonne d'être au courant de tout ce qui se passe dans mon conseil d'administration. J'ai mis en place avec deux de mes plus fidèles « lieutenants » un système de détection de la taupe qui sévit chez moi, sans aucun résultat pour l'instant. Il reste une semaine avant la fixation définitive des termes de ce gros contrat avec la Chine, dont je ne peux rien dire. Sans doute attend-on ce moment pour agir et me contraindre... à quoi, je ne sais trop.

— Donc vous n'avez que les photos reçues il y a quelques jours ? Rien d'autre ?

— Rien, commandant.

— Montrez-les-moi.

De Volodine secoua la tête, but une gorgée du whisky qui venait de lui être servi. Corentin insista.

— Désolé de vous le dire, mais vous n'y échapperez pas. Une enquête commence sur cette affaire de meurtre, et la commission rogatoire du juge ne va pas tarder. Il serait tellement plus simple que je les voie.

Volodine resta son verre de whisky tendu en offrande vers le ciel, mais aucun Dieu tutélaire ne vint y boire. Les dieux, contrairement à la légende, sont sobres. Le maître des lieux se leva, et revint un moment plus tard avec une enveloppe qu'il tendit à Corentin.

— Vous m'excuserez, j'ai un coup de fil à passer, je suis à vous dans un instant.

Corentin attendit que de Volodine ait quitté la pièce avant d'ouvrir l'enveloppe. Il éplucha les photos, puis les rangea dans leur étui et les déposa discrètement sur le bord de la table basse. Il s'agissait sans conteste de la même affaire, de la même call-girl, qu'elle soit « floutée » ou non. De Volodine revenait.

— Monsieur de Volodine, il me manque un élément capital de cette affaire et vous nous feriez gagner beaucoup de temps en nous confiant l'adresse de

cette...

— Gilda. Oui, bien sûr. Je l'avais préparée. J'ai noté ses coordonnées sur ce bristol.

Les deux hommes relevèrent soudain la tête. On entendait monter un doux gémissement, comme un chant léger qui parfumait l'air de plaisir subtil. Corentin hésita.

— Permettez-moi de vous demander si votre épouse Hélène fut une bonne mère.

Volodine resta muet, et Corentin poursuivit.

— Je pense que sa mère a été très absente. Et vous aussi. Vanessa a grandi toute seule. Comme elle pouvait, en regardant d'un œil vite blasé nos turpitudes à nous, adultes, sexuelles ou autres. Et elle a tout mélangé, ne sachant où diriger ses émotions, ses désirs, ses tendresses.

Volodine regardait Corentin, bouleversé.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ? C'est juste, et je crois bien que vous êtes au-delà de tout jugement moral, croyez que j'apprécie.

Il avait légèrement insisté sur ces derniers mots, parce qu'ils concernaient aussi les photos que le policier venait d'examiner. Les deux hommes se regardèrent, soudain très proches, comme cela arrive parfois, dans un éclair de profonde compréhension, au cours d'une enquête, même la pire.

— Alors les émotions, les désirs, les tendresses de Vanessa, sont devenus comme des papillons. Ils se posent souvent sur la première fleur venue. Sans réflexion, mais avec une entière sincérité. Quelquefois c'est dangereux.

Volodine semblait regarder à travers le mur, là-bas, du fond du salon, derrière lequel se trouvait la chambre de Vanessa. Les chants de joie gagnaient lentement en intensité, voix mêlées, à l'unisson. Puis Volodine fixa Corentin.

— Et cette fois, c'est dangereux ?

— Non, ça ne l'est pas du tout.

— Qui est-ce ?

— Mon assistante. Une très jolie rousse aux cheveux bouclés, au nez mutin, qui pourrait être à la fois mère, amante et copine... Votre fille s'en est emparée.

De Volodine reprit son verre.

— Laissons faire, murmura-t-il. Commandant, je dois vous quitter. Je vous préviendrai dès que j'aurai du nouveau. C'est une promesse.

Ils eurent une énergique poignée de main et Corentin entendit bientôt claquer la porte d'entrée. Il finit son whisky, se leva et passa dans le couloir. Il se souvenait que la première fois, il avait vu les fesses de Vanessa sur le seuil de cette porte, là-bas. Elle était entrouverte. Il s'approcha. L'écart entre le

chambranle et le battant donnait sur un grand lit. Les draps de soie et le couvre-lit étaient par terre. Sur la couche s'emmêlaient des jambes, des bras, deux torsos glissant l'un contre l'autre et une impression de soif intense, mais de soif rassasiée, soif de tendresse et de protection d'un côté, soif de jeunesse et d'éclat de l'autre. Et la chair chantait... Corentin recula, tira la porte et sonna le maître d'hôtel. Encore un peu et il se sentirait chez lui ici. Il demanda un second whisky et prit tout son temps pour le boire. Puis sa conscience professionnelle le réveilla et une inquiétude lancinante se mit à le dévorer. Il fallait aller chez cette Gilda. Elle pouvait risquer gros dans cette affaire car elle constituait un nœud d'éléments divers qui se croisaient dans son appartement et dans son lit.

Comme il posait son verre vide et se levait, il eut les lèvres de Vanessa sur les siennes tandis que dans son saut, Vanessa avait noué ses jambes dans ses reins.

— Vous êtes un amour. Vous reviendrez. Avec Géraldine. Vous ne me laisserez pas tomber.

Par delà l'épaule de Vanessa, il observa Géraldine qui l'attendait dans le hall d'entrée, les yeux anormalement brillants.

— Mon petit chou le devoir nous appelle. Nous sommes en service commandé. Et je suis certain que vous n'avez pas fini de vous laquer les pieds. Tenez, regardez le gros orteil gauche, lamentable dans sa tenue blanchâtre. Réparez-moi ça vite fait si vous voulez que nous revenions. Vanessa sauta de ses bras, alla se jeter au cou de Géraldine pour un dernier baiser puis s'installa sans façon sur le tapis. Elle chantonnait en reprenant ses pinceaux.

Corentin rejoignit sa collègue.

— En route Petit Bonhomme, nous avons du travail.

Dans la Peugeot de service, il lui tendit le bristol qu'il n'avait pas lâché.

— Tiens, déchiffre-moi l'adresse de cette Gilda. C'est notre prochaine étape.

La première partie du trajet se fit en silence. C'est Corentin qui le rompit.

— Je vais te dire un truc : ne te mets pas martel en tête pour cette fille. À l'heure qu'il est, elle t'a déjà oubliée.

— Salaud !

Elle était blême.

— Eh oh, Petit Bonhomme, je suis en l'occurrence tout le contraire d'un salaud. Je t'ouvre les yeux sur la vérité, tu encaisseras beaucoup mieux ce qui s'est passé et tu le transformeras en un très joli souvenir. Je te dis que cette fille est un papillon, et vu son enfance, elle aurait pu tourner plus mal. Un papillon ne s'attache pas aux fleurs qu'il fréquente. Il volette, c'est là son bonheur. Il s'est posé un instant sur ton épaule. Tu as été une bonne épaule,

gaie, vive et odorante. Voilà toute l'histoire. À l'heure qu'il est, elle vérifie qu'elle a bien peint tous ses ongles puis elle va se dire que le mauve ferait meilleur effet et tout recommencer.

Il y eut un autre long silence avant que Géraldine ne murmure avec hésitation.

— Liselotte... J'ai écorné notre contrat.

— C'est le bon mot. Ecorné.

— Et alors...

— Alors ? Je vais te dire, et ça tient en un mot : assume !

Un autre long silence puis Géraldine posa une main devenue ferme sur le bras de Corentin.

— Grand chef, je te remercie. C'est exactement ce qu'il fallait me dire.

CHAPITRE V



Gilda se rendait à peu près toutes les dix minutes devant le miroir de sa salle de bains dans l'espoir vain de voir son hématome au visage diminuer. Mais pour l'instant, c'était le contraire : il s'étendait en changeant de couleur, et elle ressortait de la pièce avec une rage qui montait chaque fois d'un degré. Elle calculait le manque à gagner qu'allait lui valoir ce fumier de Vincent Rouleau puis se dit qu'elle pouvait bien le faire payer. Après tout c'était lui le

responsable. À moins qu'elle ne revienne à ses anciennes pratiques de sado-maso où elle apparaissait toujours masquée devant ses clients. On l'appelait alors Gilda-la-dure, mais elle avait abandonné cette spécialité depuis longtemps. Trop de détraqués. Un jour elle avait failli y passer, avec un client qu'elle fouettait sur les fesses puis sur les cuisses lorsqu'un coup malencontreux lui avait éclaté le sexe. Il ne faut pas toucher à la virilité des hommes. Le type s'était redressé, bavant, éructant, hurlant que Gilda-la-dure allait comprendre qui était Arnaud-la-brute, et il avait ployé Gilda par-dessus la baignoire pleine, lui maintenant la tête sous l'eau, avant de se dégriser brusquement de sa colère, de remballer son sexe ensanglanté et de ne plus jamais remettre les pieds chez elle.

Elle se souvenait aussi de cet homme politique qu'elle avait eu du mal à faire revenir après une séance d'étranglement un peu trop poussée. Non décidément, l'amour à la papa... enfin, avec quelques piments tout de même, c'était ce qu'il y avait de mieux.

Comme elle se rallongeait sur son lit, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Elle poussa un juron bien peu féminin en regardant l'heure. Elle avait oublié son rendez-vous avec Julien. Lui, elle ne savait pas ce qu'il faisait mais c'était la vraie bonne pâte pas compliquée qui payait royalement et qui avait sans conteste un petit béguin pour elle, qu'elle entretenait savamment. Le genre d'homme qui rêve d'une mission de rédemption, mais qui bien sûr ne franchit jamais le pas. On parle on parle et on sort content d'avoir pu nouer, croit-on, une relation plus privilégiée que n'importe quel autre client. « Celui-là, songeait Gilda, tombe à pic, je vais lui raconter une salade et il va me refaire. » Elle se précipita vers la porte et ouvrit. Elle était si persuadée qu'il s'agissait de Julien, et encore si secouée par les événements récents, qu'elle en oublia l'une des règles sacro-saintes de son métier : regarder par l'œilleton.

Elle avait à peine ouvert le battant que celui-ci, rabattu par une force énorme, l'envoya rouler par terre. Appuyée sur les coudes, elle vit rentrer un puis deux puis trois Chinois. Ils apparurent par ordre de taille, le dernier était le plus grand. En d'autres circonstances, elle aurait trouvé cette situation du plus haut comique. En fait, elle fut immédiatement envahie d'un frisson glacé. Le plus grand la souleva comme une plume et la jeta sur le canapé. Les deux autres s'affairaient déjà. Ils avaient arraché le tissu avec lequel Vincent Rouleau avait couvert la suspension et commençaient à démonter le matériel. Lorsqu'ils eurent fini, le plus petit fit un geste de la tête. Gilda se rendit compte qu'ils n'avaient pas prononcé un mot depuis le début. Elle fut prise d'une telle angoisse qu'elle se mit à crier. Mais son cri se transforma en gargouillis tandis qu'elle se débattait pour avoir de l'air sous le coussin que le grand Chinois avait appuyé sur son visage. Alors qu'elle pensait que ses poumons allaient éclater, le coussin se souleva. Le visage du Chinois était sur elle, d'une impassibilité minérale, et le coussin planait menaçant. Elle remua la tête pour signifier qu'elle ne crierait plus. Il la souleva et passa dans la chambre pour la jeter sur le lit. Les deux autres s'affairaient autour du lustre

pour en déloger la deuxième caméra. Elle se mit à les observer et à les baptiser, le plus petit serait Numéro Un, puis Numéro Deux et le plus grand Numéro Trois. Numéro Un s'était mis dans un coin de la chambre, immobile, sauf ses yeux, extraordinairement fureteurs. Numéro Deux poussa soudain un grognement et montra le câble au bout duquel pendait le mini objectif. Numéro Un secoua la tête d'un air désapprobateur.

— Pas bien ça, Mademoiselle, d'abîmer du matériel aussi sophistiqué.

C'étaient les premiers mots qu'elle entendait depuis l'intrusion du trio.

— C'est vous qui avez installé tout ça ? Mais comment ? Quand ?

Elle ne s'attendait pas à une réponse. Elle voulait juste se libérer de son angoisse, qui faisait comme une grosse boule pierreuse dans son ventre.

Puis Numéro Deux descendit de sa chaise, rassembla le matériel dans un sac et se figea, visiblement aux ordres. Numéro Trois, le grand costaud, regardait Numéro Un avec une expression quémandeuse. Numéro Un eut un bref mouvement de tête. Gilda vit alors Numéro Trois se déshabiller en la regardant avec concupiscence. Quand elle vit l'énorme sexe déjà en érection que dévoilait le Chinois, elle eut un mouvement de recul. Ce dernier, entièrement nu, écarta les cuisses de la belle, descendit sa petite culotte le long de ses jambes, s'en fit un masque pour le renifler longuement. Une expression extatique apparut sur son visage, et Gilda vit son membre gonfler et se congestionner encore, vibrant comme une grosse corde trop tendue.

Puis Numéro Trois s'agenouilla, le visage à hauteur des jambes nues de Gilda, sur lesquelles ses mains puissantes remontaient, lentement, pour aboutir sur l'intérieur des cuisses. Elle sentit que des doigts l'ouvraient et commençaient à la fouiller.

— Non ! cria-t-elle.

Le grand Chinois la regarda, étonné.

— C'est ton métier !

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait. Seul Numéro Deux n'avait pas encore parlé.

— On me paye pour ce que je fais.

Le petit, Numéro Un, intervint alors, une expression impénétrable affichée sur son visage.

— Tout à fait. Tu vas être payée pour ce que tu fais.

Au lieu de la rassurer, cette réflexion la terrorisa. Elle essaya de se lever mais le grand Chinois s'était couché sur elle, bloquant ses mains aux poignets et elle se sentit pénétrée par une lame de feu qui vint heurter brutalement le fond de sa grotte d'amour, comme le lui avait si souvent dit Vincent. Puis le Chinois se mit à aller et venir, puissamment, régulièrement, prenant un rythme qui semblait ne jamais vouloir se terminer. Elle décida de contracter les muscles de son vagin, comme elle savait si bien le pratiquer pour faire venir

plus vite les clients dont elle voulait se débarrasser. Le Chinois eut un léger sourire mais n'en continua pas moins, imperturbablement, à la limer. Il s'arrêtait de temps en temps pour contrôler son plaisir montant, qu'elle sentait alors refluer sans que le Chinois perdît rien de la dureté minérale de son sexe. Était-ce ce limage en force, associé à la peur qu'elle sentait s'infiltrer dans tous ses vaisseaux, mais Gilda commençait à s'émouvoir malgré elle. C'est le moment que choisit le Chinois pour la retourner. Il la souleva comme une plume, la faisant pivoter autour de son sexe qui ne la quittait pas. Docilement, elle rassembla ses jambes pour lui permettre de l'enjamber et se retrouva allongée sur le ventre. Elle le sentit mieux encore, ne put s'empêcher d'agiter les reins. Elle ne vit pas Numéro Un grimacer de dégoût et murmurer un mot en chinois qui devait signifier quelque chose comme « chienne », l'une des pires injures qui soient en Chine. Le grand Chinois la perçait maintenant à grands coups redoublés, la prit sous le ventre et la souleva. Elle comprit ce qu'il voulait et savait que pour s'en sortir, il faudrait satisfaire à toutes ses exigences. Elle se mit donc sur les genoux, à quatre pattes, en appui sur la paume des mains, et chaque coup de rein du Chinois la précipitait contre la tête du lit. Puis il la quitta brusquement. Elle crut qu'il voulait éjaculer à l'air libre, arroser son dos. Au lieu de cela, il posa deux gros doigts sur sa rosette plissée et poussa. Elle comprit qu'il préparait le chemin, prit peur devant la taille de l'engin qu'il allait lui mettre et commença à se contracter. Ce n'était pas la bonne solution. Il la força douloureusement et elle s'exhorta à se détendre. Il n'allait certainement pas la badigeonner de crème avant de s'enfoncer dans la voie étroite et elle ne tenait pas à être déchirée. Mais finalement, le Chinois était un raffiné. Il la détendit en faisant tourner ses doigts dans l'anus jusqu'à ce qu'il sentît le cul de Gilda lui couler dans la paume. Il grogna de plaisir, remplaça ses doigts par son membre, qui se présenta en pleine gloire entre les fesses de la professionnelle. Puis il poussa. Jamais elle ne s'était sentie aussi investie. Une fois qu'elle fut habituée à la présence massive en son ventre du membre disproportionné, elle se surprit même à vouloir le chercher par ses mouvements de rein. Le Chinois la tenait aux hanches et chaque fois qu'il venait, il tirait sur son bassin pour l'empaler au plus profond. Elle finit par gémir doucement.

C'est le moment que choisit le petit Chinois, Numéro Un, pour laisser tomber :

— As-tu des questions à nous poser, petite pute ?

On eût versé sur elle un seau de vingt litres d'eau glacée qu'elle n'aurait pas été plus vite dégrisée du plaisir qui commençait à sourdre de sa chair. Numéro Trois, sans cesser de la prendre, abandonna ses hanches pour poser ses mains sur son cou. Ce n'était qu'une légère pression. Il dit :

— Réponds au maître.

C'était dit sur un ton si calme et si implacable que sa question sortit comme un automatisme.

— Comment avez-vous fait pour monter votre installation ?

C'est Numéro Un qui répondait pendant que Numéro Trois grossissait encore et toujours plus profond dans son cul.

— Nous avions les clés.

Gilda hoqueta. Maintenant que tout désir et plaisir s'étaient envolés, elle commençait à avoir mal sous les coups de boutoir de l'énorme mandrin. Qu'est-ce qu'il lui fallait pour jouir, à ce Jaune ?

— Pardon ? hoqueta-t-elle.

— Vous recevez beaucoup de clients, et il en existe auxquels vous confiez vos clés. Un, à notre connaissance.

— Jacques ! C'est Jacques qui...

— Non, pas Jacques de Volodine, mais sa femme Hélène, qui a cherché pour nous et trouvé ses clés. Jacques était un homme trop sûr de lui.

— Mais pourquoi Hélène ?

— Elle travaille pour nous. De gros intérêts en jeu.

Trop gros pour que vous puissiez seulement les imaginer.

Soudain, Gilda hurla et faillit bien se dégager de l'emprise du grand Chinois. Elle venait de comprendre ce que signifiait l'inhabituel bavardage du Chinois. Il lui livrait des informations qu'elle n'aurait jamais dû connaître. Jamais. Elle les connaissait maintenant. Il fallait donc qu'elle ne puisse jamais les communiquer. Et pour ne jamais pouvoir les communiquer, il n'y avait guère qu'une solution : elle devait...

Elle se redressa avec l'énergie du désespoir. Mais il était bien tard pour réagir. La pression des doigts du Chinois sur sa gorge s'accroissait tandis que le pilonnage qu'elle subissait devenait chaque seconde plus violent. D'abord il y eut un voile rouge devant ses yeux. C'est le moment où elle pensa au client qu'elle avait fait revenir d'extrême justesse. Maintenant, elle connaissait les sensations qu'il avait dû éprouver. Mais personne ne la ferait revenir, elle. Elle souleva ses fesses dans un dernier effort, bien misérable. Des points dansaient devant ses yeux. Au moment où l'inconscience la gagnait, une sensation étrange la tint éveillée une dernière fois. Elle comprit vaguement qu'un flot brûlant l'envahissait par saccades. C'était aussi chaud que sa gorge qui la brûlait. Et ce fut avec cette perception ultime qu'elle plongea dans un no man's land tout sombre, où il n'y eut plus personne.

Boris Corentin, le nez en l'air, lisait les numéros de la rue de la Faisanderie qu'il venait d'emprunter. On approchait. Il cherchait une place lorsque Géraldine lui prit le bras.

— Grand Chef, regarde !

Les yeux fixes, ils observèrent trois Chinois sortir de l'immeuble où ils se rendaient. Les Orientaux s'engouffrèrent dans un gros quatre-quatre. C'est Boris, moins secoué que Géraldine par les récents événements, qui réagit instantanément.

— Débrouille-toi, suis-les ! Souviens-toi qu'il est question de contrats avec les Chinois. Que fichaient-ils dans cet immeuble ? Je n'aime pas ça. Je saute en voltige, tu prends le volant et tu mets la gomme, mais prudence hein ? Et appelle-moi sur mon portable, tiens-moi au courant.

— À vos ordres, grand chef !

Après ce qui s'était passé avec la fille de Jacques de Volodine, elle n'était pas mécontente de se plonger dans l'action. Elle démarra tandis que Corentin, inquiet, la suivait du regard. Puis il entra dans l'immeuble et sonna aussitôt la gardienne.

Elle lui ouvrit, méfiante.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Corentin ne perdit pas de temps en salamalecs. Il sortit sa carte.

— Police ! Prenez votre passe. Nous montons chez Gilda Meran.

— Excusez mon accueil. Mais de nos jours, hein, il faut se méfier !

— Ah bon, grinça Corentin. Vous vous méfiez ? Et les trois Chinois ?

— Vous savez, ici c'est un immeuble avec beaucoup de circulation, si vous voyez ce que je veux dire. Gilda n'est pas seule. Des Chinois, j'en vois tous les jours. Et des Latino-américains également. Et des Arabes. Et des...

— Ça va ça va, on ne va pas passer la planète en revue. Montons.

La gardienne déverrouilla un placard près de la porte, choisit une clé, boucla soigneusement sa loge et se dirigea vers l'ascenseur. Une fois arrivés là-haut, Corentin sonna longuement et à plusieurs reprises à la porte de la call-girl, sans obtenir de réponse. Il se retourna vers la tenancière des lieux.

— Ouvrez. Et soyez un témoin.

Lorsqu'il entra dans l'appartement, Corentin comprit que les choses s'étaient mal passées. Une call-girl veille à la propreté de son lieu quand il est à la fois lieu de vie et lieu de travail. Il y avait cette suspension bizarrement démontée, ces taches humides sur le sol, vraisemblablement de l'alcool renversé. Il y avait, dans la chambre, le système d'éclairage également démonté. Il y avait le lit défait. Il y avait cette fille, sur le lit, qui ne pratiquerait plus jamais son métier, avec son visage de cauchemar. Tuméfié, les yeux exorbités, la langue sortie, la nuque bizarrement courbée. Les jambes étaient écartées, les pieds en dedans. Un ensemble grotesque. La gardienne s'était précipitée dans la salle de bains et il l'entendait vomir.

Corentin était dans un état de rage rentrée douloureuse. Il se rendait compte qu'il avait perdu trop de temps chez Jacques de Volodine. Et que s'il racontait tout ce qui venait d'arriver à Géraldine, elle n'allait jamais digérer

l'écart... de plaisir qu'elle s'était permis. Lui-même d'ailleurs n'était pas, moralement, dans un meilleur état. Il était persuadé qu'arrivé plus tôt, il aurait pu sauver Gilda des mains de son étrangleur. Quoique... Qui peut prédire les choses ? Aurait-il investi en force et soudainement l'appartement quand il contenait encore les trois Chinois (car il ne doutait pas de leur culpabilité), qu'ils auraient encore eu le temps de tuer celle qui connaissait sans doute trop de secrets pour continuer à vivre.

La gardienne ressortait de la salle de bains, blême, s'essuyant la bouche avec une serviette de bains immaculée. Elle contemplait le lit avec horreur.

— On ne peut pas la laisser comme ça !

— Ne touchez à rien. Descendez dans votre loge et appelez la police.

Elle le regarda sans comprendre.

— Mais c'est vous la police !

— Je parle de la police locale. Petite fleur entre collègues. Ca facilite les opérations futures. Allez, ouste !

Quand la gardienne eut quitté les lieux, Corentin gagna le salon, s'assit sur le canapé et composa un numéro sur le portable.

— Géraldine ?

— Oui grand chef ?

— Ça se passe comment ?

— Ils ont gagné le périph. Je suis à quelques voitures derrière eux.

— Gaffe, ne les perds pas. Ils ont étranglé Gilda.

— Merde !

Il y eut un long silence. Corentin devinait que sa collègue commençait à se faire le même cinéma que lui : et si... et si...

— Tu es toujours là, Petit Bonhomme ?

— Oui, et tu sais quoi ?

— Je sais tout. Et si j'ai un conseil à te donner, c'est d'arrêter de penser. Tu es en pleine action, nom de Dieu. Concentre-toi !

Silence, puis.

— OK, grand chef, compte sur moi.

Corentin coupa la communication et composa un autre numéro.

— Docteur Flûtiaux, à qui ai-je l'honneur ?

— Corentin.

— Commandant ! Alors ça c'est du partage de tâches où je ne m'y connais pas. Les deux as des Affaires Recommandées à mes côtés. L'un devant moi en chair et en os, votre fidèle capitaine Brichot, et vous au bout du fil !

— Docteur, j'ai encore un paquet cadeau pour vous.

— Comme vous y allez ! N'en jetez plus, semeur de cadavres ! Sexe de la personne ?

— Le plus beau.

— Je n'en attendais pas moins de vous.

— Et l'autre cadavre ? Il parle ?

— Je ne dirai pas qu'il est très bavard !

— Mais encore ?

— Pourtant il est très peu abîmé, il n'a séjourné que brièvement dans l'eau. Non c'est tout simplement un cadavre qui parle beaucoup, beaucoup moins que du temps de son vivant, vous savez.

— À votre ton on peut subodorer que vous n'appréciez guère ses idées.

— Vous subodorez correctement, cher ami. Mais pour en revenir au personnage tel qu'en lui-même l'éternité le change, il n'y a pas grand-chose à dire : proprement assassiné d'une balle dans la nuque. J'ai envoyé le projectile au service balistique mais je n'ai pas besoin de leur rapport pour savoir qu'il a été abattu à bout portant. Proprement tué, dis-je mais malproprement malmené.

— Expliquez-vous !

— Son corps est couvert d'hématomes et de... Bon, je vous épargne les détails scientifiques qui hélas ne vous intéressent pas, mais il a reçu des coups avant et après son décès.

— On s'est acharné sur lui ?

— Exactement. J'ai déjà vu ça. Derrière de tels faits, il y a toujours un homme en colère, un type qui perd le contrôle de lui-même.

La dernière réflexion du docteur Flûtiaux laissait Corentin perplexe. Il était de plus en plus persuadé que deux affaires distinctes s'entremêlaient pour sa plus grande confusion. Les modes opératoires étaient très différents selon qu'il s'agissait de la piste Jacques de Volodine ou de celle de Vincent Rouleau. Dans le premier cas, quelque chose de très froid, très calculé était à l'œuvre. Dans le second, quelque chose de tout à fait brouillon, illogique, fortement aléatoire.

— Vous êtes toujours là, commandant ?

— Je réfléchissais...

— Vous ? C'est la meilleure nouvelle de la journée.

— Docteur je vous attends. Je suis sur les lieux.

— L'adresse ?

Le ton était soudain devenu très professionnel. Corentin lui communiqua les informations dont le docteur avait besoin puis ajouta :

— Passez-moi mon acolyte un instant... Mémé ? Ecoute, rapplique immédiatement avec le docteur Flûtiaux, je vous attends. En compagnie d'une

charmante...

— Toujours le même, Boris. N'abuse pas !

— Je suis capable d'être sage. Telle qu'elle est là à côté de moi, elle n'est pas mon type.

— Tiens donc !

— Nuance : elle n'est *plus* mon type !

— Je vois, fit Brichot. Eh bien à tout de suite !

— Oui, et si ce bon docteur fait mine de vouloir respecter les vitesses, botte-lui le cul !

— Il n'a pas vraiment le genre à ça, mais je fais ce que je peux.

Ils raccrochèrent ensemble et Corentin se retrouva avec une demi-heure à tuer. Il n'aimait pas ça. Il posa son téléphone portable sur la table basse, sonnerie montée au maximum pour ne pas risquer de manquer un appel de Géraldine, puis il se mit à fouiller l'appartement, cherchant des traces de l'installation qui avait permis de prendre les photos du chantage. Il n'y avait plus rien, mais les lustres démontés étaient parlants. Rien de mieux que d'y installer une mini-caméra pour avoir une vue la plus générale de la pièce. Les Chinois étaient venus récupérer leur matériel. Et pour faire bonne mesure, ils avaient fait passer Gilda Meran de vie à trépas.

Boris décida de se verser un verre de whisky et de lister tous les éléments qu'il avait à sa disposition. Deux tentatives de chantage : l'une auprès de Jacques de Volodine, puissant industriel de l'aluminium, soutenu par le gouvernement français, en négociation avec le gouvernement chinois. Tentative... le mot était presque trop fort. Il avait certes reçu des photos compromettantes et l'ordre d'attendre la suite des événements, une suite qui ne venait pas. En attendant, il continuait de s'asseoir à la table des négociations. L'autre tentative de chantage, mal foutue et très rapide, ressemblait plutôt à une excroissance imprévue de la première affaire. Bon Dieu, il était tout près de dénicher quelque chose... Il but une large rasade de son alcool, fut surpris de la qualité exceptionnelle de la boisson... Voyons... Il y avait quelque chose qui clochait dans l'attitude de Madame de Volodine... Mais quoi ? Qu'est-ce qui titillait son inconscient ? Il repassa le film de ses deux visites chez le couple, et sa pensée prit un chemin qu'il eut un peu de peine à quitter : Vanessa. Il poussa un soupir. Et lui vint alors une petite lumière : pourquoi ne pas imaginer une dissidence au sein de l'équipe de Chinois qui surveillait et filmait le studio de Gilda Meran. Il devait en passer, chez elle, des grosses têtes bien connues des médias et de l'opinion publique, qui avaient à cœur de protéger leur réputation. En additionnant ce fait à l'utilisation d'un camion de surveillance au top de la technique, les tentations étaient nombreuses de faire chanter pour son propre compte, au nez et à la barbe des commanditaires... Camion... Il sauta sur ses pieds, gagna la fenêtre et plongea son regard dans la rue, et il ne saurait jamais que quelques

heures avant lui, Vincent Rouleau avait fait les mêmes déductions, qui lui avaient coûté la vie.

Mais il ne repéra rien de suspect le long des trottoirs. Il haussa les épaules. Bien sûr ! Tout le monde était parti, la fille au paradis des péripatéticiennes -il ressemblait à quoi, ce paradis ? bonne question, mais il y réfléchirait plus tard ! – et les autres protagonistes de l'affaire avaient perdu tout intérêt pour le petit appartement. Lieu mort, lieu vide. Corentin piaffait d'impatience, avec le sentiment de perdre un temps fou. En fait quelque chose le rongait, une sourde inquiétude... Il regardait son mobile posé à côté de son verre d'alcool, son mobile muet. Il le prit, appuya sur la touche « Géraldine ». Il laissa sonner, puis tomba sur la messagerie. Il laissa quelques mots : « Où es-tu ? Appelle ! » puis il regretta son message, conscient de l'avoir dit avec une extrême tension.

Un quart d'heure passa. Il rappela. Cette fois, le répondeur s'enclencha dès la première sonnerie. Avait-elle coupé, où était-elle dans un lieu hors réseau ?

On sonna à la porte. Flûtiaux entra, avec son costume impeccable, son nœud papillon et sa grosse trousse de cuir.

— Bonjour commandant, où est la malade ?

Boris désigna la chambre sans répondre. Aimé Brichot le regardait avec curiosité.

— Toi commandant, quelque chose ne va pas. Des soucis ?

Boris mit son collègue au courant des derniers événements et de la filature de Géraldine. Et Brichot restait muet.

— Tu en penses quoi, Mémé ? fit Boris impatient. Mémé caressait sa moustache à rebrousse-poil, signe chez lui d'une intense préoccupation.

— Honnêtement, Boris, ces Chinois nouveaux venus dans l'affaire, je n'aime pas trop ça. Mais attendons. Il y a tant de raisons de ne pas répondre au téléphone. Ou de le couper pour ne pas se faire repérer par une sonnerie intempestive...

— Tu as raison, se rassura Boris.

Ils rejoignirent le docteur Flûtiaux dans la chambre.

— Alors docteur ?

— On dit que c'est la meilleure façon de mourir...

— Mais encore ?

— Elle est morte pendant que son tourmenteur... comment dire... postait son envoi. Il l'a étranglée. Regardez ces rougeurs à la base antérieure du cou. Vraisemblablement les marques qu'ont laissées les mains de l'étrangleur. De grandes mains puissantes. Je verrai ça sur la table d'autopsie, mais je suis persuadé que l'os hyoïde[3] est brisé.

— Quoi d'autre, docteur ?

— Eh doucement, je ne suis pas dans mon labo ! Je peux vous dire son âge approximatif mais à quoi bon, vous allez certainement trouver ses papiers dans un tiroir. Je peux vous dire que la mort est toute fraîche, à mon avis pas plus d'une heure, une heure et demie...

Le visage de Corentin se durcit.

— C'est tout ?

— Pour l'instant oui. Dites donc, vous n'êtes pas à prendre avec des pincettes aujourd'hui ! Et pourtant, hein ! les pincettes, ça me connaît ! Quel métier, non mais quel métier ! Je préfère mes... mes patients. Ils ne parlent pas, eux. Calmes comme s'ils avaient tout leur temps devant eux. Hé hé...

Il rangea sa trousse, la ferma, porta sa main à son nœud papillon pour en rectifier la position d'une pichenette.

— Messieurs, bien le bonjour et à la revoyure !

— Le rapport ce soir, docteur !

— Ben voyons, comme toujours !

Il sortit en claquant la porte.

Les deux policiers se retrouvèrent seuls.

— Dis-moi, Boris, ces trois Chinois, tu les as vus ? Bien vus ?

— Tu veux dire : est-ce que je les reconnaîtrais ? Je pense. Ils étaient trois, de taille décroissante, ou croissante, c'est selon...

— Comme les Dalton, sauf que si mes souvenirs sont bons, eux étaient quatre... Bref, trois Chinois, beaucoup moins rigolos que les Dalton, qui se sont engouffrés dans un quatre-quatre...

— La plaque minéralogique ? l'interrompt Brichot.

— Leur véhicule était garé et n'avait pas encore déboîté, je n'ai rien vu.

— Est-ce que tu as eu Géraldine au téléphone pendant qu'elle effectuait sa filature ?

— Une seule fois. Un quart d'heure après son départ.

Brichot regarda sévèrement Boris.

— Et alors ? Elle ne t'a pas communiqué le numéro ? Elle a eu le temps de le mémoriser cent fois, non ?

Devant le silence de Boris, Brichot ajouta, amer :

— Ça mon vieux c'est une faute professionnelle ! Elle avait la tête où, Géraldine ? D'ailleurs c'est elle qui aurait dû t'appeler tout de suite après la prise de filature pour te communiquer ces informations... On pouvait commencer les premières recherches sur nos fichiers pendant qu'elle filait ces zigotos.

— Je sais, mémé, je sais... Il est probable qu'elle avait encore la tête ailleurs...

Brichot le regarda d'un drôle d'air.

— « Encore » ? Bon, tu me raconteras quand tu voudras. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je l'ignore.

Brichot était bouche bée.

— C'est bien la première fois !

— Ton avis ? Et ce n'est pas la première fois que je le sollicite, flic d'élite.

— Mon avis, c'est qu'il faut suivre la seule piste solide qu'il nous reste. La piste Vincent Rouleau est éteinte. Et perquisitionner chez lui ne servira à rien. Tout au plus trouverons-nous quelques photos qu'il ne portait pas sur lui lors de son assassinat, et l'adresse de Gilda... où nous sommes présentement ! La piste Gilda vient de s'éteindre. La piste des Chinois... Géraldine la suit, attendons. Reste la piste Jacques de Volodine. Il faut retourner chez lui. Il traite avec des Chinois. Il en sait certainement beaucoup sur les tenants et aboutissants du contrat qu'il négocie, et des avidités qu'il suscite, ici ou en Chine.

— Tu as raison, Mémé. Admirable résumé de la situation. Fonçons une nouvelle fois chez de Volodine. Je te présenterai sa fille.

— Quel intérêt ? Elle est partie prenante ?

— En quelque sorte. Et restons toi et moi à l'écoute de nos portables. Nous appellerons Géraldine régulièrement. Je sonne la police de la route. Si elle pouvait repérer un quatre-quatre avec trois Chinois dedans... Ça ne court tout de même pas les rues !

Brichot marmonna dans sa moustache avant de lâcher :

— Pourquoi pas... Il faut tout essayer.

Le ton était rien moins que convaincu. À vrai dire, l'angoisse leur nouait le ventre à tous les deux. S'ils perdaient Géraldine, Corentin s'en sentirait à jamais coupable. Et Brichot, qui examinait avec compassion son chef pour une fois destabilisé, le savait, même s'il ignorait tout de ce qui s'était passé ces dernières heures.

Ils quittèrent l'appartement de Gilda Meran dès que celui-ci fut envahi par les habituelles parties prenantes : brigade locale, la crim, la police scientifique et tutti quanti. Corentin avait demandé à l'officier présent de lui envoyer les rapports d'analyse dès qu'ils seraient disponibles, mais il ne se faisait aucune illusion. Ce n'était pas par ce biais qu'il retrouverait les trois Dalton peints en jaune.

CHAPITRE VI



Il y avait un parfum. Mêlé d'odeurs diverses : de crèmes, de transpiration, d'eau javellisée aussi... mais par-dessus tout cela, un parfum, du genre de ceux qui se distillent dans les lieux publics où il est question de corps et de chairs : saunas, Spa, clubs échangistes...

C'est au milieu de ces sensations que Géraldine reprenait conscience. Elle mit un moment à atterrir, à deviner la consistance de la matière sur laquelle elle était allongée, à ressentir sur ses poignets et ses chevilles la pression des liens qui la rivaient à sa couche.

Où était-elle ? Elle voulut tourner la tête, une fulgurante pointe de douleur la traversa, à croire qu'un sadique s'amusa à percer son cerveau à l'aide d'une fine aiguille. Elle attendit que la souffrance s'estompe, recommença plus prudemment. Cette fois, ce furent seulement des cloches qui carillonnèrent comme pendant la Pâques de son enfance.

Elle était seule, dans une pièce derrière laquelle on entendait des bruits feutrés, de l'eau courante ou jaillissante, des sortes de claquements qu'elle finit par identifier comme étant des coups du plat de la main sur des corps humains. Sur une table voisine de son lit roulant, des piles de serviettes de bain voisinaient avec des flacons colorés. Elle était persuadée d'être dans un salon de massage.

Et soudain, tout lui revint. La filature. Le périph. Elle en était sortie derrière le quatre-quatre des Chinois à Place d'Italie. Evidemment. Ils allaient s'enfoncer dans le quartier chinois. Elle devait redoubler de prudence. Ils parvinrent à l'intersection de l'avenue de Choisy et de la rue de Tolbiac. Le quatre-quatre freina brusquement et stoppa sans vergogne sur l'arrondi du carrefour. Deux Chinois en descendirent, le troisième resta au volant.

Géraldine se gara d'autorité devant une porte cochère, sortit, verrouilla son véhicule et pressa le pas. Elle voyait nettement les deux Chinois marcher d'un pas paisible dans la rue du Docteur-Magnan et leur emboîta le pas après un coup d'œil sur le quatre-quatre. Le Chinois au volant regardait ailleurs, l'air de se foutre de tout. Rassurée, elle continua sa filature. Les Chinois traversèrent pour rallier le trottoir de gauche, et tournèrent pour emprunter la rue Charles-Moureu. Géraldine pressa le pas, avant de ralentir. Elle ne sentait plus bien la situation tout à coup. Un pressentiment. Tout cela était trop facile, trop calme. Au risque de les perdre, elle était arrivée à l'angle des deux rues avec une lenteur calculée et circonspecte, marquant même un arrêt juste avant de passer la tête dans la rue Charles-Moureu pour la prendre en enfilade de son regard. Il y avait un Chinois. Le plus petit des trois. Comme le moyen était resté au volant, restait le grand costaud. Où était-il passé ? Il y eut un glissement derrière elle. Elle se retourna alors qu'un grand corps vigoureux se plaquait contre ses fesses et qu'une main large comme une raquette se collait sur sa bouche. Tout de suite, deux doigts puissants forcèrent ses lèvres et s'introduisirent dans sa bouche. Une astuce de Chinois ? Un nouvel art martial ? Elle ne connaissait pas mais c'était très efficace. Elle était préoccupée d'avaler de l'air sans vomir, elle étouffait, crachotait, se sentait incapable de crier ni même de mordre. Elle ignorait comment il s'y prenait, mais les doigts du Chinois avaient la même efficacité qu'un écarteur médical maintenant ouvertes les bords d'une plaie ou les mâchoires d'un patient. Et elle se sentait partir, les jambes flageolantes, brusquement amollie. Comme somnifère, elle allait le conseiller dès qu'elle serait sortie de ce mauvais pas. En tout cas, le prochain pas qu'elle fit coïncida avec un nouveau glissement feutré : le quatre-quatre glissait le long du trottoir, une portière s'ouvrit, on la précipita à l'arrière, elle atterrit sur le sol, les deux Chinois engouffrés à sa suite, le véhicule qui redémarrait en trombe, et elle Géraldine, sentait les pieds de ses ravisseurs dans son cou, sur ses reins et ses cuisses. Ils la prenaient pour une carpette, et c'est ce qu'elle était devenue, avec encore un goût de bile dans la bouche et une langue tuméfiée par les doigts du costaud, le palais douloureux, la glotte palpitante, ne pouvant s'empêcher de songer à cette chanson, « j'ai la rate qui se dilate... » et éclatant de rire, enfin, du moins crut-elle éclater de rire, mais ça avait dû être un simple rire intérieur, de ceux qui apparaissent à contresens, dans les situations exceptionnelles. Après quoi, elle avait senti une piqure dans son bras, un froid l'envahir, puis plus rien.

Plus rien, jusqu'à son réveil dans cette pièce. « Ma vieille, il est peut-être temps de te secouer. Je ne sais pas combien de temps tu as dormi, mais debout ! »

C'était bien beau mais les liens étaient solides. Soudain, elle découvrit qu'elle était quasiment nue. On ne lui avait laissé que ses sous-vêtements. Les bruits dans son crâne s'estompaient, mais elle se découvrit une soif à boire le Mississippi en crue. Elle regarda à nouveau autour d'elle, à la recherche d'une armoire ou d'une chaise où l'on aurait placé ses vêtements, mais il n'y avait

rien.

Une nouvelle découverte la laissa perplexe : sa peau était luisante de crème, comme si on lui avait fait un massage. Puis la porte s'ouvrit.

Une femme. Une très belle Chinoise, qui affichait quelque chose de furtif dans son maintien. Elle entra dans la pièce comme si elle était en faute, s'approcha de Géraldine et la contempla. À la fois gênée et furieuse, Géraldine réagit violemment.

— Qui que vous soyez, libérez-moi immédiatement ! C'est un officier de police que vous maintenez ici contre sa volonté.

La Chinoise n'eut aucune réaction. Si pourtant, une : de son ample vêtement, elle sortit une petite main très fine qu'elle posa sur la cuisse de Géraldine. Puis l'autre main apparut. Et les deux s'activèrent, pétrissant la chair, d'abord en surface, comme un vol de libellules, puis en profondeur, descendant aux chevilles, passant sur la plante des pieds puis remontant jusqu'à l'aîne... D'abord totalement contractée, Géraldine ne put résister au savant massage. Elle se détendit, entra dans une phase d'euphorie, se mit à se soucier comme d'une guigne de sa situation, uniquement occupée à savourer ce qui lui arrivait, suivant le trajet des mains de la Chinoise, arrivant à l'anticiper, puis à le souhaiter très fortement à des endroits auxquels la Chinoise parvenait quelques instants après, toujours avec un léger effet retard qui agissait comme un formidable excitant, comme si elle connaissait maintenant tous les désirs de la splendide rousse allongée, attachée, à sa merci.

Et ce qui devait arriver arriva : Géraldine finit par supplier intérieurement les mains qui la palpaient de s'introduire sous sa petite culotte... ce qu'elles firent quelques instants après. Lorsqu'un des doigts de la Chinoise arriva sur son petit bouton, la sensation ressembla à une décharge électrique. Le bassin de Géraldine se souleva, avant de retomber tandis qu'elle gémissait. Puis elle sentit un doigt s'introduire entre ses lèvres trempées. « Oh non, oh non, je te jure Liselotte... » Mais Liselotte était loin pour l'instant. Curieusement, cette deuxième jouissance qui montait comme un tsunami, après celle qu'elle avait connue avec Vanessa, la fille de Jacques de Volodine, la dédouanait de la première. Trop c'était trop, se disait-elle. Ce n'était pas son jour ! Ou plutôt ce n'était pas le jour de Liselotte Faarup, sa belle Suédoise. Basta. Le vertige montait, montait, et bientôt Géraldine se tordait sur place, tandis que la Chinoise avait baissé son slip et s'efforçait d'écarter les jambes de la policière, autant que le permettaient les liens, pour la boire. Il semblait que le seul but de la masseuse avait été celui-là : boire le suc de la jeune femme jusqu'à plus soif. Elle plongeait une langue frétilante entre les lèvres congestionnées de Géraldine, l'y agitait, aspirait, suçait, grognait tandis que la policière libérait son flot dans des sortes de pleurs quasi extatiques. Puis elle ne comprit pas. Il y eut un bruit sourd. La masseuse était tombée par terre. Un sifflement, un claquement. Géraldine vit passer devant ses yeux une lanière

sombre hérissée de pointes métalliques. Le fouet s'abattait non pas sur elle mais plus bas, vers le sol où la masseuse, comme agitée de convulsions, tentait d'échapper aux coups meurtriers pour sa peau. D'abord paralysée, Géraldine suivit enfin des yeux la lanière en remontant jusqu'à la poignée du fouet. Une petite main jaune s'y crispait, veines saillantes. La main se prolongeait d'un bras, qui atteignait à une épaule, laquelle se terminait par un cou supportant une tête. Une tête que Géraldine n'avait jamais vue. Un Chinois tellement calme et impassible que la policière ne faisait plus le lien entre ce visage et la main qui maniait cruellement le fouet. Ce qu'elle devinait en revanche, c'était la dangerosité du Chinois. À côté, le grand escogriffe qui l'avait ceinturée aurait aussi bien pu lui servir de partenaire pour un jeu de marelle.

Le Chinois finit par prononcer quelques mots, après avoir interrompu sa correction. La belle Chinoise laissait voir des pans entiers de sa peau sanguinolente par les larges déchirures de son vêtement. Elle se redressa péniblement, s'inclina, les deux mains jointes, dans un salut, et s'éloigna en claudiquant vers la porte. Un ordre du Chinois l'arrêta net. Elle se retourna, salua de nouveau, et remonta délicatement la petite culotte de Géraldine, recouvrant sa pudeur. Puis elle quitta la pièce.

Le Chinois s'inclina à son tour.

— Fo Tsen, pour vous servir, dit-il dans un français chantant. Je suis désolé de ce qui s'est passé. Ma femme est malade. Et aucun traitement n'est efficace. Il ne me reste plus que les rats pour tenter de la guérir.

— Les rats ?

Géraldine frissonnait.

— Laissez donc. Nous avons nos petits remèdes, en Chine, qui ne ressemblent pas toujours aux vôtres mais dont l'utilisation est millénaire. Nous sommes une vieille, très vieille civilisation.

— Alors il faudra me le prouver. Une très vieille civilisation, en visite dans un Occident qui l'accueille depuis des siècles, ne séquestre pas une dépositaire de l'ordre public.

— Je sais votre métier, mademoiselle. Il me pose évidemment un petit problème. Mais pour répondre à votre observation, ou votre réclamation peut-être, sachez qu'une très vieille civilisation, comme une plus jeune d'ailleurs, se doit de survivre. Votre grand théoricien, Darwin, l'a dit mieux que personne il me semble. Nous luttons pour notre survie, mais aussi pour notre vie. Une vie nouvelle à l'heure où notre pays connaît un développement fulgurant. Cela coûte beaucoup d'argent vous savez. Nous ne voulons pas en perdre, et nous voulons en gagner.

— Je ne me souvenais pas de cet aphorisme du Petit Livre Rouge.

Le Chinois l'observait en hochant la tête.

— Vous êtes courageuse. Bien, bien. Que savez-vous de l'affaire qui nous

occupe ? J'ai été surpris d'apprendre que la police venait d'entrer dans le tableau. Il y a eu quelque part, une erreur d'appréciation de notre part. Ou peut-être le choix d'hommes mauvais qui, eux aussi, ont pensé à gagner plus que le salaire accordé, sans se soucier du bien commun et des accords passés...

— Le bien commun, ricana Géraldine. Ça vous va bien !

Le Chinois la regarda avec intérêt. La policière finit par baisser le regard.

— Nous allons savoir bientôt qui a fauté. Il jeta un œil sur sa montre-bracelet. Oui, nous le saurons vite. Je vais vous faire apporter de l'eau et de la nourriture.

— Que comptez-vous faire de moi, monsieur Fo Tsen ?

— Vous savez... C'est un souci pour moi.

Il s'inclina.

— Prenez des forces en attendant mon retour.

Puis il quitta la pièce.

Milo et Roger se seraient crus au paradis. Après avoir restitué le camion aux Chinois, ils avaient fait leur rapport, ils avaient affirmé tout ignorer des circonstances qui avaient permis à Gilda Meran de découvrir la mise en coupe réglée, image et son, de son deux-pièces. Et les Chinois avaient hoché la tête comme à leur habitude, comme des salauds de faux bouddhas qu'ils étaient tous, c'est du moins ce qu'avait suggéré Roger, qui ne pouvait piffer leur chef, ce Fo Tsen, parce qu'il avait les jetons rien qu'à le regarder. En tout cas, ils savaient vivre et connaissaient les raffinements du corps. Cela faisait une heure maintenant qu'ils se faisaient masser dans une salle qui leur avait été spécialement réservée, dans l'un des établissements dont Fo Tsen était le propriétaire, en tout cas le gérant pour le compte de la Triade Tang Chu, mais cela, les deux truands l'ignoraient. Curieusement, la pièce où deux Chinoises fines comme des porcelaines les massaient avec une force qu'on ne leur eût jamais prêtée, était équipée d'un grand écran qui couvrait tout le mur du fond. Roger se disait qu'on allait peut-être leur projeter un film pornographique directement importé de Chine. Est-ce qu'ils avaient une industrie du porno là-bas ?

Il regarda son compagnon. Celui-là, quoi qu'il arrive, il était toujours tendu comme une corde à violon. Ça devait faire partie du petit grain qu'il avait dans un coin de son cerveau.

— Bon sang Milo détends-toi. À nous la belle vie ! Après s'être débarrassés du corps de Vincent

Rouleau, une épreuve dont Roger, novice dans le meurtre caractérisé, se serait bien passé, ils avaient tiré des plans sur la comète, se disant qu'il n'était

peut-être pas trop tard pour faire chanter le dénommé Didou, que Roger avait « logé » en le suivant à pied jusqu'à son immeuble, non loin de celui de la défunte Gilda, que Dieu ait son âme pécheresse. Didou, ça paraissait être du bon pain, et le dernier filon pour rentabiliser leur trahison.

— Allons Milo, cool. Moi, j'ai des frissons depuis un bon moment. J'attends que ma Chinetoque passe la main là où il faut. Je ne pense pas que ça vaille les coups que je tire avec Ariette quand son mari tourne la tête mais bon, ici c'est propre hein !

Milo foudroya son compagnon du regard.

— Il y a quelque chose qui cloche, Roger. Il faut avoir comme toi du cirage dans la boîte à neurones pour ne pas s'en apercevoir. T'as rien remarqué ?

— Non ! Je crois que tu réfléchis trop, Milo, ça t'empoisonne la vie.

— Non, toi, réfléchis : est-on venu s'allonger ici de notre plein gré ?

— Ben, euh... Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— On nous a forcé la main, Roger. Quand on a rendu le camion, pendant que l'un des leurs le faisait disparaître dans un garage, on a été très entourés souviens-toi. On s'est retrouvés ici, comme encadrés, pas un interstice pour faire demi-tour ou pour leur dire « Non merci on n'en veut pas de vos salamalecs orientaux et de vos touche-pipi à la con ! » Non, on s'est retrouvés directement ici, on nous a allongés, et Fo Tsen nous a dit de profiter du cadeau avant le règlement du contrat.

— Ben quoi ? On va repartir avec la deuxième moitié de notre fric. Qu'est-ce que tu trouves à y redire ?

— J'ai à dire que je sens pas du tout la situation. Un sixième sens.

— Je ne sais pas si j'ai un sixième sens, mais les autres commencent à entrer en ébullition, ho là là, elle y est arrivée la petite.

Milo observait son camarade avec un air de profond mépris et sa Chinoise à lui, impassible, se contentait de balader légèrement ses mains sur sa peau, inquiète de la tension énorme qu'elle sentait chez son client. Voilà un type que toute sa science n'allait pas pouvoir débrider. Elle sentait sous sa peau ses muscles tendus comme des cordes, et son massage en devenait désagréable pour elle, et pour lui presque douloureux. Alors elle laissait voler ses doigts qui brassaient autant l'air ambiant qu'ils n'effleuraient la peau du truand.

— Nom d'un chien, Roger tu es écœurant ! Au lieu de te préparer, tu ne fais que...

— Et toi tu fais chier à me gêner mon plaisir. Oh bon sang !

Tandis que Milo crachait par terre, Roger se soulevait sur les coudes pour voir ses jets de foutre qui fusaient dans la main de la masseuse ou jaillissaient en geyser, arrosant ses doigts et le devant de sa blouse blanche.

— T'es content maintenant, fit Milo méchamment. Qu'est-ce qu'il te reste

hein ? Tu veux encore jouir ? T'en es devenu incapable pour un moment. C'est ça les hommes tu comprends. Elle devrait s'essuyer les mains sur ton visage tiens, et te la faire bouffer, ta matière grise, la seule que tu aies d'ailleurs.

— Tu vas me lâcher.

— Dis donc Roger, puisque tu as les couilles vides maintenant, tu devrais te livrer à une expérience !

— Laquelle ?

— Lève-toi, si tes guibolles te portent encore et va jusqu'à la porte. Je parie qu'elle est fermée à clé.

— La belle affaire ! Si elle est fermée à clé, c'est pour qu'on ne soit pas dérangé.

Il y eut un silence. Milo surveillait sur les traits de son complice les progrès du doute qu'il avait instillé.

— Pourquoi tu n'y vas pas toi-même, hein ?

— Parce que moi, je suis certain qu'elle est fermée à clé cette foutue porte.

Il vit Roger se lever lentement, s'essuyer le sexe qui pendouillait avec une serviette de bain, s'en entourer et se diriger à pas pesants vers la porte en question. Il posa la main sur la poignée et la tourna. La porte était fermée. Il réessaya, par acquit de conscience, secouant le vantail. Elle était verrouillée, pas de doute. Roger revint s'allonger sans savoir pourquoi. La masseuse lui remit les mains dessus.

— Et alors, fit Roger d'une voix qui tremblait un peu. Je te le répète : qu'est-ce que ça signifie ?

— Qui vivra verra. Et là, question de survie, je crois qu'il va falloir y mettre du sien.

Roger vit Milo s'emparer d'une grande serviette de bains et la tordre soigneusement comme s'il l'essorait.

— Mais bon Dieu qu'est-ce que tu fous ? fit Roger qui sentait une sourde angoisse l'envahir.

— Un vieux truc, Roger. Si tu avais autant de bouteille que moi, tu saurais que ce genre de serviette, une fois roulée serré, peut devenir une arme de défense et d'attaque, matraque, protection contre les coups et le reste à l'avenant. On fait avec ce qu'on a.

Roger resta muet. Aussi effaré que les deux Chinoises désarmées, il vit Milo se saisir d'une serviette plus petite et s'en envelopper le bras gauche. C'était impressionnant de le voir se préparer contre il ne savait quoi, avec tout ce que le truand trouvait à sa portée.

— Et puis, ajouta Milo d'un air sombre, il y a aussi nos deux charmantes poupées...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Des boucliers efficaces, des otages, que sais-je... À moins que ces salauds de Chinetoques se moquent éperdument de leurs vies. Ca ne serait pas pour m'étonner, de la part de ces écorcheurs.

À ce moment-là, la lumière s'éteignit, et le grand écran mural devint légèrement phosphorescent, puis il y eut un peu de neige électronique.

Milo ricanait.

— Mon vieux Roger, on va assister à un porno. Hélas un porno que nous connaissons bien. Rien de neuf sous le soleil, tu vas voir.

Sur l'écran, la première image apparut. Roger reconnut immédiatement le décor du deux-pièces de Gilda Meran. Gilda s'avavançait vers la porte tandis que la bande-son faisait entendre la sonnette de la porte d'entrée. Roger comprit qui allait entrer dans la pièce. Ensuite, il assista à la suite de la projection comme à l'un de ses pires cauchemars : l'entrée de Vincent Rouleau, ses accusations, la gifle magistrale qui envoyait Gilda sur le tapis, les photos que montrait Rouleau à la professionnelle, ces photos qui n'auraient jamais dû exister, parce qu'il n'avait jamais été prévu par les Chinois que Vincent Rouleau soit espionné et menacé, seul Jacques de Volodine les intéressait. Les images défilaient : Gilda frottant sa joue gonflée, Rouleau grimant jusqu'au lustre pour le masquer... fin du film. La lumière se ralluma.

Roger s'était jeté sur ses vêtements et se rhabillait. Milo s'était mis au centre de la pièce et attendait calmement avec sa serviette en rouleau. Il savait que les dés étaient jetés, qu'il avait 99 chances sur 100 d'y passer... restait une chance... Et Roger qui balbutiait :

— Milo, tu avais effacé tout ce qui pouvait nous compromettre !

— Mais bien sûr connard, et alors ! C'est ma faute ! J'aurais dû prévoir que ces foutus Chinois allaient se garantir. Ils ont tout simplement monté dans le camion une dérivation sur le système de réception son-image. Une dérivation aboutissant à ce renflement blindé dans le plancher du camion. Tu te souviens ? On se demandait ce que c'était. Maintenant on le sait. La boîte noire ! Comme dans les avions. La boîte noire qui enregistre une copie de tous les événements et qui ensuite révèle tout, si on la trouve. Quand on a ramené le camion, ils l'ont foutu dans leur garage et récupéré les enregistrements. Pendant ce temps, ils nous endormaient avec leurs souris de porcelaine à la con. Et toi tu leur as lâché ton foutre, t'as bonne mine maintenant, dis ! Tu te sens comment ?

Roger n'en menait pas large, et tournait autour de lui-même, les yeux trop mobiles dans les orbites.

— D'où vont-ils venir, tu crois ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je ne suis pas dans leur peau, Dieu merci. Si ça se trouve, on va bientôt entendre des sifflements.

— Des sifflements ?!

— Oui. Du gaz, comme chez les nazis. Ou des serpents. Oui, je verrais assez des serpents.

— Mais les filles ?

— Elles doivent être immunisées. N'empêche, le coup du film, chapeau. Ça leur évite bien des paroles inutiles, et à nous bien des mensonges. La vérité toute nue ! Y a plus qu'à défendre chèrement notre peau.

Un ronronnement se fit entendre. Le grand écran mural s'enroula automatiquement, révélant une porte ouverte. Au-delà, l'obscurité d'un passage.

— Vas-y Roger, passe le premier. Le couloir des condamnés à mort. C'est la seule sortie possible !

— Pas question. Je reste là.

— C'est ça. Tu vas fonder une famille, un ménage à trois avec les deux masseuses et vous aurez beaucoup d'enfants ?

— Mais enfin comment tu fais pour garder ton sang-froid ?

— Je n'ai pas à le garder froid. Il l'est depuis la nuit des temps.

C'est peut-être à ce moment précis que Roger, malgré l'urgence de la situation, comprit la profondeur de la folie de son compagnon.

— Bon, Milo, qu'est-ce que je fais ?

Roger avait choisi d'obéir aux ordres de son compagnon, il voyait là, dans cette soumission, sa seule chance de s'en tirer. À la réflexion, il n'était peut-être pas allé au bout de la compréhension de la folie de Milo.

— Tu vas emprunter le couloir le premier. Tu ne risques rien. Pour l'instant. Ils ne tenteront rien tant que je ne serai pas moi-même sorti.

Roger hésitait.

— Ça ne m'explique pas pourquoi je dois passer le premier.

— Passe le premier Roger, j'ai mes raisons. Il serait idiot de te les exposer s'ils nous écoutent.

— Tu as un plan !

— Oui j'ai un plan !

Si Roger avait été plus attentif, il aurait vu le regard de Milo attiré par un objet si banal qu'il ne l'avait même pas remarqué. Dans un coin de la pièce, jusqu'alors caché par la toile de l'écran, un extincteur. Un beau gros extincteur tout rouge. Pour Milo, de loin le plus bel objet du monde à cette heure. Et Milo avait réfléchi à toute vitesse. Si les Chinois voulaient les faire sortir par ce couloir, c'est qu'il menait dans les antres secrets du bâtiment, où ces salauds pouvaient se livrer sans danger et sans témoins à toutes leurs exactions. Tandis que la porte verrouillée, d'après les calculs de Milo, donnait sur la partie publique du Spa. Avec, pas loin, la rue, le salut.

— Décide-toi, Roger. Si tu as peur de passer le premier, fais-toi précéder des deux filles et colle-toi à elles.

Milo vit le visage de Roger s'illuminer. Il s'empara des deux masseuses, les plaça devant lui et la petite troupe s'avança dans le couloir sombre dans cet équipage. Roger se retourna. Milo suivait.

— Continue, nom de Dieu ! Ne lâche pas maintenant !

Tandis que Roger disparaissait avec les Chinoises, avalé par l'ombre, Milo s'était jeté vers l'extincteur, l'avait décroché en une seconde puis, prenant son élan, se préparant au choc, il se jeta de toute sa puissance contre la porte verrouillée, le cul de l'extincteur en avant.

Sous le choc, Milo vacilla un instant tandis que la porte explosait, pas tout à fait prête pour un pareil traitement. Milo se redressa. Il entendit un hurlement, la voix de Roger, si reconnaissable. Il s'en foutait, lui voulait vivre. En une milliseconde il avait « photographié » l'endroit où il se trouvait. Un couloir bien éclairé, ripoliné, des portes sur les côtés, qui devaient ouvrir sur des cellules de massage individuelles. Au fond, une porte plus large. Il s'avança, manipula la poignée. La porte s'ouvrit. Il se retrouva dans un grand hall. Au fond, une vitrine, et derrière, des voitures qui passaient, le trottoir, la rue... la liberté, la vie, précieuse, irremplaçable, unique. Il allait les avoir ces foutus Jaunes. À gauche, le comptoir d'accueil, avec des Chinoises bouche bée, deux clients qui n'avaient pas encore réalisé. À droite, dans un réduit ouvert sur le hall, une sorte de poste de garde peut-être... Gagné : deux Chinois en sortaient, massifs. Au jeu de leurs mains et de leurs doigts qui s'écartaient, Milo comprit qu'il n'aurait aucune chance contre des types qui devaient s'entraîner au kung fu depuis le berceau et même avant. Des générations qu'ils avaient ça dans le sang. Il dégoupilla l'extincteur et appuya fortement sur la poignée. Un puissant jet de neige carbonique envahit le hall. Milo jubilait, maniait l'extincteur comme une Kalachnikov, balayant le hall, dirigeant le jet vers les figures grimaçantes des deux gardes, arrosant tout comme un forcené, guidé par un instinct surhumain, ou sous-humain peut-être, c'est-à-dire celui d'une bête traquée et acculée en laquelle se mobilisent soudain pour la survie tous les réflexes de défense accumulés depuis la nuit des temps, comme s'il y avait en chaque vivant, homme compris, une sorte de bibliothèque où s'archivaient tous les pouvoirs, mais dont il fallait évidemment avoir la clé. Et Milo, en cet instant, l'avait, cette clé. Et il puisait dans les réserves. Et l'extincteur partit, quittant ses mains animé d'une force prodigieuse pour aller frapper les deux gardes, renversés en arrière dans leur réduit comme un jeu de quilles.

Il y avait aussi l'aléatoire. Difficile, par définition, de compter avec. Il peut surgir où on ne l'attend pas. L'un des deux clients au comptoir, visage de baroudeur, lunettes noires, bronzé comme un pain oublié dans un four, s'interposa. Sans doute voulait-il jouer les héros devant la sublime Chinoise qui, effrayée, avait pris sa main. Et puis, c'était plus facile de jouer les gros

durs, maintenant que l'extincteur gisait par terre. Mais l'aléatoire, toujours lui, veillait. Un aléatoire au carré si l'on peut dire. Comme le bronzé tendait ses deux grands bras pour s'emparer de Milo dans son dos, l'extincteur eut la mauvaise – ou la bonne – idée de rouler sur lui-même, plus exactement sur la poignée qui commandait l'éjection de la neige. Le bronzé devint blanc et tomba en avant, portant ses mains à son beau visage déjà mangé par les brûlures. Il l'avait enfin, son vrai coup de soleil, enfin, son coup de froid. Et tandis qu'il gémissait par terre, Milo était déjà dehors. Il courait. Il savait qu'il lui fallait quitter le quartier au plus vite, ce quartier où chaque Chinois se donnait le mot plus vite que le télégraphe ou le tam-tam de brousse. Il courait.

CHAPITRE VII



Aimé Brichot examinait la façade de l'avenue Georges Mandel qui abritait le couple de Volodine.

— Dis donc il ne s'embête pas, le Jacques. Une crèche pareille, ça ne doit pas être rempli de paille.

Mais Corentin ne desserrait pas les dents. Aucune nouvelle de Géraldine. Elle était évidemment retenue par ses ravisseurs. Tout en lui disait qu'elle était encore vivante. Mais pour combien de temps ?

En sortant de l'ascenseur, ils furent accueillis par le maître d'hôtel, qui haussait les sourcils.

— Oui je sais fit Corentin. Nous, prenons quelques habitudes qui en d'autres circonstances passeraient pour un manquement grave à l'éducation et au savoir-vivre. Mais les circonstances commandent. Y a-t-il quelqu'un à la maison ?

— Madame et Mademoiselle. Monsieur est attendu.

— Eh bien nous verrons Madame. Ne dérangez surtout pas Mademoiselle. Surtout si elle se fait les ongles des mains.

Ils furent conduits dans le deuxième salon. Il n'y avait personne dans le premier, pas de jeune fille affriolante qui vous mettait de drôles d'idées en tête et qui avait peut-être joué, en l'ignorant, un rôle dans cette affaire, en prenant quelques minutes cruciales sur le temps de l'enquête. Si Géraldine ne s'était pas attardée dans la chambre de Vanessa, si...

— Un whisky, messieurs ?

— Le vôtre ne peut se refuser.

Ils s'assirent, le verre à la main. Hélène de Volodine les rejoignit alors qu'ils examinaient le fond de leur verre vide.

— Messieurs, j'attends mon mari mais si je peux répondre à vos questions pour faire avancer l'enquête, ce sera bien volontiers.

— Je vous présente le capitaine Aimé Brichot, mon collaborateur.

Hélène de Volodine battit des yeux.

— Oh capitaine, voilà une belle tradition. On porte donc encore la moustache dans la police ?

Décontenancé, Brichot corrigea :

— Pas par tradition, madame, par goût.

— Ce qui est encore mieux. Et vous avez raison, elle vous va bien.

Corentin était soufflé. La maîtresse des lieux faisait sans vergogne du gringue à son collègue. Il l'examina attentivement et nota ses yeux anormalement brillants. Avait-elle pris quelque chose ? Il était temps de rectifier le tir.

— Madame, y a-t-il du nouveau ? Votre mari a-t-il reçu de nouvelles instructions ?

— Non, et je finis par souhaiter que quelque chose arrive, car cette attente devient insupportable !

Corentin éprouvait de nouveau cette sensation d'écart, de gouffre, entre ce qu'elle prétendait éprouver et le ton sur lequel elle le disait. Elle ne se donnait même pas la peine de jouer la comédie. Elle s'était assise en face de Brichot, qui se trémoussait sur son canapé, car la dame avait un peu trop écarté les cuisses, de sorte que le policier n'ignorait rien de ses dessous : porte-jarretelle pour ses bas, et le début d'un frou-frou de dentelles qui devait appartenir à la petite culotte. Une petite culotte d'un autre âge sans doute, mais Brichot s'efforçait de fixer son regard ailleurs. C'est ainsi qu'il balaya avec une attention forcée la décoration entière du salon. Et qu'il fit cette remarque :

— Madame, je constate que vous êtes particulièrement attirée par les chinoiseries. À supposer que vous soyez l'inspiratrice de ce décor.

Il y eut un instant de silence pendant lequel Hélène de Volodine déglutit.

— Oui, j'aime particulièrement la Chine.

Le ton était à la fois très sec et embarrassé.

— Quelle coïncidence n'est-ce pas ?

— Que voulez-vous dire, capitaine ?

— Je veux dire que la Chine est très présente dans cette affaire. Les enjeux du contrat que s'appête à signer votre mari. La présence de Chinois sans doute fortement impliqués dans l'assassinat de Gilda Meran...

Brichot s'interrompit. Il préférait ne pas parler de la disparition de

Géraldine. Puis il continua :

— Et maintenant ce décor. Tenez, ce vase, là-bas... Si je ne me trompe, c'est un objet fort rare de par sa couleur. Il en existe trois ou quatre de cette sorte, et l'on dit qu'ils sont tous en Chine. Je m'étonne de le voir ici. À moins que ce ne soit une copie ? Les Chinois sont devenus très pointilleux sur leur patrimoine national. Souvenez-vous de l'affaire récente concernant les collections de Pierre Bergé.

Hélène de Volodine était blanche. Quant à Corentin, il était bluffé par son collègue. D'où tenait-il ses connaissances ? Brichot amateur éclairé d'art chinois, il ne manquait plus que cela.

Sur le visage de madame de Volodine se lisait à livre ouvert le combat entre la prudence et la vanité. Cette dernière triompha, évidemment.

— Vous ne trouverez aucune copie de quoi que ce soit ici, capitaine.

Brichot était soulagé : la dame avait brutalement refermé ses cuisses. Il se dit qu'il avait perdu en une réplique beaucoup de son pouvoir de séduction.

— Alors racontez-moi comment cet objet est arrivé ici, cela me passionne.

— Un cadeau, fit sèchement Hélène.

— Vous avez de très bons amis... ou un très bon ami, madame.

Il y eut un petit bruit.

Ils se retournèrent tous trois. Appuyée contre le mur, à l'entrée du salon, Vanessa les observait, en se rongant un ongle. Elle portait un short fendu sur les cuisses, et un T-shirt échancré gonflé par sa poitrine. Le sein droit saillait parce que sa main droite avait englobé sa base comme pour le soutenir, ou le porter plus haut, plus loin... jusque dans l'œil de Brichot médusé. Corentin commençait à avoir l'habitude. Malgré cela, le tableau était d'une liberté sensuelle ébouriffante.

— Belle-Maman aime beaucoup la Chine... et les Chinois.

Corentin se retourna vers Hélène de Volodine.

— « Belle-Maman » ?

— Vanessa est la fille de mon mari.

— Papa a fait un écart il y a presque dix-neuf ans, avec une maîtresse morte en couches. J'en suis le résultat. Je me demande toujours quel aurait été le résultat si papa avait fait le même écart... avec sa femme.

— Vanessa, va dans ta chambre.

Belle-Maman bouillait de rage, mais se contenait.

— Vanessa !

La jeune fille s'approcha en dansant du canapé, s'empara de la main de Corentin et tira.

— Commandant, venez dans ma chambre, je veux vous montrer mes trésors.

Corentin allait se libérer lorsqu'il saisit une lueur particulière dans le regard de Vanessa. Était-ce de la peur, de la détresse ? Son instinct de flic – enfin, il espérait que c'était celui du flic – le poussait à suivre Vanessa. Il se laissa entraîner sous le regard suppliant et réprobateur à la fois de Brichot, qui semblait lui dire : « tu es vraiment incorrigible, je t'en prie ne me laisse pas seul avec cette bonne femme ».

Dès que Vanessa eut claqué la porte de sa chambre, elle se jeta dans les bras de Corentin qui sentait la jeune poitrine s'écraser contre la sienne tandis qu'une jambe s'enroulait en liane autour de lui.

— Ah non, Vanessa, vous ne pouvez séduire toute la brigade.

Il voulut la repousser, mais elle tremblait et lorsqu'il lui releva le menton, et qu'il vit son regard perdu embué de larmes, il s'assit sur le lit, tandis qu'elle s'installait sur ses cuisses et passait un bras autour de ses reins.

— Vanessa, dit-il doucement, on ne vous a jamais appris comment se comporter avec un homme ?

— Mais qu'est-ce que je fais de mal ?

— Oh, rien de mal. Quoique... Mais enfin, on n'agit pas de la même façon selon qu'on est avec un père, un ami de la famille, ou un étranger.

— Mais vous n'êtes plus un étranger.

— J'ai l'impression que personne ne vous est étranger.

— Si. Il y a les gentils et les méchants. Je les devine tout de suite. Et les gentils ne sont pas des étrangers.

— Qui est étranger ? Votre belle-mère ?

Elle répondit dans un souffle :

— Oui. Elle me veut du mal. Elle veut du mal à mon père.

— Comment pouvez-vous dire cela ? Mais d'abord Vanessa, arrêtez de vous agiter sur moi. Je ne suis pas insensible.

Elle éclata d'un rire frais.

— Ah c'est vous que je sens pointer contre mes fesses ?

Il la jeta sur le lit où elle se pelotonna contre la profusion de coussins et de peluches. Elle prit un petit chien de couleur jaune sale et se mit à lui triturer l'oreille qui lui restait encore.

— Répondez à ma question, petite peste !

— Petite peste... On ne m'avait jamais appelée comme ça, c'est joli et suranné. Je serai votre petite peste quand vous penserez à moi.

— Je n'ai qu'un souhait : ne plus penser ni à vous ni à toute cette affaire une fois qu'elle sera terminée.

Vanessa afficha brusquement un air de gravité qui faillit bien faire craquer Boris Corentin.

— Où en êtes-vous ?

— Nous avons un problème : ma collègue Géraldine a disparu.

— Géraldine ?

Corentin eut un frisson et porta sur Vanessa un regard empreint d'une immense pitié. Dans quel état affectif était-elle pour avoir oublié ce qu'elle avait vécu avec la policière, il y avait à peine quelques heures.

— Ah oui, Géraldine ! Oh non, pas elle, elle était si charmante...

Elle éclata en gros sanglots d'enfant. Corentin ne savait plus quoi faire. Rien dans les cours de l'école de police ne préparait à affronter une Lolita. Il lui tendit un mouchoir de papier qu'il trouva sur la table de nuit.

— Cela suffit. Essayez-vous.

Il vit un sourire apparaître entre les dernières larmes.

— Vous êtes si gentil. Et elle était si gentille. Où est-elle ?

— Je l'ignore. Elle a vraisemblablement été enlevée par des Chinois.

— Ceux de la photo ?

Corentin ne réagit pas tout de suite. Puis il prit Vanessa aux épaules et la secoua.

— Mais de quelle photo parlez-vous ?

— Vous me faites mal, brute !

— Quelle photo ?

Le visage de la jeune fille se transforma en un masque de haine. C'était si rapide que Corentin en eut froid dans le dos. Vanessa désigna la direction du salon.

— Elle, la salope, elle fricote avec des Chinois.

— Vous avez une photo ? Bon Dieu, vous avez une photo ?

Vanessa prit une de ses peluches, une grosse grenouille qui s'ouvrait à l'aide d'une fermeture Eclair dans le dos, et en extirpa un papier glacé qu'elle tendit à Corentin avec une moue boudeuse.

— Vous me la rendez !

Corentin plaça le document sous la lampe de chevet. Il était exactement de la même facture que toutes les photos de l'affaire susceptibles de servir à un chantage. Il reconnut immédiatement Hélène de Volodine, malgré une légère déformation de ses traits due à la présence dans sa bouche d'un sexe d'homme de belles proportions. Elle était quasiment nue, les seins rassemblés et pressés dans une large main d'homme, une culotte à moitié arrachée dans laquelle s'était engouffrée une autre main d'homme. On distinguait une rangée d'hommes membre raide au vent. Les visages étaient brouillés dans l'ombre mais il s'agissait incontestablement de Chinois, et Corentin eut un flash en rapprochant cette image de celle qu'il avait conservée des récents événements : ces trois Chinois qui venaient d'assassiner Gilda Meran et qui

s'engouffraient dans un quatre-quatre... les ravisseurs de Géraldine. Il lui aurait fallu une loupe. Car à dire vrai, il était difficile d'identifier qui que ce soit, à part Hélène de Volodine, sur ce document. Seul le labo de la police y parviendrait après avoir traité les photos avec de puissants logiciels. Lui restait tout de même quelque chose de précieux : une conviction intime. Il tenait là l'un ou l'autre des truands responsables.

— Vanessa, dites-moi comment cette photo est parvenue entre vos mains.

La jeune fille afficha un air d'enfant pris en faute.

— Il m'arrive de fouiller le bureau de ma belle-mère. Elle veut du mal à mon père, je le sais. J'espère toujours en trouver une preuve.

— Vous l'avez trouvée, je pense.

— Alors vous allez l'arrêter ?

Elle jubilait.

— Vous vous rendez compte de ce que signifie pour quelqu'un d'être arrêté ? Non, visiblement pas. Il faut établir des preuves solides. Nous n'en avons aucune !

— Mais cette photo ?

— Ce n'est pas une preuve. Tout au plus un indice, que j'emporte.

— Rendez-la-moi.

Elle se jeta sur Corentin, l'enlaçant et l'agaçant. Il la repoussa.

— Vous devriez perfectionner votre putting. Votre prise de club n'est guère orthodoxe.

— Oh, c'est méchant !

— Ce que j'en dis... c'est pour votre bien.

Il leva la photo en l'air et eut un regard complice.

— Pas un mot à la reine-mère, n'est-ce pas ? C'est notre secret !

Comme il quittait la chambre, il la vit se rouler sur le lit puis s'y dresser et transformer le matelas en trampoline.

— La reine-mère ! La reine-mère, parodiait-elle en s'étouffant de rire.

Corentin referma doucement la porte en secouant la tête, et gagna le salon. Il avait quelques secondes pour prendre une décision. Mais au fond il l'avait déjà prise : il était trop tôt pour parler de quoi que ce soit à Madame de Volodine. Trop tôt pour la forcer dans ses retranchements ou se livrer à une perquisition en règle, surtout sans mandat. Il fallait plutôt la piéger. Car l'énigme restait entière : pourquoi les maîtres-chanteurs, chinois ou patagons, il s'en foutait, ne poursuivaient pas leur entreprise. Pourquoi cet enlèvement ? Répondre à cette question c'était peut-être résoudre toute l'affaire.

Quand il revint au salon, il se rendit compte que les relations entre Brichot et Corentin étaient revenues au beau fixe. La main légèrement appuyée sur l'avant-bras du capitaine, Hélène de Volodine commentait pour lui les beautés

d'un cheval Han qui trônait sur une table basse.

— Eh bien commandant, fit-elle, notre Vanessa vous a-t-elle séduite ?

— Elle est bien jolie en effet. Il lui manque un peu de plomb dans la tête. Difficile aussi de faire la part de la spontanéité et de la pause dans son comportement...

— Vous voulez dire commandant, qu'elle sait parfaitement ce qu'elle fait ? Croyez-moi, c'est une manipulatrice née. Son retard affectif est une bénédiction, impossible pour un homme normalement constitué de la prendre au sérieux. Sinon, elle serait déjà devenue ce genre de femme fatale de film noir qui détruit un homme avant de finir la tête... justement... farcie de plomb.

Il y avait une telle méchanceté dans les derniers mots que Corentin en resta pantois.

— Madame, nous ne pouvons plus attendre votre mari. Faites-lui part de notre visite et dites-lui qu'il nous communique immédiatement toute information nouvelle sur cette étrange procédure de chantage inaccompli.

— Je le ferai, commandant, et moi-même...

— C'est cela. Vous aussi, prévenez-nous. Surtout si vous croisez des Chinois sur votre route.

Elle soutint son regard sans faiblir.

— Au revoir, commandant. Au revoir capitaine, j'ai été très heureux de discuter avec un connaisseur. Ils ne courent pas les rues. Et gardez-vous de jamais raser votre moustache.

Brichot s'inclina.

— Vous serez amenée à la revoir, madame.

Hélène de Volodine eut un léger recul. Elle les accompagna jusqu'au grand salon-rotonde où le maître d'hôtel prit le relais.

Une fois dans leur voiture de service, Corentin tendit sans un mot la photo qu'il avait dissimulée sous sa chemise. Brichot poussa un sifflement.

— Voilà qui change les perspectives, si je puis dire.

— Mémé, nous tenons une piste. La seule qui nous reste. Je vais rentrer en métro. Toi tu te mets au volant et tu ne bouges pas d'ici. Tu files la mère Volodine dès qu'elle fait mine de sortir. Tu m'appelles si tu as besoin de renfort.

— OK, boss.

— Dernière question : d'où sors-tu tes commentaires sur l'art chinois ? Si tu es tombé dedans tout petit, figure-toi que je l'ignorais et pourtant je croyais tout savoir sur toi.

Brichot sourit en lissant sa moustache.

— Mes filles se sont prises de passion pour la calligraphie chinoise. Elles

ont tout un petit matériel sur leur bureau. Elles font de la copie de rouleaux chinois. Savais-tu que sur ces peintures, la qualité du texte est aussi importante que le dessin du motif ? Alors que veux-tu, de fil en aiguille, pour suivre mes petites et être capable de répondre à leurs questions, je me suis copieusement documenté.

— Après ça on dira que la culture ne sert à rien ! Elle a fait faire un petit bond à notre enquête. Peut-être un grand, nous verrons.

— Tu crois ?

Brichot se rengorgeait.

— Mémé, veille au grain !

Dès qu'elle eut refermé la porte sur les policiers venus l'interroger, le visage d'Hélène de Volodine se crispa en un rictus de colère. Elle la sentait monter en elle en même temps que la peur.

Elle se précipita vers la chambre de Vanessa, en ouvrit la porte à la volée.

— Qu'est-ce que tu as dit à ce flic, espèce de garce !

— Garce toi-même. Je leur ai tout dit. Tout !

— Tout ? Mais qu'est-ce que tu sais donc ? Ou que crois-tu savoir ? Tout ce que tu dis ou fais n'est que délire obsessionnel. J'arriverai bien à te faire enfermer. Ton père, je finirai bien par le convaincre qu'il faut te faire soigner.

Vanessa éclata de fureur, bavant et déchirant la première peluche qui lui tomba sous la main.

— Touche pas à mon père ! Va plutôt voir tes salopots de Chinois.

Hélène de Volodine, qui avait la main levée pour frapper sa belle-fille, arrêta son geste et siffla entre ses dents :

— Qu'est-ce que tu racontes ? « Mes Chinois » ?

Vanessa se mit à danser sur le lit et chanta sur l'air d'une comptine :

« Ils ont des petites queues, ils ont des petites queues... »

Le coup qu'elle reçut l'envoya par-dessus la couche. Elle tomba entre le lit et la fenêtre et le plancher résonna sous le choc de sa tête. Perdant toute retenue, sa belle-mère s'était déjà jetée sur le lit et saisissait Vanessa à la gorge. Elle évita de justesse un coup de griffe qui lui aurait déchiré la joue et sa fureur décupla.

C'est dans cet équipage que Jacques de Volodine les découvrit, debout sur le seuil.

— Bon Dieu qu'est-ce qui se passe ici ?

Repoussant sa belle-mère, Vanessa franchit le lit d'un bond et sauta dans les bras de son père.

— Papa, papa, elle a voulu me tuer.

— Te tuer ? En voilà un bien grand mot. Mais qu'est-ce que tu as sur la joue ?

Vanessa affronta le regard d'Hélène. Elle ne comprit pas pourquoi elle répondait :

« Ce n'est rien papa, je me suis cognée en sautant trop haut sur le lit. Je suis tombée sur le plancher juste au moment où tu arrivais. »

Jacques de Volodine était désespéré. Il ne croyait pas vraiment à cette histoire et trouvait l'atmosphère de la chambre bien pesante. Sa femme était d'une pâleur mortelle. Visiblement, elle se contenait, mobilisant toutes ses énergies. Mais il ne poursuivit pas plus avant ses réflexions. Et pour cause : il venait de recevoir des instructions, au bureau de sa société. Des instructions qu'il voulait communiquer à sa femme. Il avait besoin d'aide. De l'aide qu'elle lui avait proposée l'autre jour.

— Va t'allonger ma fille, ta mère et moi avons à parler. Après quoi je te donnerai ton cours de golf.

— Il paraît, fit Vanessa boudeuse, que j'ai une mauvaise prise de club.

— Mais qui t'a dit ça ?

— Le commandant Corentin.

— Quand ?

— Il y a quelques minutes, intervint Hélène de Volodine. Il voulait te parler, savoir s'il y avait du nouveau.

Jacques de Volodine prit sa femme par le bras et l'entraîna vers le salon après avoir soigneusement fermé la porte de la chambre.

— Il y a du nouveau, Hélène. Et j'ai besoin de te parler.

Ils s'installèrent dans le petit salon. Lui se versa une forte rasade de whisky, elle déclina et s'assit, ses deux mains sur ses genoux.

— Je t'écoute, Jacques.

— J'ai reçu de nouvelles instructions. Au bureau, sur ma ligne privée. Je ne comprends toujours pas comment ils ont découvert ce numéro, mais peu importe.

— Mais qui sont ces gens que tu désignes par « ils » ?

— Je l'ignore, voyons. En gros, ce que ces gens veulent, c'est que j'accepte tous les amendements proposés par le délégué du ministre du commerce chinois. La plupart sont négociables mais nous achoppons depuis le début des conversations sur deux points : la fermeture d'une de mes usines en France au profit de sa délocalisation à Shanghai. Et le versement d'une obole à une société de bienfaisance chinoise pour la retraite des travailleurs chinois de la métallurgie.

— Une obole ?

— Pot-de-vin si tu préfères. Peu importe. Mais crois-moi, l'obole en question va permettre à tous les syndiqués de manger tous les jours du canard laqué.

— Et pourquoi obtiendraient-ils de toi ce qu'ils exigent ? Tu n'as qu'à dire non !

— Pas si simple... Certaines forces économiques et politiques françaises tiennent énormément à la signature du contrat, quoi qu'il en coûte. À mon avis, ils attendent un renvoi d'ascenseur, par exemple des facilités pour les entreprises françaises qui souhaiteraient s'installer en Chine. Et puis il y a autre chose, de plus personnel...

Hélène de Volodine haussa les épaules.

— Les photos de toi avec cette Gilda ? Et alors...

— Les photos, et sans doute le film, avec la bande-son. On m'y traite de chien, parce que j'y joue le chien... En Chine ça ne pardonne pas. C'est une insulte irréparable. Et même en France... il n'est pas question que je perde la face auprès des politiques et de l'opinion publique. Je suis coincé.

— Bon, tu m'as tout dit ?

Volodine la regardait, perplexe.

— Tu sais, ces gens-là ont des informations sur moi... mes numéros de téléphone, mes relations avec Gilda... et d'autres choses encore... Je ne sais pas d'où ils les ont tirées, mais l'idée que je suis peut-être surveillé depuis des mois me met mal à l'aise. Je ne sais pas d'où viennent les coups.

Hélène prit la main de son mari.

— Jacques, tu ne m'as pas tout dit !

— Oui... eh bien, cette somme, cette obole, qu'ils me réclament, ils exigent qu'elle soit livrée par quelqu'un de mon entourage.

Son regard la fuyait.

— J'ai compris. J'irai. Rassemble l'argent et confie-moi la mallette. Tu le sors d'où cet argent ?

— Oh ne te soucie pas. Quelques fonds secrets par-ci par-là. Il n'en manque pas en France, comme dans toute démocratie qui se respecte.

— Je te trouve bien amer. Mais compte sur moi. Et maintenant je te laisse. Repose-toi, occupe-toi de Vanessa, elle ne va pas bien et raconte n'importe quoi. Je trouve son imagination dangereusement débridée, elle voit des Chinois partout. Elle m'inquiète, Jacques !

— Aucun souci, Hélène, je l'ai bien en main. Mais tu as raison, je vais aller la voir.

Il finit son verre et quitta le salon. Un sourire crispé tordait le visage d'Hélène. Maintenant ça y était, elle ne pouvait plus reculer. Elle avait assez attendu ce moment de se venger de toutes les humiliations subies, de son mari

aveugle, de sa salope de belle-fille qui paraissait à moitié nue en exhibant son insolente beauté et sa spontanéité truquée de fille pourrie. Et surtout de cette humiliation qui consistait à lui répéter, ou à lui faire sentir, à longueur de journée, à longueur d'année, qu'elle avait été tirée du ruisseau, qu'elle était sans le sou. Des sous, elle allait en avoir. Mais maintenant la partie dangereuse commençait. On lui avait dit que le gouvernement chinois était prêt à l'accueillir sur son territoire. Elle n'y tenait pas du tout. Autant elle ne pouvait se passer des Chinois, une véritable obsession de sa sexualité perversie, autant elle préférait user et abuser d'eux en France, ou n'importe où ailleurs, sauf en Chine. Pas question d'aller s'enterrer chez ces misérables qui construisaient des tours de Babel incroyables de prétention après avoir détruit des quartiers entiers d'admirables vieilles maisons, qui faisaient le malheur de leur population agricole... rien qu'à énumérer les griefs qu'elle avait contre eux elle s'étouffait. Elle ne comprenait pas d'où lui venait cet amour-haine de ce peuple, il faudrait bien qu'un jour elle tire ça au clair.

L'urgence était maintenant de se rendre chez ce Fo Tsen qui l'impressionnait, de le mettre au courant, non pas des nouveaux événements, puisqu'il en était à l'origine, mais de leur réception dans le foyer des Volodine. Il fallait aussi qu'elle sache selon quelles modalités elle allait devoir leur livrer... l'obole, ou le prix du chantage. Foutus Chinois de la vieille école : ils ne voulaient aucune trace bancaire de la transaction. Juste une bonne grosse mallette de billets usagés. On se serait cru au temps de la truanderie des années soixante. Mais ça l'arrangeait. Le tout était de savoir à quel moment de la livraison elle allait pouvoir se carapater avec le fric, pour se payer tous les Chinois qu'elle souhaiterait.

Elle passa dans sa chambre, fit un long séjour dans sa salle de bains et choisit sa tenue : soutien-gorge rouge à balconnet, slip en dentelle du même ton, porte-jarretelle pour bas de fine résille, et un corset finement ouvragé dont elle mit quelque temps à nouer les cordons. Les chaussures maintenant. Parmi ses cent vingt paires, elle en choisit une à hauts talons, de couleur bleu pâle, qui seyait bien avec sa jupe et son tailleur, d'un ton de bleu presque blanc. Elle espérait bien qu'après le compte rendu qu'elle allait faire devant Fo Tsen, ce dernier, comme à l'habitude, la livrerait à ses sbires. Elle savait qu'elle plaisait. Les hommes de main, issus du bas peuple, n'en revenaient pas de pouvoir s'amuser avec une Occidentale qui représentait pour eux ce qui se faisait de mieux comme sang bleu français. Ils l'appelaient entre eux « duchesse », et elle avait fini par y croire, adoptant complaisamment des comportements qu'elle était persuadée être ceux du grand siècle, tendant le bras pour des baisemains d'autant plus excitants qu'ils étaient le prélude aux débauches les plus grossières. Cela commençait par des lèvres à peine humides qui remontaient le long de son bras, passaient sur sa gorge, et sur le sein largement offert c'était une langue et de petites dents qui prenaient le relais.

— Calme-toi, ma vieille !

Elle en avait des sueurs, de penser à ce qui l'attendait. Elle se coiffa en chignon, sachant qu'elle rehaussait encore sa taille et cette impression de grandeur qui faisait se ployer les Chinois à ses pieds. Ils la déchaussaient alors, et la léchaient entre les orteils. Sensation qui la secouait tout entière de frissons. Les salauds pouvaient se montrer bien délicats... jusqu'à ce qu'ils sortent leur engin, et qu'ils appuient sur sa nuque au chignon défait pour la mettre à portée de leur désir tendu, palpitant, gonflé de sève.

Elle jeta un dernier regard sur l'image que lui renvoyait le miroir, s'estima satisfaite et enfila sa veste de tailleur. Une ceinture de cuir blanc parachevait la tenue. Elle passa la tête dans le salon-ronde. Jacques de Volodine, placé derrière sa fille, lui tenait les deux mains autour du club de golf, déplaçant ses doigts l'un après l'autre.

— Quel charmant tableau vous faites tout de même. Fais attention à mes vases de Chine, Vanessa.

Sur cette dernière flèche, elle appela l'ascenseur, après avoir commandé un taxi sur le poste téléphonique du hall.

CHAPITRE VIII



Il était attaché à une sorte de chevalet. Et il hurlait, à brefs intervalles. Il ne savait pas quelles sortes de substances on lui injectait, mais les successions de froid glacial puis de chaud infernal étaient parfaitement insupportables. Il

aurait voulu s'évanouir, mais les produits avaient la vertu de le tenir éveillé et d'irradier la souffrance de l'intérieur de son corps jusqu'aux pores de sa peau.

Au-dessus de lui, un Chinois en blouse blanche, lunettes rondes cerclées d'acier, le regardait avec un bon sourire. Et ce sourire qui exprimait une compassion sans borne l'angoissait au-delà de toute mesure. Était-ce cela, une torture complète, raffinée, associant mal physique et manipulation mentale ?

— Nous vous écoutons, Roger.

« Nous » ? Il regarda autour de lui, égaré. Le dénommé Fo Tsen apparaissait au-dessus de son lit de douleur, dans un halo. Qu'est-ce que c'était que ce brouillard. Il mit un moment à réaliser qu'il pleurait.

— Nous vous écoutons, répéta Fo Tsen. Ce n'est pas bien de nous faire attendre.

— Mais je vous ai déjà tout dit, gémit Roger.

C'est vrai qu'il avait tout dit. Et comment nier devant les images qu'ils avaient vues, lui et Milo, dans la salle de massage. Milo, l'ordure qui l'avait bien eu. Il s'était tiré, lui.

— Vous avez dit tout ce que nous savions déjà. Ce que nous vous demandons, c'est de nous dire où votre ami Milo a bien pu se cacher.

— Je vous ai donné son adresse, murmura Roger dans un souffle. Il se demandait si son cœur n'allait pas lâcher.

Fo Tsen le regarda avec des yeux morts.

— Voyons, Roger. Nous avons depuis longtemps envoyé quelqu'un qui l'attend chez lui. Mais il n'est pas rentré. Votre ami est habile, et intelligent. Ce que nous vous demandons, c'est si vous connaissez l'un de ses points de chute : un bar, un ami, une mère, une femme, une petite maison à la campagne.

— Je ne sais pas grand-chose de lui. Nous ne nous fréquentions pas. Si je savais quoi que ce soit, je vous l'aurais dit. Vous croyez que j'ai envie de sauver la mise à cette ordure ? Réfléchissez bon Dieu !

— Nous réfléchissons, Roger. Et nous sommes arrivés à une conclusion.

Il y eut un long silence. Puis Fo Tsen fit un signe à l'homme en blouse blanche avant de se pencher vers sa victime.

— Je suis un homme intelligent et compréhensif. Et vous un homme simple. Une « bonne pâte » comme on dit chez vous. Je crois donc que vous dites la vérité. Eh bien au revoir monsieur Roger. Je vous souhaite un bon voyage.

Fo Tsen se retourna et quitta la salle.

Le Chinois en blouse blanche dénoua les liens de Roger, qui ne comprenait rien. Ou qui comprenait trop bien. De quel voyage s'agissait-il ? Du dernier ? On allait voir ce qu'on allait voir. Il n'avait plus rien à perdre. Il observa son tortionnaire. Petit, maigre... mais allez savoir, c'était peut-être un

maître de kung fu. Seulement, quand Roger tenta de se redresser, il ne put que constater sa faiblesse. Jambes tremblantes, mains façon maladie de Parkinson. Foutus produits ! Il se laissa mettre debout et conduire comme un bœuf... à l'abattoir ? Il fallait qu'il se reprenne. On lui fit passer une double porte puis il se retrouva dans un hangar où s'empilaient des cercueils, du sol au plafond. L'un d'eux était posé sur deux tréteaux. Un petit menuisier affublé d'une houppe de cheveux noirs tressés sur le sommet de la tête s'affairait sur le couvercle, en y perçant quelques trous de petit diamètre. Puis ils déroulèrent une pelote de ficelle autour de Roger, les bras serrés le long de ses flancs.

Roger se laissait faire, ahuri, sonné. Il était persuadé qu'on allait l'abattre d'une balle dans la nuque, comme Milo l'avait fait pour Vincent Rouleau. Qu'on allait l'égorger, l'empoisonner, le saigner, le servir en porc laqué... mais ce qu'il voyait dépassait son imagination. Quand il se sentit comme un saucisson, on l'allongea dans le cercueil. Le petit Chinois s'activait, rigolard.

— Je t'ai mis un petit coussin, tu seras bien. Hi hi, ma petite cousine est morte hier, mais elle te cède volontiers sa place. Modeste comme elle, on lui a trouvé un emplacement privé en pleine terre. Hi hi. Si l'on fouillait tous les jardins de banlieue, on en aurait des surprises... Tu as bien de la chance d'assister à un enterrement traditionnel, ce n'est pas permis à tout le monde. Et ne t'inquiète pas pour la ficelle, elle est magique. Elle se dissout en quelques jours et tombe en poussière.

Roger eut l'impression que la nuit tombait bien vite. Mais ce n'était que le couvercle que l'ouvrier avait soigneusement ajusté, avant de le clouer en chantant bizarrement, vu les pointes d'acier qu'il cueillait une par une entre ses lèvres.

Dans son cercueil, la lumière passant par les trous donnait un air de fête à l'événement : l'enterrement de Roger ! Si sa mère le voyait. Une pensée le traversa brièvement : est-ce qu'il n'aurait pas dû être terrorisé, se débattre, hurler ? Est-ce que les saloperies qu'on lui avait injectées avaient un effet retard euphorisant ? Mais Roger était trop près des choses, trop pragmatique pour se poser des pareilles questions. Il écoutait la voix nasillarde de l'ouvrier, dont la bouche, libérée du dernier clou, se remettait à ses commentaires guillerets. Une bonne nature lui aussi, ce menuisier chinois.

— Tu comprends, Roger – c'est Roger n'est-ce pas ? Et comment pour les petites dames ? hi hi – je suis sûr que tu dois te dire : mais pourquoi a-t-il percé le couvercle ? Mais pour que tu puisses respirer, Roger. Un homme qui étouffe dans un cercueil, ça s'agite beaucoup ! Comment ? Pourquoi on ne t'a pas tué avant de t'y mettre ? Tu sais, il n'y a pas plus prudent que monsieur Fo Tsen. Cet homme est un génie qui prévoit tout. Suppose qu'il y ait une descente de police. Eh bien monsieur Fo Tsen préfère leur montrer un homme vivant plutôt qu'un cadavre, tu comprends ? Quand tu seras dans le corbillard, les trous serviront à diffuser un gaz anesthésiant, on n'est pas des monstres, hein, tu t'endormiras en douceur, et dans la foulée tu seras parti, très loin,

parce qu'on aura bouché les trous avec un mélange de colle et de sciure de bois.

— Merci vieux t'es un frère !

Roger rigolait tout seul dans son cercueil. C'était une bonne blague. Ils étaient forts, ces Chinois, et il était content de pouvoir leur rendre service en étant le héros de cette belle farce. Il se mit à songer à toutes les têtes de Chinois et de Chinoises éplorés qui allaient se pencher sur son cercueil et faillit s'étouffer de rire. « Eh Roger, c'est pas encore le moment, ne pars pas prématurément... Prématurément ! Je ne savais même pas que je connaissais ce mot. J'ai pas dû l'employer depuis des siècles. Leur saloperie d'injection c'est quelque chose. La science infuse. »

Pendant que Roger délirait doucement, un corbillard était entré à reculons dans le garage. Par la vitre du bureau, Fo Tsen, immobile, surveillait l'opération. Le cercueil fut arrimé sur son socle, les portières du hayon claquèrent et le véhicule s'ébranla tandis que les portes du hangar se refermaient.

« Maintenant, murmura Fo Tsen pour lui-même dans sa langue maternelle, il faut s'occuper de la policière. » Il contemplait le hangar et les piles de cercueils de l'entreprise de pompes funèbres, qu'il gérât, comme tant d'autres de ses entreprises, pour le compte de la Tang Chu. C'était une entreprise florissante.

Quant au corbillard, il resta un moment dans la rue de Tolbiac avant d'emprunter la rue du Dessous-des-Berges, déserte à cette heure. Pas tout à fait. Un camion dévalait la voie, un peu trop vite.

Brichot faillit ne pas la voir. On le sait, l'attention est un curieux mécanisme. Il arrive que trop d'attention tue l'attention. Ne serait-ce que parce que la fatigue de la tension, sans jeu de mots, coupe l'attention à intervalles réguliers. Dans ces moments-là, on ne voit même plus le visage autour du nez. Il la reconnut à l'une de ses jambes, comme un flash, une jambe qu'il avait vue récemment dans un salon cossu, jambe aguicheuse et qui maintenant, sous ses yeux, disparaissait à l'arrière d'un taxi.

Il démarra et laissa deux voitures entre eux. Lorsqu'ils arrivèrent en cortège dans le quartier Italie, et qu'il vit se multiplier le long des façades les commerces du quartier chinois, il redoubla d'attention. « C'est un peu chelou comme destination ! Dans quoi peut-elle bien tremper, cette garce de Volodine... » Il se triturerait la moustache, concentré. Il savait d'expérience qu'il n'y a pas pire pour un flic, même un bon comme lui, qu'une filature dans ce quartier bourré de galeries, de passages entre les tours, de niveaux différents, d'établissements à double ou triple sortie. Il s'empara de l'équipement radio et sonna Corentin.

— Oui, grand chef, comme dit Géraldine. Il y a peut-être de l'eau dans le gaz. La dame est sortie, a pris un taxi et devine où nous sommes ?

— Du côté de la place d'Italie, dans le quartier chinois bien sûr.

— Boris, tu es décourageant ! Mais bon, ça me fait bien plaisir que tu aies retrouvé toutes tes facultés.

— J'y ai fait mes études, plaisanta Corentin.

— En attendant, rappelle-toi le nombre de pékins... tiens c'est de circonstance tu avoueras !

— J'avais noté, Mémé, continue tu es sur la bonne voie, ne lâche pas la piste et renifle, mon bon pékinois.

— Je disais : rappelle-toi le nombre de pékins qui nous ont semés dans ce quartier ! Qu'est-ce que je fais ? Tu m'envoies du renfort ?

— Où es-tu ?

— Nous tournons du côté de la rue de Tolbiac, avenue de Choisy, bref, tu vois le topo ?

— J'arrive, Mémé. Reste à l'antenne.

Brichot coupa la communication, fébrile soudain. Le taxi venait de s'arrêter et de décharger sa cliente. Il regarda autour de lui pour une place de stationnement. Un passage à piétons. Il se mit dessus, laissa s'égosiller la contractuelle plantée là, médusée par l'audace, et se mit à suivre la suspecte, mais il se rendit compte que ça n'allait pas être de la tarte. Elle se retournait de temps à autre, avec soudaineté. « La garce ! Elle se comporte comme si elle craignait d'être suivie. Aveu de culpabilité ou je ne m'y connais pas. Et puis merde, elle me connaît bien, elle m'a regardé jusque sous la moustache. » Il traversa la rue pour la suivre à partir de l'autre trottoir. Puis la précéda. Bon vieil adage : si tu veux suivre quelqu'un, précède-le. Mais ça c'était de la théorie. C'est lui qui devait se retourner de temps à autre, rien de tel pour attirer l'attention. Quand il se retourna encore, elle s'était arrêtée, se balançait au bord du trottoir, le nez en l'air. Qu'est-ce qu'elle foutait nom de Dieu ? Il prit son portable et s'affaira dessus comme quelqu'un qui cherche une coordonnée, puis le porta à l'oreille, dissimulant sa moustache de son coude. On aurait dit qu'elle attendait quelqu'un. « Nom d'un chien ! » Son intuition l'avait averti de ce qui se tramait. Mais oui, elle attendait quelqu'un. Comme dans un mauvais rêve, il vit une voiture noire s'arrêter devant elle. Elle grimpa rapidement et la voiture démarra sur les chapeaux de roue.

Brichot était comme fou. Il se mit à courir. Tant pis pour le rétroviseur du gars. Après tout, il avait une chance de ne pas être repéré, le chauffeur était trop pressé. Il courait à perdre haleine, donnant tout ce qu'il pouvait. Là-bas, la voiture vira, empruntant une petite rue qu'il rejoignit les poumons en feu. À l'autre bout, la voiture venait de virer, encore à gauche. Il piqua un sprint, un dernier avant de rendre le corps, en attendant l'âme. Par chance, la rue était très courte, il fut vite au bout, et quand à son tour il prit à gauche, il se rendit compte de deux choses : premièrement, ils étaient revenus sur l'avenue de Choisy ; deuxièmement, la voiture avait disparu. Il tapa du poing dans la

paume de sa main gauche, fit quelques pas sur l'avenue. Puis il sonna Corentin.

— Oui ?

— Je l'ai perdue.

Il éloigna l'appareil de son oreille, le temps de laisser les décibels du juron s'égailler dans l'air vicié de la rue.

— Ecoute, Boris, elle ne peut pas être très loin, cette foutue voiture. D'après mes calculs, elle s'est engouffrée sous un portail quelconque, le temps que je parcoure la rue des Avenues. À vue de nez, et avec la circulation de l'avenue de Choisy, j'estime à cent cinquante mètres maximum le trajet qu'elle a pu parcourir avant de disparaître, d'un côté ou de l'autre de la rue. Je vais étudier le terrain en t'attendant. Mon petit doigt me dit que Géraldine n'est pas loin.

— Mémé, prudence, je suis en route.

À quoi tient le hasard ! Si l'accident avait eu lieu plus tôt et plus près, Mémé l'aurait entendu, il y aurait peut-être même assisté, il se serait approché... mais aurait-il fait un rapprochement entre cet événement et l'affaire tordue qui les occupait depuis quelques jours à la Brigade ?

Le choc, le bruit de tôles froissées, l'huile et l'essence répandues sur la chaussée, tout cela eut lieu sans témoins, rue du Dessous-des-Berges. Le camion sans contrôle heurta le corbillard chinois de face, le repoussant contre un mur aveugle, juste avant l'entrée du fameux tunnel qui passait sous une voie de chemin de fer venue de la gare de Bercy, où s'étaient tournés un certain nombre de films français de l'entre-deux-guerres. Le conducteur du camion s'affala sans plus bouger sur son volant, un bras passé par-dessus la glace brisée, la main pendant sur la portière. Côté corbillard, dans la cabine occupée par deux Chinois, l'un était mort, volant enfoncé dans la cage thoracique, mais le passager, bien vivant, n'avait que des blessures superficielles, son visage haché par les éclats du pare-brise, des rigoles de sang sinuant de son cuir chevelu, de ses joues et de ses oreilles jusque dans son cou pour l'affubler d'une écharpe bordeaux du plus bel effet. Son nez, solidaire de tout ce sang, coulait aussi, de même qu'une main qui passait et repassait sur le visage, mais qui était peut-être intacte, uniquement poisseuse du sang que lâchait le visage. Oh il n'était pas dans un état exceptionnel, le passager chinois, il lui fallait juste un petit moment pour se remettre du choc.

À l'arrière du corbillard, un troisième Chinois occupait une curieuse position : agenouillé la tête sur le plancher, son visage trempait dans une flaque humide qui dégageait une drôle de vapeur blanchâtre. En fait, un observateur attentif eût constaté que le chanceux Chinois n'avait aucune blessure. Il dormait ! Mais il n'était peut-être pas si chanceux que cela. Seules quelques personnes, dont Fo Tsen et son menuisier, ainsi que Dieu là-haut, qui voit tout et qui sait tout, pouvaient avoir quelque doute sur la bonne santé

apparente du Chinois. Ils eussent conclu que, à respirer ainsi le produit qu'il n'avait pas eu le temps d'infiltrer dans le cercueil, le Chinois n'allait jamais se réveiller. Quand on dépasse la dose prescrite, n'est-ce pas ?

La touche grotesque de cet accident spectaculaire, c'était ce cercueil éclaté sur le macadam. Les portes du hayon s'étaient ouvertes sous le choc, et le cercueil avait jailli comme une fusée avant de glisser sur le revêtement de la chaussée. Il s'était arrêté, et avait terminé sa vie, si l'on peut dire, en s'ouvrant gentiment après tant de chocs successifs. Les panneaux latéraux s'étaient abaissés comme dans un ralenti, jusqu'au sol, les clous avaient grincé puis cédé, et, faute de soutien, le couvercle avait glissé de guingois, malgré les clous. À croire que les cercueils de Fo Tsen n'étaient pas faits pour durer. À croire que son menuisier revendait ses clous de dix centimètres, estimant que quatre centimètres suffisaient bien pour un mort qui ne viendrait jamais protester de la mauvaise qualité du travail.

Grotesque ? Mieux encore : surréaliste ! On en serait venu à regretter que cela se fût passé sans témoin. Car près du cercueil, un homme se relevait, ressuscité d'entre les morts, ne portant plus qu'une ficelle de momie qui se relâchait autour de son corps et tombait doucement en accordéon à ses pieds. Il enjamba le petit tas de fibres végétales censées se déliter dans les prochaines heures et se mit à chanter « Il est né le divin enfant », avant d'entremêler ces belles paroles d'un vocabulaire beaucoup moins orthodoxe, pardon, catholique, où il était question d'un certain curé de Camaret.

Chanson qui mit un peu de temps à parvenir aux oreilles du Chinois, toujours à récupérer du choc sur son siège passager. Il voulut ouvrir sa portière. Bloquée par le choc. Il voulut descendre la vitre. Bloquée. Il passa le visage par le pare-brise en miettes, vit Roger s'éloigner en chantant « Le rêve passe », rentra la tête, ouvrit la boîte à gants, prit un petit pistolet noir de fabrication chinoise, passa la tête à l'extérieur, puis un bras, puis le torse, rampa sur le capot couvert de menue verroterie qui scintillait dans la lumière et leva le pistolet. Une balle partit, une deuxième. Elles n'eurent pour effet que de renforcer la conviction du rêve qui passait et s'éloignait en chantant. Le Chinois leva encore le bras, mais qu'est-ce qu'on pouvait faire avec un petit pistolet, à part rater une vache dans un couloir. Son bras s'affaissa, le pistolet roula le long du capot avec une série de klong, et le Chinois décida in petto de rester couché sur le moteur chaud. Il n'allait peut-être pas si bien que ça, après tout. Dans sa poche, un portable sonnait, sonnait. Qui était-ce ? U s'en fichait. Ce pouvait même être Fo Tsen, il se fichait de tout.

C'était Fo Tsen.

CHAPITRE IX



Fo Tsen raccrocha. Il était préoccupé. Pour la première fois, l'une de ses affaires ne se déroulait pas comme il l'avait prévu. L'aléa humain. Jamais il n'aurait dû engager ces deux éléments occidentaux. On ne pouvait décidément se fier qu'aux compatriotes pour mener les choses à leur terme fixé, et selon la procédure établie. Est-ce que ce genre de dérive, dû à la pourriture morale de l'Occident, pouvait déteindre sur la mentalité de son peuple ? Sur ceux qui depuis des années habitaient en exil volontaire sur la terre parisienne, peut-être. En tout cas, il avait maintenant des soucis avec une équipe cent pour cent chinoise, qui ne répondait plus au téléphone.

Justement, le sien sonnait. Il décrocha, répondit, écouta, blanchit, se cassa en deux alors qu'il n'y avait personne pour l'observer, écouta. À l'autre bout du fil, à Shanghai, dans un immense bureau situé au 78^e étage d'une tour dominant une courbe du Huangpu, Fu To Sen tapotait le bois laqué noir de son bureau. Il n'y avait rien dessus, si l'on exceptait un téléphone à touches multiples. Aucun papier, dossier, stylo... Fu To Sen comptait sur sa mémoire infallible. Petit, les cheveux gris, on aurait pu croire que le volume de la pièce et la surface lisse de son bureau, un peu moins grande que la piste d'envol d'un porte-avion, l'auraient écrasé, amenuisé à la taille d'une fourmi. C'est le contraire qui se passait. Tous ses visiteurs, une fois les lieux quittés, en parlaient comme d'une énigme : le maître absolu de la Tang Chu paraissait immense à proportion de l'espace qu'il s'était attribué. Eût-il été debout au milieu de la place Tian an Men que celle-ci eût vu ses proportions s'ajuster au personnage, l'un des plus puissants du pays.

— Où en est-on ?

Il écouta son représentant pour la France débiter son rapport. Ce Fo Tsen, finalement, manquait d'ambition. Ou d'énergie. Toute équipe s'usait au bout

d'un certain temps, à commencer par ses responsables. Il fallait, périodiquement, faire monter les échelons de la Triade à des jeunes loups. Fo Tsen avait été un formidable loup, mais avait-il encore les dents assez aiguisées.

— Fo Tsen ?

— Oui.

Fu To Sen sourit. Il les avait bien dressés, ses employés. Plus aucun n'employait de ces mots, Maître, ou Commandeur Céleste, ou Lumière des Astres, qui n'étaient jamais que perte de temps quand il fallait aller droit au but avec un minimum de paroles. Le maître de la Tang Chu trouvait que l'absence de toute obséquiosité affichée représentait l'ultime faculté d'obéissance. Qu'on n'osât plus lui manifester le moindre signe de servilité, voilà qui était l'aboutissement du vrai pouvoir, du pouvoir absolu.

— Qu'est devenu le corbillard ?

Là-bas dans son bureau du XIII^{ème} arrondissement, Fo Tsen crut à une hallucination auditive. Il était impossible que la Tang Chu soit au courant de ses agissements quasiment en temps réel, et avec un tel raffinement dans le détail. Mais Fu To Sen, à Shanghai, poursuivait :

— Le corbillard qui transporte ce Roger. Vous avez de ses nouvelles ?

Fo Tsen balbutia :

— J'attends un coup de fil, grand maître.

— Pardon ?

— J'attends un coup de fil.

— Envoyez une équipe rue du Dessous-des-Berges. Vite. Et tenez-moi au courant personnellement. Parlez-moi maintenant de Géraldine Hébert.

— Je m'en occupe, grand... Je m'en occupe.

— Il est bien tard. Je vous laisse.

La communication fut coupée. Fo Tsen était gris.

Il prit des dispositions pour envoyer quelqu'un sur la trace du corbillard. Il faillit y aller lui-même, mais c'était sans doute une erreur. Il devait rester ici, aux commandes. Il comprit qu'il fallait faire quitter les lieux à la policière sans perdre une seconde. Plus question d'utiliser la méthode du cercueil. Fallait-il tout simplement lâcher la jeune femme dans la nature... Après tout, elle ignorait où elle était. Mais elle avait vu son visage. Hors de question de la laisser partir.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'on lui annonça l'arrivée d'Hélène de Volodine. Il la reçut immédiatement.

— Où en est-on ?

Inconsciemment, il reprenait mot pour mot la question qui avait ouvert sa communication désastreuse avec Fu To Sen.

— Il a craqué, répondit fermement Hélène. Il cède sur tout, et rassemble l'argent pour demain.

— Demain ? Pourquoi si tard ? Le temps presse, madame.

— Le sage pratique la vertu de patience.

La réponse mit Fo Tsen dans une rage terrible. Mais elle transparut à peine, peut-être dans une vibration particulière de la voix.

— Madame, vous me faites l'honneur de connaître nos classiques. Je vous répondrai par un aphorisme de Sun Tsu, notre grand théoricien de la guerre : « Que les femmes se taisent quand bruissent les armes. »

— Puis-je tout de même vous demander où je dois livrer l'argent ? fit-elle sans relever, sinon le menton, comme la grande dame qu'elle se pensait.

— Sauf contrordre de notre part selon le canal habituel, ici même. Vous viendrez comme aujourd'hui, selon la même procédure. Et maintenant allez bénéficier de nos massages, Madame. J'ai commandé la plus compétente de nos masseuses pour votre bien-être, car j'ai besoin de tous mes hommes sur le pont.

Soudain renfrognée, Hélène de Volodine se leva, salua, et sortit du bureau. Elle fut immédiatement prise en charge. Dans le couloir qui conduisait aux salons de massage, elle nota la présence d'ouvriers qui réparaient la porte du fond, puis fut introduite dans un salon et prise en mains. On la déshabilla, on l'enduisit de crème, on la massa, et elle rongea son frein. Massage classique, ennuyeux. Elle congédia la Chinoise.

— J'ai besoin d'être seule un moment. Vous pouvez disposer.

Quand la masseuse fut sortie, reprise par son démon, incapable de lui résister alors qu'elle devinait ici même une situation très tendue, elle entrouvrit la porte et lorgna vers les deux Chinois qui réparaient la porte. Elle avait juste remis ses dessous, sans son corset, et passait une longue jambe par le chambranle, sans cesser de fixer les ouvriers qui s'étaient immobilisés, leurs outils à la main, en attendant qu'elle-même ait en mains le seul outil qui l'intéressait. Ainsi accourée sur le seuil, elle frissonna : elle se faisait l'effet d'une pute. Et ça la faisait juter, sa culotte se mouillait. L'un des Chinois s'avança, puis se retourna, hésitant. Il voulait bien y aller, mais pas seul. Ils se décidèrent brusquement à entrer tous les deux. Hélène referma vivement le battant.

— Voyons comment vous êtes montés, jeunes hommes.

Ils étaient fort timides, aussi entreprit-elle d'autorité de dégrafer leur pantalon, de sortir leur membre et de les sucer l'un après l'autre tandis que, sidérés par la bonne affaire, les deux hommes s'accrochaient à ses épaules, tout de suite raides dans sa bouche. La chose fut tellement bien menée, tambour battant, que bientôt Hélène eut son content de semence. Enfin, dans la bouche. Restaient d'autres soifs qu'elle estima pouvoir satisfaire sans trop attendre.

— Vous êtes jeunes et forts. Venez donc, votre porte attendra bien d’être fermée, je vous offre d’en ouvrir de bien plus confortables.

Elle s’allongea sur le lit de massage, fit signe à l’un des deux Chinois de se placer entre ses jambes.

— Comment t’appelles-tu toi ?

— Lan Lan, madame.

— Eh bien Lan Lan approche-toi, pose tes mains sur mes seins.

Comme il obtempérait, il se trouva que son sexe encore poisseux et à moitié érigé entra en contact avec l’entrejambe d’Hélène. En même temps, deux talons s’appuyaient sur ses reins, l’enfermant dans un cercle de charme. Il n’en fallut pas plus à son membre retrouvant une vigueur instantanée pour s’engager dans une grotte trempée de chaude humidité. Cela déclencha un mouvement de va-et-vient qui enchantait Hélène. Cette fois, le garçon allait pouvoir se contenir plus longtemps. Pendant qu’il la limait, elle tourna la tête.

— Et toi mon pauvre garçon, comment faut-il t’appeler ?

— Tou Fou.

— Eh bien dis donc, j’espère que tu fais honneur à ton nom. Viens donc me le prouver !

Et comme le garçon restait indécis, les yeux mobiles cherchant où intervenir, elle s’écria :

— Mais quel nigaud ! Cherche un peu ton terrier mon mignon. Il vaut largement celui qu’occupe ton collègue. Je te prie de croire qu’il ne chôme pas à la tâche. Petit mais habile.

Hélène fit grimper Lan Lan sur elle, lui commanda de s’allonger sur elle. Elle se retrouva ainsi les fesses au bord de la couche.

— À toi, Tou Fou, montre ce que tu sais faire. Debout, comme un brave soldat de l’amour !

Tou Fou s’approcha, puis il y eut un instant de flottement bizarre. Les choses ne se passaient pas tout à fait comme elle l’avait prévu.

— Mais qu’est-ce que tu fais ? Encore un peu faiblard ? Approche-toi de ma bouche que je t’arrange ça.

Elle trouvait que Lan Lan s’agitait bizarrement, gémissant chaque fois qu’il se retirait d’elle avant d’y revenir plus sauvagement. Puis elle sentit les jambes de Tou Fou contre les siennes qui pendaient aux bords de la table. Puis les mains de Tou Fou qui s’agrippaient. Puis Lan Lan qui la pénétrait violemment, avec une force redoublée. Redoublée, oui ! Elle comprit que Tou Fou s’était engagé dans la voie étroite, la voie de Sodome. Celle de Lan Lan. Elle éclata d’un rire énorme, irrépressible, secouée, le corps soulevé par la houle de son hilarité, si bien que lors de l’un de ses retours, le membre de Lan Lan se trompa de route et s’engagea entre ses fesses. « Allons, se dit-elle, finalement, tout arrive à qui sait attendre. » Tou Fou, qui avait largement

justifié son nom, déchargea le premier, ce qui déclencha les jaillissements bruyants de Lan Lan, tandis qu'Hélène accueillait avec ravissement de pareilles démonstrations, elle n'était plus que spasmes et fontaine d'abondance.

Les deux garçons, penauds, se rhabillèrent à toute vitesse.

— C'est cela les enfants, regagnez vos postes abandonnés pour la meilleure des causes.

Et pour elle-même : « Ingratitude des hommes ! Dès qu'ils ont pris leur plaisir, ils n'ont qu'une hâte, retrouver leur joujou, que ce soit un marteau, une poêle à frire ou un ordre de bourse. »

Elle se rhabillait, rajustait ses bas, lorsqu'on vint la chercher. Fo Tsen voulait la revoir pour préciser certains détails. On la fit poirotter un long moment dans l'antichambre. Rongeant son frein, et en l'absence de toute revue féminine, elle se demanda comment passer le temps. Avant de glisser sa main sous la jupe de son tailleur.

Brichot fit un signe à Corentin dès qu'il le vit apparaître. Il s'était installé à la terrasse d'un café d'où il avait une vue imprenable, en enfilade, sur la portion d'avenue qu'il venait d'explorer minutieusement... et en pure perte. Il était aussi amer que le demi de bière qu'on lui avait servi.

— Bredouille.

— Allons allons Mémé. Raconte.

— Rien à raconter. Elle était attendue. Elle a arpenté les lieux à pied pour noyer le poisson...

— ... et surtout te faire quitter ton véhicule !

— Oui, oui bien sûr, classique. Donc quelqu'un l'a embarquée vite fait, et nous voilà Gros-Jean comme devant.

— Pas si sûr ! Raconte !

— Quoi ? Les boutiques de l'avenue ? Les portails par où aurait pu s'engager une voiture ? Un garage, une épicerie de gros, un Spa, une entreprise de pompes funèbres, un atelier d'informatique...

— Pas de défaitisme. Reprenons les choses par le début.

Ils épluchèrent les éléments dont ils disposaient. Ils refirent le parcours de Brichot. Et Corentin déchantait. Trop de possibilités. Il fallait fouiller tout le quartier. Déclencher le plan d'investigation des grands jours. À quoi bon ? Ils allaient croiser des sourires trop fins, des rires chantants, des politesses polies comme une pièce de laque ancienne, et surtout, surtout, le silence, un grand silence oriental, fermé, énigmatique, fleuri.

Ils revinrent au bar, commandèrent deux cafés.

— Trois Chinois... Un grand, un moyen, un petit. Ça doit se retrouver !

— Ah oui ? Moi je veux bien les retrouver, mais allons chercher à Neuilly sur l'Île de la Jatte. Ils seront plus repérables qu'ici. Et puis qu'est-ce qu'il nous veut celui-là ?

— Mais de qui parles-tu, Mémé ?

Brichot se pencha en avant.

— Le type de la table à côté, il ne cesse de nous zieuter... et de nous écouter.

— Laisse tomber, il y a des curieux partout. Ca mange pas de pain.

— Et je peux te dire qu'il a quelque chose de bizarre...

— Pardon messieurs. Je vous entends discuter. Forcément, on a les oreilles qui traînent au café. C'est des lieux de rencontre, pas vrai ? Fort sympathiques...

Corentin se retourna. L'homme qui leur parlait portait une énorme moustache tout droit sortie des Brigades du Tigre. Visage plutôt grossier mais œil dur et brillant.

— ... On y voit de tout, dans les cafés : des riches des pauvres, des sportifs et des rats de bibliothèque, des flics et des truands, de tout quoi... C'est bien agréable. On peut se donner des coups de main, aussi, hein ? Ce n'est pas interdit. Moi je rends service, c'est ma nature. J'entends des besoins ? Je réponds présent. On a oublié le sel ? Je donne le mien...

— Il va nous lâcher ce con ? Boris, fais quelque chose. Avec ta politesse habituelle et désarmante...

— ... On a besoin de beurre pour les escargots et les boutiques sont fermées. Je donne ma motte, je suis pas chiche. Tenez, y a des types qui cherchent trois Chinois. Moi, je leur dis d'accord, je suis comme ça. C'est pas courant hein, des types qui cherchent trois Chinois. Vous me direz, des Chinois, il y en a plus que trois ici. Ouais, mais mes Chinois, ils sont pas pareils. Et teigneux avec ça. De vraies aiguilles dans une botte de bon foin. Parce qu'ils sont pas méchants somme toute les Chinois. Y a pas plus tranquille ni plus discret. Notez, ce que je dis...

Corentin fixait le type d'un œil brûlant.

— Ce que je dis, c'est que les types qui cherchent trois Chinois, ils pourraient aussi bien aller commander un cercueil ! Parce qu'il faut pas s'y frotter hein ! Des cercueils, vous me direz, ça ne se trouve pas partout, hé hé. Moi, à choisir, je préfère le Spa. Les masseuses, c'est plus sympa que les cadavres. Ouais, les deux boîtes communiquent. Faut le savoir ! Moi je vois pas le rapport.

Le type se levait.

— Bien le bonjour messieurs. On ne sait jamais, si vous les croisez, transmettez les amitiés de Milo. Milo, vous vous souviendrez ?

Il quitta la table et s'éloigna. Brichot s'était redressé, les genoux à moitié dépliés.

— On l'alpague ?

— Laisse. On y va. Et tout de suite.

— Sans plan de bataille ? Sans arme ?

— J'ai les armes. Quant au plan...

— On improvise, banco.

— Dis, qu'est-ce que tu trouvais de bizarre à ce type, Mémé ?

— Sa moustache. Elle est fausse. Et crois-moi je m'y connais.

Corentin se retourna, mais Milo s'était évanoui.

— Bon, on passe par la voiture, on se charge de bonne artillerie et on y va.

CHAPITRE X



Fo Tsen était dans son bureau, nu sous une ample robe de mandarin bleu canard. Assis en position de méditation, les pieds croisés, les mains à plat posées sur les genoux, paumes vers le ciel, il attendit d'atteindre le degré d'apaisement profond qu'il souhaitait puis lança un ordre bref au grand Chinois immobile dans un angle de la pièce. Ce dernier manipula deux interrupteurs. Le premier fit l'obscurité dans la pièce, le second déroula un

écran, enclenchant dans la même procédure le démarrage d'un lecteur. L'image se précisa sur l'écran. Elle avait deux sources différentes et un montage automatique variait le choix des sources de manière aléatoire, offrant deux points de vue différents de la même scène. La première séquence montrait une femme occidentale tirant par le bras deux Chinois vêtus en ouvriers, et les premiers mots de la bande son résonnèrent dans la pièce : « Voyons comme vous êtes montés, jeunes hommes ! ».

Les scènes se succédaient. La fin du film vit les deux Chinois s'habiller précipitamment et quitter la pièce sans demander leur reste. Le grand Chinois manipula les interrupteurs, l'écran s'enroula, la lumière revint. Il vint s'accroupir auprès de Fo Tsen et lui tendit une serviette de bain, s'efforçant de garder les yeux baissés. Il était proprement stupéfait. Vers la fin de la séance, il avait entendu son patron gémir. Embarrassé de soucis, peut-être était-il légèrement moins maître de lui-même.

— Va maintenant, amène-moi la femme.

Quelques instants plus tard, le grand Chinois revint avec Géraldine puis se retira. Fo Tsen resta longtemps silencieux puis lui dit :

— Déshabillez-vous.

Géraldine répondit sèchement :

— Non.

Fo Tsen la gratifia d'un regard qui pouvait passer pour une marque de respect.

— Vous n'êtes pas comme l'autre. Cette grande bringue de votre race qui commence à pourrir par le sexe comme les poissons pourrissent par la tête.

Ce fut la seule fois que Géraldine le surprit perdant son sang-froid. Mais elle ignorait de qui il parlait.

— Mademoiselle Hébert, il ne s'agit pas de ce que vous croyez. Si je vous demande de vous déshabiller, c'est pour vous faire enfiler une blouse de masseuse. Vous allez provisoirement faire partie de notre personnel. Déshabillez-vous, passez cette tenue, fit-il en désignant un dossier de chaise, mettez-vous derrière le paravent si la pudeur vous le suggère. Mais vous sortirez de ce bureau en blouse blanche.

Le ton définitif des derniers mots lui fit comprendre qu'elle avait tout à gagner à obéir à un ordre bizarre à coup sûr, mais qui semblait peu porter à conséquence.

— Vous allez faire partie de notre petite équipe de masseuses à domicile.

Il attendit patiemment qu'elle réapparaisse dans la tenue exigée.

— Bien. Allons-y.

— Et mes vêtements, protesta Géraldine.

Fo Tsen cilla, marqua une milliseconde d'hésitation.

— Prenez-les avec vous, bien sûr.

Le « bien sûr » était de trop. Traduit en clair, il signifiait « Tu n'en auras bientôt plus besoin. »

— Suivez-moi.

Il ouvrit une porte. Elle songea un instant à lui sauter dessus. Il paraissait si frêle. Mais elle vit le grand Chinois qui les attendait dans le couloir. On la conduisit jusqu'à sa cellule, on l'allongea, on l'attacha, on la piqua, un grand froid suivi d'une intense chaleur l'envahit.

— Ne craignez rien, fit Fo Tsen, étrangement paternel. Nous faisons parfois des erreurs de dosage, mais cette fois, il n'en sera rien. Vous éprouverez une légère euphorie et serez en partie détachée du monde. N'est-ce pas l'ambition des plus grands sages ? Si nos ancêtres pouvaient constater qu'un peu de chimie remplace aisément des années de méditation, ne croyez-vous pas qu'ils deviendraient fous ?

— Vraiment, la chimie est un substitut ? Vous y croyez ?

— Non, mademoiselle Hébert. Mais je fais partie d'un autre temps, un temps qui s'achève. Adieu, mademoiselle Hébert, je ne vous reverrai plus.

Géraldine ne parvint pas à être inquiète. Elle trouvait assez drôle de jouer à la masseuse. Elle fut installée dans une voiture, ou plutôt un petit fourgon de transport de personnes, où elle retrouva ses nouvelles collègues. Elle en reconnut deux, et rougit. Elle s'assit entre elles et posa ses mains sur leurs cuisses. Elle pensait qu'elle avait deux papillons à la place des mains. Qui lui avait donc parlé de papillon récemment ? C'était lié à un souvenir délicieux... ah oui, Vanessa. C'était elle le papillon, avait dit Corentin. Et maintenant le papillon s'était transformé en Géraldine. Et ses deux compagnes avaient posé chacune une main sur la sienne et l'empêchaient de jouer au papillon. Peut-être n'avaient-elles pas envie de jouer... Mais qu'est-ce qu'elle faisait là ? N'était-elle pas flic ? Et c'était elle qu'on amenait dans le panier à salade, un comble. Puis une image... Corentin... Comment faisait-il l'amour ? Et si un jour elle écartait les cuisses pour lui ? Oh pauvre Liselotte, mais où était Liselotte ? Des siècles qu'elle ne l'avait pas vue. Elle se mit à sangloter, sous le regard impassible du grand Chinois qui accompagnait le commando de masseuses à domicile.

Géraldine ignorait qu'elle délirait comme ce Roger qu'elle n'avait jamais rencontré, quoique son délire fût d'un niveau plus faible, et laissât apparaître, périodiquement, des fragments de réalité qui étaient comme des flashes et la faisaient s'apitoyer sur elle-même.

Le fourgon quitta le Spa et s'engagea dans l'avenue de Choisy. Comme un enfant, Géraldine regardait avec ravissement le spectacle de la rue. Elle agrippa le bras du Chinois.

— Oh arrêtez, arrêtez, c'est Corentin, avec Brichot, là sur le trottoir. Des copains, non des collègues, que je n'ai pas vus depuis... des siècles ? Non,

hier, ou ce matin... mais arrêtez bon sang je veux leur parler.

Puis elle se colla à la vitre, hilare, bouche contre la vitre, faisant de grands signes. Elle les perdit de vue.

Corentin et Brichot avançaient à grands pas vers la vitrine de la société de pompes funèbres.

CHAPITRE XI



Fo Tsen avait allumé son petit écran de bureau, sélectionné une caméra. Un immense mépris s'afficha sur sa figure quand il vit Hélène de Volodine agitée de spasmes sur le siège de son antichambre. Elle avait posé ses talons sur une table basse, écarté largement ses jambes, retroussé sa jupe. On ne voyait que sa main s'agiter entre ses cuisses pleines. Sa langue pointait légèrement entre ses lèvres, elle haletait. « Cette femme n'en a jamais assez », nota le délégué en France de la Tang Chu. Mais il était surtout furieux contre lui-même, contre son bas-ventre qui, à l'instant, faisait mine de s'émouvoir. Si n'importe quelle truie obtenait cet effet, c'est qu'il perdait la maîtrise de lui-même. Où étaient les leçons perdues des grands sages dans ce milieu occidental si peu propice au silence, à la méditation, à la lenteur. La lenteur, voilà ce qui lui manquait. Il fallait agir trop vite, prendre des décisions trop vite, et c'est ainsi que les situations se dégradaient, que la course des événements prenait d'imprévisibles voies de traverse.

Fo Tsen n'avait pas besoin de revoir Hélène de Volodine. S'il la faisait attendre dans son antichambre, c'était à cause de Li Peng. Li Peng, qui allait mourir dans les bras de cette femme...

Il avait beaucoup réfléchi avant d'en arriver à cette décision. Il y avait dans son entourage, son personnel, une taupe qui était l'œil de la Tang Chu, qui savait tout, suivait tout, rendait compte de tout. Mais qui ? Qui avait pu prévenir aussi rapidement de l'accident du corbillard ? De deux choses l'une : ou bien le corbillard avait été suivi par la taupe, ou bien Fu To Sen avait été appelé par le seul survivant de l'accident : Li Peng, qui avait été assez vaillant après le choc pour avoir eu le loisir de tirer sur Roger. Mais il lui était impossible de mener une enquête au sein de ses troupes. La Tang Chu à Shanghai en eût été immédiatement avertie. Il était bel et bien coincé. Le seul moyen était d'éliminer Li Peng, car sa conviction était maintenant ancrée : c'était lui, ce ne pouvait être que lui. Il s'était réveillé de son bref évanouissement et avait prévenu Shanghai avant de l'appeler. Evidemment, il aurait pu vérifier le portable de cette ordure, mais l'appel avait certainement été effacé.

Il fallait donc que Li Peng disparaisse. À la condition que sa mort passât pour un accident. Ou un meurtre commis par un Occidental. Aucune ambiguïté ne devait subsister dans le destin du félon qui puisse mettre la puce à l'oreille de Fu To Sen. Une mort naturelle en quelque sorte, et dans leur métier l'assassinat était l'une des formes de la mort naturelle.

Il avait donc pris ses dispositions, seul, sans témoin. Il savait que toute personne qu'il impliquerait dans son projet deviendrait ipso facto un témoin dangereux pour la suite de sa carrière. Il s'était rendu chez le médecin du Spa, après l'avoir éloigné sous un quelconque prétexte, avait prélevé dans la pharmacie ce produit miracle qui faisait merveille pour la docilité des personnes qui le recevaient, l'avait injecté dans le bras de Li Peng pendant que celui-ci dormait, se remettant de l'accident.

Et maintenant, tandis que sur l'écran, Hélène de Volodine, noyée de plaisir, restait affalée sur son siège, jambes nues et jupe retroussée, il restait un seul geste à faire. La main de Fo Tsen planait sur le téléphone comme un faucon hésitant, ou calculant le bon angle, avant de chuter comme une pierre sur sa proie.

Il décrocha, laissa sonner un moment, le temps pour Li Peng de se réveiller. Si l'excitant contenu dans le produit injecté ne l'avait pas déjà mis debout.

— Oui, patron ?

— Li Peng, va dans mon antichambre, ramène-moi cette femme. Mais amuse-toi avec elle, prépare-la.

— Comme d'habitude ?

— Oui.

Il posa doucement le combiné sur son socle et attendit. Sur l'écran, il vit entrer la taupe de la Tang Chu.

Li Peng s'approchait d'Hélène. Encore noyée dans son plaisir solitaire, cette dernière ne bougea pas mais eut un sourire éclatant.

— Toi on peut dire que tu tombes à pic. Viens là, je t'ai préparé le chemin.

Elle écarta complaisamment les jambes, s'avançant sur le bord du siège et relevant les genoux. Li Peng s'était déjà déculotté, arborant une érection d'importance. Il la prit en force, surpris de la pénétrer aussi facilement.

— Vas-y mon beau Chinois, défonce-moi, si tu savais comme j'en ai besoin. Une faible femme ne devrait jamais avoir à se donner du plaisir elle-même.

Li Peng éprouvait des sensations curieuses qu'il ne comprenait pas. Le plaisir irradiait partout, comme si chaque centimètre carré de sa peau lui était soumis, à moins qu'il n'en fût le générateur. Il était tout entier, oui, un générateur de plaisir... il se sentait surpuissant. Il avait envie d'exploits. Il était fort, il était le maître...

Elle s'accrocha à son cou, et Li Peng se releva.

Elle comprit la manœuvre et le suivit dans son mouvement, serrant ses jambes autour du Chinois pour les refermer dans son dos. Ce dernier continua de la marteler debout, en marchant.

— Quelle bonne idée mon chou, quel talent ! Si tu savais l'effet que me fait chacun de tes pas !

Affolé par sa propre puissance, Li Peng se mit à courir autour de la pièce, tenant Hélène sous les fesses et l'attirant contre lui, ses doigts dérapaient sur la transpiration de son amante, l'un d'eux la pénétra par la voie étroite, puis deux, il trouva que c'était une méthode bien plus efficace pour la tenir, il mit carrément l'une de ses mains dans le fondement d'Hélène, la soulevant par ce moyen, assurant sa prise plus profondément à chaque pas qu'il continuait de faire, renversant les chaises qui le gênaient. Hélène, les yeux agrandis, folle de jouissance, n'en revenait pas. Ce Chinois-là, elle allait se le garder pour elle seule, une fois sa fortune faite, elle l'engagerait à son service, lui ferait un pont d'or s'il le fallait, à condition qu'il la prenne comme en ce moment où elle se sentait investie comme jamais. Comme pour parfaire cet investissement, Li Peng se mit à lui dévorer la bouche, plongeant une langue forte et dure dans la grotte de salive. Hélène se mit à mordre l'appendice, tout son corps jubilait et se contractait spasmodiquement.

Derrière son écran, Fo Tsen ne lâchait pas des yeux un spectacle, une démonstration, un exploit -comment fallait-il appeler ce qui se passait dans cette pièce ? — qu'il n'aurait jamais cru possible. Quant aux efforts que Li Peng accomplissait sous l'effet de cette drogue, ils étaient si importants qu'il ne pourrait plus durer longtemps. Fo Tsen guettait avec une impatience

morbide le moment où le cœur allait éclater. Mais Fo Tsen sentait aussi son sexe se redresser entre ses cuisses et devenir dur, trop dur. Lui-même ne se contrôlait plus. Pour la première fois depuis tant d'années, il eut envie de toucher son sexe, de le voir, de l'admirer, bâton de maréchal entre ses cuisses maigres, plus gros que sa cuisse certainement, tant la pulsation du sang dans son membre lui résonnait jusque dans le crâne. Toucher son sexe, jouir par quelque contact que ce soit, c'était aller contre ses principes, sa sagesse, sa maîtrise, c'était bafouer des années d'exercice. Et pourtant, sa main s'insinuait lentement sous son pantalon, passait sous l'élastique du slip, tâta cette chose, monstrueuse...

Il baissa son pantalon, son sous-vêtement, laissa son membre jaillir, l'admira bouche bée, son regard allant de l'écran à cette hampe dressée, si grosse qu'il n'arrivait pas à se convaincre qu'elle lui appartenait, qu'elle enfermaient une énorme énergie vitale qu'il ne se soupçonnait pas. Et son érection s'amplifiait, exigeante, palpitante, demandant à se libérer. Il sut qu'il ne contrôlait plus rien. De la pulpe de son doigt, il toucha le gland. Il lui parut qu'un courant électrique intense le parcourait, qu'il continua de provoquer, d'éveiller, d'amplifier, par vagues...

Dans l'antichambre, la cavalcade continuait. Hélène de Volodine, échevelée, doublement empalée sur le sexe du Chinois et sur sa main, jusqu'au poignet, hurlait sa joie sans discontinuer. Soudain Li Peng s'arrêta. Son visage était violet. Il se mit à trembler. Au point que sur son écran, Fo Tsen voyait littéralement se répandre en ondes qui soulevaient la peau et le corps, un long frisson venu des profondeurs de l'énergie primordiale. Li Peng savait qu'il avait atteint quelque chose d'unique, une sensation qui valait peut-être de mourir. Oui, il savait qu'il était en train de mourir. Non pas en se recroquevillant, en se rapetissant, mais en grandissant jusqu'aux empires célestes, avec les pieds enracinés dans les profondeurs de ces lieux où se fabrique la lave incandescente de la Terre. Il grandissait, vers le centre de la planète et vers les galaxies lointaines, il était une corde, de celles qui tressaient l'univers tout entier. Et son membre dans cette femme par qui et pour qui la chose arrivait, son membre palpitait, sentant venir l'énorme jouissance, la cataracte, l'éruption, la supernova qui allait faire de lui un Dieu ; son membre était devenu assez long pour faire le tour de l'univers.

Hélène n'était pas philosophe, ni mystique. Il faut dire qu'elle n'avait pas dans le corps la substance qui projetait Li Peng dans les étoiles. Hélène était une réaliste. Elle aurait pu faire redescendre Li Peng sur terre quand elle lui dit :

— Mais on ne m'a jamais fait ça mon chou, oh là là ! Elle n'était partie que pour le huitième ciel, Hélène. Mais elle y était, hurlante et bavante, pendant que Li Peng s'effondrait entre ses bras. La légère surdose injectée par Fo Tsen n'eût pas suffi à le tuer, mais la mobilisation de tout son sang dans l'orgasme sexuel avait réussi à le faire. Li Peng venait de mourir. Hélène

s'était également effondrée, entraînée par le Chinois, et s'agitait sur le sol dans les dernières houles du plaisir.

Dans son bureau, Fo Tsen hurla à l'unisson d'Hélène. Des flots de semence jaillissaient entre ses doigts, il en avait oublié, depuis l'enfance, la consistance crémeuse. Puis il regarda stupidement les résultats de son débordement : sexe poisseux, cuisses inondées, constellation de gouttelettes sur son pantalon et alentour. Il releva la tête et regarda tout aussi stupidement la porte de son bureau qui volait en éclats.

— Mais qui êtes-vous ? murmura-t-il d'une voix éteinte à l'adresse de Corentin et Brichot.

Les deux policiers n'avaient pas vu passer le fourgon qui emportait Géraldine. Ils s'avançaient vers la boutique de pompes funèbres qui jouxtait le Spa.

— On commence par quoi, fit Brichot ?

— Un instant Mémé...

Corentin prit la communication de son portable, écouta longuement, jusqu'à ce que Brichot hausse les sourcils d'impatience et lui fasse les gros yeux.

— Ben dis donc, Boris, c'est pas le moment de...

— C'était Jacques de Volodine. Du nouveau. Et du gratiné. Je te résume : premièrement, les opérations sont déclenchées. Les supposés maîtres-chanteurs lui ont donné les instructions pour la signature du contrat après-demain. Une opération menée de main de maître qui permet aux Chinois d'obtenir un marché à un prix si dérisoire qu'à côté un basset passerait pour un doberman. Opération assortie d'un énorme bakchich, en liquide s'il vous plaît. C'est la mère Volodine qui en assurera la livraison...

— Comment ça, l'interrompt Brichot... Mais qu'est-ce qu'elle fout dans les parages alors ?

— Mon vieux Mémé, c'est le deuxièmement que je m'apprêtais à te livrer : elle est mouillée jusqu'à l'os. Après notre départ, Jacques de Volodine a fait parler sa fille. Ensemble ils ont passé la chambre et le bureau d'Hélène au peigne fin. Fructueuses découvertes. Je te passe les détails, mais entre autres preuves accablantes, il y avait un billet aller simple pour Shanghai, à son nom et... un autre billet pour San Francisco.

— C'est pas pareil ! C'est quoi ce micmac ?

— À mon avis, les Chinois lui ont offert de se refaire une virginité...

— Elle en a bien besoin si j'en juge par la photo que tu as en fouille !

— Tais-toi ! Une virginité en Chine disais-je. Mais la donzelle ne l'entend pas de cette oreille. Baiser les Jaunes oui, mais habiter avec eux, tiens ! Tu te

souviens de ce que disait Guy Bedos dans l'un de ses sketches : « je veux bien mourir pour le peuple, mais vivre avec lui, ça, jamais ! » Donc, à mon avis, elle a l'intention de les arnaquer et de se mettre au vert avec la valise aux billets.

— Mais pourquoi San Francisco ?

— Réfléchis : les States sont bourrés de Chinois. Toutes les grandes villes y ont leur Chinatown.

— Parce qu'elle croit qu'elle leur aurait échappé ? Ils ont des yeux et des oreilles partout. Arnaquer des Chinois puissants et bourrés aux as pour aller se réfugier dans le Chinatown de San Francisco, avoue qu'il faut avoir du son à la place de cellules grises !

— Tu as raison Mémé, mais le jugement de cette femme obsédée de sexe jaune est altéré par sa haine. Haine de son mari, haine de sa belle-fille... Vanessa et son père ont découvert de multiples preuves de cette haine. Bon faut y aller, la soupe est sur le feu.

— On entre par quelle porte ? Celle de la vie ou celle de la mort ?

— Les pompes funèbres ou le Spa ? Tu as donc une hésitation ?

— Non.

Ils poussèrent la porte du Spa. Corentin repéra tout de suite quelque désordre dans la pièce d'accueil, et un personnel qui paraissait nerveux, sur les dents. Boris s'approcha de la sublime Chinoise qui officiait derrière le comptoir et lui adressa un sourire à faire fondre... une Chinoise.

— Que s'est-il passé ici ?

— Un extincteur défectueux, ce n'est rien, tout sera remis en ordre dès demain. Que puis-je pour vous ?

Boris se fit énumérer les services et leurs prix. Ils choisirent un massage complet, deux heures de bonheur et de sérénité disait la publicité, et furent introduits dans un salon où deux Chinoises les prirent en mains. Il fallait se déshabiller.

— Je ne m'en sens pas, fit Brichot. Et toi Boris ? N'oublie pas qu'excepté dans le lit conjugal, un homme déshabillé est un homme affaibli. Il perd la moitié de son énergie et les deux tiers de sa volonté. Il est manipulable, il...

— Je ne te savais pas abonné aux revues féminines. Mais tu as raison. Nous ne sommes pas venus ici pour les douces mains de ces demoiselles. Allons-y.

— Une dernière chose, Boris, fit Brichot en posant la main sur son bras. Tu prends tout ça sous ton chapeau ? Nous n'avons aucun mandat.

— Je n'ai pas de chapeau, mais je ferai sans, répondit Corentin sous le regard encore impassible des deux Chinoises, bien que cette impassibilité commençât à s'effriter sous les coups de la perplexité. N'oublie pas que Géraldine est là, quelque part.

Les deux hommes allongèrent les deux Chinoises et les sanglèrent sur les lits de massage avec des draps et de grandes serviettes nouées. Corentin souriait.

— N'ayez pas peur, mesdemoiselles, c'est Carnaval. Chez nous, le Jour des Fous, les rôles sont inversés. Ne bougez plus, nous revenons vous masser. Et qui sait si nous ne vous offrirons pas la totale.

— Pas moi Boris, j'ai ma Jeannette qui me suffit.

— Allons Mémé ! Il ne faut jamais dire « Fontaine je ne boirai pas de ton eau ».

Ils sortirent de la pièce après l'avoir verrouillée et s'engagèrent dans le couloir. Ils ouvraient les portes à la volée, sous les cris d'indignation des masseuses ou des clients qu'ils dérangaient. L'un d'eux, le sexe raide sous les toutes récentes caresses qu'il avait subies, se jeta sur eux, lance en avant.

— Désolé mon vieux, je ne t'en veux pas, mais non, pas tout de suite, je suis un incorrigible hétéro.

Et Corentin lui referma la porte au nez.

— Il faut se grouiller, Mémé, dans un instant, ça va être un bordel pas possible dans cette boîte.

Il n'avait pas plutôt proféré ces paroles que le fond du couloir parut s'obscurcir. Deux grands Chinois taillés non pas en armoire à glace, excusez du peu, mais en mont Everest, se dressaient devant la porte du fond. Leurs mains pendaient, doigts raidis en avant. Ils étaient immobiles, comme s'ils avaient poussé là depuis l'origine des temps.

— Boris je ne suis pas suicidaire. Ces types-là, tu les approches, et tu te rends compte qu'il t'est poussé des doigts dans les narines et des jambes dans les bras.

— Je ne suis ni suicidaire ni présomptueux, Mémé.

Il s'approcha. Jusqu'à deux mètres des malabars, et, désignant la porte qu'ils masquaient.

— On veut aller par là, c'est possible ?

Pas de réponse.

— On veut aller par là, c'est possible ?

Les deux monstres s'écartèrent et Corentin donna un coup de pied dans la porte. Elle résistait. Il se tourna vers l'une des montagnes et tendit la main.

— Les clés ?

Il obtint le trousseau et ouvrit. Il fit passer les deux Chinois, il les suivit, Brichot sur ses talons. Ils refermèrent la porte derrière eux.

— Tu vois, Mémé, philosophait Corentin, je trouve ça bien triste et pour tout dire dégueulasse, ce que l'on vient de faire. Tu te rends compte que ces types ont mis au point depuis des millénaires des techniques de combat

uniques dans l'histoire des hommes... Nous on leur montre nos deux automatiques, et voilà, c'est automatique, ils baissent les bras et rentrent leurs doigts. Nous venons d'insulter la plus ancienne des civilisations.

— Ils s'en remettent, grommela Brichot. N'oublie pas que tu leur as demandé poliment la permission de passer avant de sortir ton Spécial.

— Regarde !

Par la vitre de la salle où ils venaient d'entrer, ils apercevaient une belle brassée de cercueils empilés sous un apprentis. Un ouvrier travaillait en chantant.

Brichot eut brusquement des sueurs froides.

— Je sais à quoi tu penses Mémé. Tiens les deux bébés sous ton feu et fais gaffe, ne t'approche surtout pas.

Corentin déboula dans la cour et saisit l'ouvrier par sa couette ou son catogan, ou il ne savait quoi, il avait oublié comment s'appelait cette houppe chez les Chinois. Il lui appliqua le canon de son arme sur la joue.

— As-tu encercueillé une femme ces derniers temps. Vite, le président m'attend.

L'éclat dans l'œil de Boris était minéral et le Chinois ne s'y trompa point.

— Non pas de femme, je jure. Pas de femme. Juste Roger.

— Roger ??

— Roger. Juste ficelé. Roger.

— On verra ça plus tard. Dis-moi, je vois des couvercles percés de trous. Ça veut dire quoi ?

Le Chinois resta muet, roulant des yeux.

— Donne-moi ta main, pose-la sur cette planche.

L'ouvrier s'exécuta et Corentin colla la bouche noire de l'automatique contre la paume de la main.

— Je répète ma question : ces couvercles percés de trous ?

— Y en a qui... veulent faire un tour de corbillard. Dans des cercueils. Alors on les perce, pour qu'ils puissent respirer.

— Tu veux dire ? Les clients du Spa ? Y a des tordus qui s'offrent ce genre de plaisir pour bander entre quatre planches. Et on les descend dans la fosse ? Le grand frisson ?

— Y en a, oui monsieur.

— Mais ça peut faire parfois de bons vrais cadavres non ? On les sort dans cet équipage au cas où... Si la police intervient, ça passe pour un jeu sexuel, et les gars ne meurent qu'une fois deux mètres de bonne terre sur eux. C'est ça, hein ?

— Ça pourrait, Monsieur. Monsieur, j'ai besoin de ma main pour

travailler.

— Rien que pour travailler ? Tu es maso ? Si, si tu l'es, alors je vais te faire un cadeau. Je te dis, aujourd'hui c'est le Jour des Fous, les rôles s'intervertissent et toi tu vas prendre la place de tes clients. Ça te fera une expérience. Et je te remercie. Dans toute ma carrière de flic je n'avais jamais vu ça. Tiens monte dans ce cercueil, c'est ça, allonge-toi. Tu y es ? Ne bouge pas !

Corentin saisit brièvement le visage effaré de son collègue derrière la vitre lorsqu'il se mit à clouer allègrement le couvercle troué sur le cercueil.

— Voilà qui est fait. Comment te sens-tu ?

Il examina rapidement la pile de cercueils, mais aucun n'avait la taille requise pour loger les deux gros qui les embarrassaient. Il se voyait mal leur filer un coup de crosse sur le crâne. Il en fallait certainement plus pour les mettre au tapis. Il fit un tour sur lui-même et repéra un Fenwick. L'idée jaillit, lumineuse. Il fit signe à Brichot de lui amener les costauds.

— Les gars, c'est fête aujourd'hui. Nous avons donné à votre copain une occasion en or de méditer grandeur nature sur le destin ultime qui l'attend, comme il nous attend tous. Vous allez également méditer dans les meilleures conditions, nous vous offrons l'immobilité qui sied à ce genre d'activité. Collez-vous contre le fond du hangar. Voilà, on ne bouge plus, y a photo.

Corentin monta dans l'engin de levage et s'approcha jusqu'à coincer les deux Lilliputiens entre le mur et les dents d'acier de la machine, engagées de part et d'autre de leurs corps.

— Ça va les gars ? Je sais ça serre un peu mais il ne fallait pas se goinfrer comme ça. Avec le régime que je vous offre, vous devriez sortir par vos propres moyens dans quelques jours. Ou quelques semaines, tout dépend de votre métabolisme. Viens Mémé, on n'a pas terminé le ménage.

Ils revinrent dans le Spa.

— Cette porte, Mémé !

Elle eut la bonne idée de s'ouvrir sans avoir à être forcée. Ils débouchèrent dans un couloir luxueux. Au fond, une porte matelassée.

— Le bureau du chef de cette foutue boîte.

La porte résista. Boris s'empara d'un extincteur. Il y a comme ça des objets qui prennent l'habitude de servir à autre chose que ce pour quoi ils sont conçus. La porte explosa. C'est Corentin qui répondit à la question posée par Fo Tsen.

— Commandant Corentin, capitaine Brichot, Brigade de Répression du Proxénétisme.

Fo Tsen savait qu'il devait mobiliser dans l'instant toute la sagesse des centaines d'ancêtres qui l'avaient précédé et qui, l'un dans l'autre, dans la chaîne des générations, étaient parvenus à concevoir cet être exceptionnel qui

s'appelait Fo Tsen. Seulement il y a loin de la coupe aux lèvres. Prenez un homme assis à son bureau. Un homme le pantalon et le slip baissés sur ses cuisses. Un homme qui exhale une odeur légèrement âcre que tout homme bien constitué sait reconnaître depuis son adolescence boutonneuse. Pour tout dire, un homme peu présentable qui a le culot de demander à ses visiteurs de se présenter. Un homme assis devant un écran allumé qui montre un mort dont le sexe a acquis avant le reste une étonnante rigidité cadavérique, défiant les lois de la science. À côté du défunt, une femme dépoitraillée, le slip déchiré pendouillant à son genou, qui commence à hurler... Il faut avouer que toute la sagesse humaine ne suffit pas. Qu'aurait fait Bouddha en la circonstance ? Bouddha ne se serait jamais trouvé dans de pareilles circonstances, conclut tristement Fo Tsen. Et sa réponse fut misérable.

— Nous sommes une maison sérieuse. Nous n'avons jamais eu de problème avec la police des mœurs.

L'image leur sauta aux yeux : un cadavre chinois, une Occidentale bien vivante et bien hurlante, Hélène de Volodine.

— Je crois que nous sommes à la bonne adresse, fit sobrement Brichot.

Corentin se pencha, prit le Chinois au collet et le souleva d'un seul geste, la fureur décuplait sa force. Il le lâcha sur le bureau où Fo Tsen tomba dans la position du Lotus.

— Tsss Tsss, fit Corentin. On joue à touche-pipi. Ce n'est pas sérieux. Où est Géraldine Hébert, notre collaboratrice ? Brichot, trouve-moi Hélène de Volodine et ramène-la ici pendant que je m'occupe de Monsieur.

Fo Tsen puisait dans ses dernières ressources. Il était las, et il avait l'intuition que s'il revenait à Shanghai, ce serait pour se retrouver dans l'immense bureau de Fu To Sen. À la Tang Chu, des rumeurs prétendaient que le puissant Chinois y avait fait installer deux toilettes. L'une d'elles possédait un plancher aspirant communiquant avec une canalisation qui amenait directement au fleuve. Tout objet chutant par ce tube dévalait les 78 étages de la tour à la vitesse donnée par l'équation de l'accélération de la pesanteur. Moins les frottements divers sur les parois du tube, corrigeaient les puristes. D'aucuns prétendaient qu'on pouvait survivre à une pareille chute, et, une fois dans l'eau du Huangpu, remonter à la surface. À quoi d'autres rétorquaient que l'arrivée de ce voyage express se faisait sur quelques pointes d'acier fichées dans le fond du fleuve.

— Géraldine Hébert est encore vivante.

— « Encore » ? Parlez.

— Qu'ai-je à gagner de parler ?

— Gagner ? Rien du tout. La vie sauve peut-être, fit Corentin en lui enfonçant le canon de son arme dans le bas-ventre.

— La vie sauve ? Un merveilleux cadeau, la vie ! Dites-moi comment vous êtes parvenu jusqu'à moi et je parlerai peut-être.

— J'allais oublier. Je dois vous transmettre le bonjour de mon informateur. Un certain Milo. Il ne doit pas être très loin, il fréquente le café en face de votre foutue boutique.

Fo Tsen eut un sourire désabusé.

— Milo... Nous l'avons cherché partout, il était chez nous. Vieille technique chinoise.

— Elle n'est pas que chinoise, mon vieux. Vous n'avez pas tout inventé.

Fo Tsen le regardait comme en transparence. Ça rappelait quelque chose à Corentin.

— Bon Dieu non !

Il le saisit au visage, les doigts enfoncés dans la chair des joues, et voulut lui forcer les mâchoires. Peine perdue, Fo Tsen mollissait entre ses doigts, le poison faisait son effet. Il le lâcha comme Brichot entraînait accompagné d'Hélène de Volodine.

— Commandant, je n'admets pas...

Corentin lui retourna la tête d'une gifle magistrale. Sonnée, elle se serait effondrée si Corentin ne l'avait pas saisie par les cheveux. Il la secoua avec une brutalité où se lisaient sa colère et son angoisse.

— Vous êtes notre dernière piste, madame de Volodine. Nous savons que vous travaillez depuis longtemps avec cette bande. Votre bureau a été fouillé par Jacques et par votre belle-fille. Vous êtes bonne pour quelques années de prison. Mais il y a toujours moyen d'adoucir la peine. Notre collaboratrice est aux mains de ces Chinois et en danger de mort. Où peut-elle être ? Réfléchissez.

Hélène de Volodine, blême, assimilait les informations que venait de lui livrer Corentin.

— Je sais que vous devez reprendre vos esprits. Mais vous avez intérêt à faire vite. Nous attendons.

— J'en sais beaucoup moins que vous ne le croyez, commandant.

— Réfléchissez. J'ai dit « notre collaboratrice ». Les femmes qui gênaient ce monsieur dans ses activités subissaient peut-être un traitement différent de celui des hommes ?

— Oui, oui, fit Hélène. Vous avez raison. Je me suis toujours demandé... Je sais que parfois Fo Tsen envoyait de ses masseuses pour des missions euh, spéciales...

— Spéciales ? Parlez, bon sang !

— Ça ne se passait jamais ici, mais à domicile. Fo Tsen était grassement payé pour envoyer certaines femmes chez de riches pervers. Elles partent en général à plusieurs, en fourgon. Et...

Corentin la secouait comme un prunier.

— Quoi donc ? Continuez !

— Et certaines ne revenaient pas. En tout cas il lui est arrivé d'envoyer Hang Li.

— Qui est ce type ?

— Hang Li, le menuisier qui fabrique les cercueils. Il partait chez le client avec son corbillard et un cercueil vide.

Corentin devenait comme fou. Il arracha les tiroirs du bureau de Fo Tsen, dont le corps affaissé avait glissé du bureau sur le sol.

— Des carnets ! Il doit bien avoir le listing de ses clients. Où est son ordinateur ? Bordel, où sont les ordinateurs de cette boîte ! Mémé, appelle un de nos spécialistes informaticiens, qu'il applique ici en hélico.

Il tomba sur un carnet de cuir rouge caché dans le double fond d'un tiroir qu'il venait de réduire en miettes. Il l'ouvrit, le rejeta.

— Tout est codé. Fais venir un spécialiste du chiffre !

Quand ils eurent passé leurs coups de fil, ils se regardèrent, Brichot et Corentin.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, Boris.

Il ne répondit pas. Il regardait Hélène de Volodine qui se roulait par terre, en proie à une crise de nerfs.

— Tiens-la, Mémé, qu'elle ne se blesse pas, et veille à ce qu'elle n'avale pas sa langue.

Elle ne l'avalait pas. Elle se mit à s'en servir, dans une volubilité qui avait perdu toute logique, avant de plonger dans un profond abattement. Brichot l'étendit sur le sol, plaça un coussin sous sa nuque.

— Pronostic réservé, comme disent les médecins, fit-il. Elle en a trop fait, corps et esprit. Elle a craqué, un craquement maison, je peux te le dire Boris.

— Tu t'y connais ?

— Un peu.

Boris voulut plaisanter, mais il n'en eut pas le courage. À cet instant précis, l'affaire qui les occupait évoquait de fort près la Bérézina.

Il y avait au mur un immense miroir, du sol au plafond. Géraldine s'y découvrit, stupéfaite. Et dégrisée de la saleté qu'on lui avait injectée. Elle était allongée sur un lit de sangles, mais libre de ses mouvements. Dans le fond du miroir, elle distingua un homme penché sur une console recouverte d'un drap blanc. Sur le drap, des instruments de chirurgie étincelants. L'homme les prenait l'un après l'autre, les faisait scintiller en les examinant attentivement.

Géraldine tourna la tête. Elle préférait la réalité à cette image dans le miroir plus inquiétante.

— Je vois que vous êtes réveillée. Et rendue à vous-même ! Ces produits chinois sont peut-être efficaces mais ils vous enlèvent une bonne part de votre personnalité n'est-ce pas ? À moins qu'ils ne vous révèlent à vous-même, c'est possible. L'avez-vous remarqué sur vous ? Est-ce que des désirs que vous refouliez ou que vous mainteniez soigneusement sous contrôle ont afflué ?

— Mais qui êtes-vous ? Qu'est-ce que je fais ici ?

— Vous ne répondez pas à ma question. Peu importe. Et peu importe qui je suis. Vous sentez-vous bien ? Etes-vous prête ?

Il se retourna. Un homme dans la cinquantaine, bien bâti, un Occidental. Il avait un bistouri dans une main, et une fine pointe d'acier, très allongée, dans l'autre. Il souriait. Bonhomme, débonnaire. Affreusement inquiétant.

Géraldine se redressa et voulut poser un pied sur le sol. Un grognement se fit entendre derrière elle. Elle se retourna. Un chien gigantesque, comme elle n'en avait jamais vu, se tenait assis sur son arrière-train et la fixait de ses yeux jaunes, babines retroussées découvrant ses crocs.

— Je ne vous conseille, pas de bouger chère demoiselle. J'ai dressé Faraud de telle sorte que le moindre mouvement d'une personne étrangère à son univers... comment dire... l'irrite. Ses nerfs sont fragiles. Il n'y a que moi dont il supporte les gestes et les privautés.

— Les privautés ?

— Allons, votre curiosité sera bientôt satisfaite. Pourquoi anticiper.

— J'appartiens à la police française. Brigade de répression du proxénétisme. Et je vous ordonne de me suivre à la Brigade.

L'homme la regardait avec un nouvel intérêt.

— La police française ? C'est bien vrai ? Oui, je le vois à vos yeux. Ma foi, c'est la première fois que Fo Tsen m'envoie une représentante de la force publique. Qu'est-ce qu'il lui prend ? De l'eau dans le gaz ? Bien sûr vous vous en moquez. À vrai dire, j'ignorais que la police avait changé ses critères de recrutement. Vous êtes absolument ravissante. N'est-ce pas, Faraud, qu'elle est belle ?

Le chien resta parfaitement immobile, mais Géraldine vit nettement son moignon de queue s'agiter d'un mouvement pendulaire frénétique. C'était à la fois effrayant et grotesque.

— Je ne me suis pas présenté. Il faut tout de même que nous puissions aimablement converser pendant que nous nous occuperons de vous...

— Nous ? l'interrompt Géraldine.

— Tu vois, Faraud, fit-il en haussant les épaules, tu es tout le temps oublié, ce n'est pas gentil. Comme si tu n'étais pas une personnalité à part entière ! Et pendant que le chien, comprenant qu'on parlait de lui, frétillait de la queue puis tirait une langue rouge plus longue que la liste des nouvelles

taxes fiscales, l'homme poursuivait : « Quand je dis personnalité, je n'exagère pas, chère mademoiselle, ou disons, Géraldine. Faraud va vous le prouver. Appelez-moi Senso, c'est ainsi que m'appelaient naguère mes condisciples, en vantant la finesse de mes cinq sens. Oui, madame, je souffre d'hyperesthésie généralisée. Dès que l'émotion s'en mêle, c'est la petite apocalypse. Je dois donc me prémunir. J'utilise des instruments, je passe une blouse blanche de chirurgien qui canalise mes affects, et je délègue, n'est-ce pas Faraud ? Ce n'est pas lui qui s'en plaindrait.

— De tous les personnages que j'ai croisés dans ma vie, vous êtes sans conteste le plus malade et le plus répugnant. Une dernière fois, je vous ordonne de me libérer.

— Je n'aime pas la mauvaise volonté, Géraldine. Vous me décevez. Et je voudrais marquer ma déception. Comme ceci !

Un coup de bistouri fort habile lui fendit légèrement la peau de l'avant-bras. Le chien se leva et vint lécher le sang qui suintait finement. Senso était tout sourire.

— Regardez si c'est pas un bonheur. Ce qu'il aime ça, le coquin. Tu tuerais père et mère pour un peu de sang hein Faraud !

Les deux spécialistes de la police étaient arrivés. Tandis que le pâté de maisons qui abritait l'entreprise de pompes funèbres et le Spa était bouclé, ils travaillaient sur place, l'un devant les ordinateurs du secrétariat, l'autre sur le carnet rouge, alignant des diagrammes sur une page blanche. Corentin et Brichot, impuissants, attendaient, lorsque le mobile de Boris fit entendre sa sonnerie. Il l'eut en main l'instant suivant.

— Oui !

— Commandant Corentin ? Jacques de Volodine. Vanessa et moi nous avons continué nos fouilles. Les turpitudes de mon épouse sont hélas sans nombre. Nous sommes tombés sur quelque chose de bizarre.

— Dites toujours.

— Eh bien voilà : il s'agit d'un carnet que rédigeait mon épouse. Des notes très brèves. Toutes sur le même thème : comment gagner beaucoup d'argent en très peu de temps. Une sorte d'obsession...

— Si vous me permettez : votre femme n'en manque pas. Nous l'avons retrouvée. Elle est là, à mes côtés. Et je ne crois pas qu'elle aille très bien.

— Que voulez-vous dire ? Blessée ? Morte ?

— Elle est certainement blessée. Par la vie. Une blessure ancienne. C'est son affaire. Et peut-être un peu la vôtre. Quand je dis qu'elle ne va pas bien, je parle du choc. Elle me paraît être un peu passée de l'autre côté.

Volodine resta muet un long moment avant de répondre :

— Je n'ai pas de commentaires à faire, commandant, je ne veux pas lui parler.

— Comme vous voudrez, monsieur de Volodine. Avez-vous d'autres informations ?

— Oui. En fait, ce carnet n'est qu'une petite suite de noms de personnages à faire chanter. Ma femme les a assortis de divers commentaires. L'un de ces noms, ou plutôt le commentaire qui l'accompagne, m'inquiète. Il s'agit d'un certain Frantz Rocha, milliardaire, qui serait l'âme damnée d'un certain Fo Tsen. Un nom chinois. J'ai pensé que cela pouvait faire progresser votre enquête.

— Fo Tsen. Disons qu'aujourd'hui il est plus mort que vif. Mais poursuivez, monsieur de Volodine.

— Face au nom de Rocha, d'autres commentaires. Cet homme serait un psychopathe. Fo Tsen utilise sa maladie pour se débarrasser de « colis encombrants », écrit mon épouse, et elle ajoute : « à faire chanter absolument ».

Corentin bouillait.

— Monsieur de Volodine, merci. J'espère qu'il n'est pas trop tard. Je mets mes spécialistes maisons sur l'affaire. Ils vont tenter de dénicher l'adresse de cet homme.

— L'adresse ? Mais je l'ai, commandant. Elle figure à côté du nom.

Corentin ne saurait jamais comment il avait pu répondre aussi calmement.

— Ce serait aimable à vous de me la communiquer.

— Vous avez un crayon ?

— Non.

— Vous allez la retenir ?

— Jamais je n'oublierai cette adresse... si j'arrive à l'obtenir un jour, nom de Dieu !

— 22, rue de Rennes, deuxième étage, code ascenseur 64A27. Excusez...

Corentin avait déjà raccroché. Lorsqu'ils arrivèrent dans le hall du 22, la concierge voulut leur barrer le chemin. Elle ne comprit pas pourquoi ni comment ses grosses fesses venaient de s'encaster dans la poubelle qu'elle était en train de sortir. L'homme qui parvenait au rez-de-chaussée ne comprit pas quelle force l'avait tiré de l'ascenseur jusqu'à le jeter à terre. Il brailla « ma valise », et comme les miracles existent, il la reçut sur la tête, tombée du ciel.

Mais toutes les bonnes choses ont une fin, surtout quand elles sont faciles. La double porte massive qui attendait les deux policiers au deuxième étage, entièrement occupé par un seul appartement, les narguait, rébarbative à souhait. Il aurait fallu un sésame. À moins que...

Corentin courut jusqu'au fond du couloir, ouvrit une fenêtre et se pencha. Une étroite corniche de pierre en partait pour longer la façade côté cour. Il enjamba l'appui.

— Boris !

— Pas le temps, Mémé. Je sais bien que les copains nous suivent à trois minutes, mais j'ai comme le sentiment que chaque seconde compte. Reste devant la porte, j'espère bien t'ouvrir pour une entrée en triomphe.

Il s'avança, collé au crépi, progressant assez vite, tout à fait oublieux du vertige, puisant dans l'urgence de l'intervention des capacités qu'il ne se soupçonnait pas, le pied sûr comme celui d'un chamois. Il passa trois fenêtres aux rideaux tirés avant d'en trouver une entrouverte, celle d'une petite salle d'eau. Il sauta souplement à l'intérieur, sortit dans un couloir et se dirigea dans la direction des voix qu'il entendait maintenant de plus en plus nettement. Une voix d'homme, un cri de femme, un aboiement... Il ouvrit la porte à la volée, vit une fusée brune se jeter vers lui à une vitesse phénoménale et ne prit pas la peine de réfléchir. D'instinct, il envoya trois balles vers la chose qui galopait sur le tapis et qui devait aussi voler puisque maintenant elle traversait les airs, bond prodigieux, quatrième balle sortie du canon fumant du Spécial, une balle pour la gueule fort bien armée de crocs qui dégouttaient de larmes de sang – à qui était-il ce sang ?

La chose désormais morte le jeta à terre sur sa lancée. Il écarta le corps, vit une silhouette hurler « Boris », se diriger vers lui, et tomber dans ses bras.

— Mince, mon petit, tu vas me salir ma chemise.

Senso avait ouvert la porte de son appartement et s'enfuyait. Brichot le cueillit, il s'effondra.

— Mémé ?

— Je l'ai eu, Boris. Un atémi, ça ne pardonne pas. Juste retour à l'envoyeur mon pote. Cadeau de tes employeurs de la Muraille. Quoique, à la réflexion... Boris, atémi, c'est chinois ou japonais ?

— Japonais, il me semble.

— Pas grave, de toute façon c'est jaune. Je ne pense pas qu'il m'en veuille. Et notre Géraldine ?

— Si tu venais l'embrasser, dis !

EPILOGUE



Boris Corentin et Aimé Brichot se retrouvèrent le lendemain soir à une table de brasserie pour fêter l'heureuse issue de l'affaire. Géraldine avait décliné l'invitation.

— Dommage qu'elle ne soit pas là, notre héroïne. Tu crois qu'elle est encore choquée ?

— Par quoi ? fit Corentin sibyllin.

— Mais par sa confrontation avec ce fou ! Et ses blessures...

— Les blessures sont superficielles. Quelques coups légers de bistouri qui devaient la mettre en condition pour je ne sais quelle suite qui allait certainement donner dans l'horreur.

— Tu veux dire que d'autres choses ont pu la choquer ? Que j'ignore ? Voyons, Boris !

— Mémé, à mon avis elle a le sentiment d'avoir à se faire pardonner beaucoup. Elle va passer un certain nombre de soirées seule avec Liselotte, avant que nous retrouvions la Géraldine pétillante que nous connaissons.

Brichot réfléchit. Mais il n'était pas né de la dernière pluie.

— Vanessa ?

Boris hocha la tête.

— Cette gamine, je te jure qu'il est difficile de lui résister.

— Tu lui as résisté ?

— Oui.

— Alors tu es bon pour une médaille.

— Elle va s'en tirer. J'ai discuté avec son père. Il va s'occuper d'elle et la faire soigner. C'est une gamine qui a de la ressource.

— On dit « résilience ».

— Merci, Mémé.

— Quant au couple Volodine, il n'existe plus. Monsieur a décidé de demander le divorce, à la grande joie de Vanessa. Madame est en garde à vue. Ca ne facilite pas les rapports.

Brichot savoura une bouchée de son risotto milanais.

— On peut dire qu'on est vernis dans notre métier. Les clients meurent et se renouvellent constamment. Regarde ça ! C'est peut-être notre prochaine affaire !

Brichot montrait les titres à la une du Parisien.

— « Un homme sans profession, Roger Béchaud, retrouvé assassiné de plusieurs coups de couteau du côté de la porte de Bagnolet. Un règlement de comptes chez les proxénètes ? »

— Laisse tomber, Mémé, ça ne nous concerne pas.

— Je peux te dire quelque chose, Boris ? Cette affaire n'est pas terminée.

— Comment ça ?

— Tu te souviens du dénommé Milo ? On lui doit une fière chandelle ! Mais il n'est peut-être pas blanc bleu dans l'histoire. Il faudrait le rechercher au moins comme témoin. Qu'il nous dise d'où il tirait ses informations !

— On ne le retrouvera pas, Mémé. Mange. Ce risotto est une vraie perle.

Boris Corentin ne croyait pas si bien dire. On ne retrouverait pas Milo. Quelques semaines après le risotto, Milo buvait un demi dans un bar de Courbevoie. Un demi offert par un étranger avec qui il avait sympathisé et qui lui avait laissé sa carte. Une fois l'étranger parti, Milo haussa les épaules et balança la carte sur la table. Pour ce qu'il en avait à faire ! Il rentra chez lui. La carte qu'il avait abandonnée sur la table s'était retournée, montrant l'inscription manuscrite que Milo avait négligée : « Avec les compliments de la Tang Chu ».

Quand il poussa la porte de son appartement, il trouva deux Chinois installés dans ses fauteuils. Des fauteuils trop petits pour eux. Les accoudoirs leur dessinaient d'énormes bourrelets aux cuisses. Les Chinois lui expliquèrent qu'il devait déménager, on lui avait trouvé un nouveau logement. Le Spa de l'avenue de Choisy était en réfection. On y construisait un nouveau local, luxueux. On convainquit Milo, bien malgré lui, qu'il devrait séjourner désormais dans les fondations de béton de ce local. Une fois le béton sec et dur, et les décorateurs étant passés par là, tout fier, frais arrivé de Shanghai, Fo Li, nouveau représentant de la Tang Chu, prit ses fonctions. Plein d'énergie, après l'appel laconique de Fu To Sen qui lui souhaitait bonne

chance et lui demandait de boucler l'affaire.

Boucler l'affaire, c'était retrouver l'autre traître. Roger. Malgré toute sa science, Fo Li ne le retrouva pas. Ce qui, à coup sûr, allait peser sur sa carrière au sein de la Tang Chu. On n'y pardonnait rien, et toute vengeance devait s'accomplir.

Mais alors, Roger ? dites-vous... Roger, Roger Béchaud pour lui donner son nom complet, avait été victime d'une passion bien française : la jalousie. Lorsqu'il avait émergé du métro Porte de Bagnole, après sa sortie miraculeuse du cercueil, il était encore largement sous l'emprise euphorisante du médicament. Il n'avait rien eu de plus pressé que de pousser la porte de son bar favori, et à cette heure désert, de saisir la patronne, Ariette, sou venez-vous, par le cou, et de la renverser derrière le bar où il l'avait prise avec une santé que la gémissante tenancière ne lui avait jamais connue. Il ne s'était jamais relevé de cet orgasme. Il est vrai qu'avec deux ou trois couteaux de cuisine plantés dans le dos, la chose est difficile. Après quoi, comme cela arrive chez tous les vieux couples, finalement indestructibles, époux et épouse s'étaient entendus pour se débarrasser du cadavre à moindre frais. Pauvre Roger, truand à la petite semaine, maître-chanteur improvisé, mais peut-être excellent amant ?

Laissons au lecteur le soin de décider, entre Milo et Roger, laquelle des deux morts fut la plus conforme à ce qu'avait été leur vie.

Reste toutefois une question subsidiaire : le couple de tenanciers de bar fut-il découvert, emprisonné, jugé, condamné ? Ou bien s'en est-il tiré sans dommage et poursuit-il son métier dans ce bar si populaire ? Chacune de ces deux issues aurait ses amateurs. Mais par chance, point de dispute entre les tenants de l'une ou l'autre solution, puisque l'histoire s'arrête là.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

EPILOGUE

TABLE

[1] Ce sont des whiskies puissants et goûteux parce que peu dilués à l'eau et peu filtrés lors de leur embouteillage.

[2] L'insaisissable chef de secte dans Brigade Mondaine n° 300 : *Mortel Trafic*.

[3] Os en forme de fer à cheval situé sous le plancher de la bouche.